

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro quadruple contient des textes inédits d'auteurs de Suisse romande, écrits pendant et au sujet de la période de crise Coronavirus; un exemplaire coûte 20.-CHF.

Journal sans date des premières quinzaines d'une quarantaine...

(Pour ma bonne amie, et celles et ceux que nous aimons)

par **Jean-Louis Kuffer**

Premier jour. - Dès ce moment, et pour une durée indéterminée, l'évidence apparut qu'on devrait renoncer à toute date dans la suite des constats relatifs à la pandémie.

Le premier de ces constats portait sur la difficulté respiratoire frappant d'abord les plus faibles. Est-ce dire que le monde était devenu irrespirable, sauf aux plus forts ? Oui et non.

Le deuxième constat significatif était qu'on hésitait entre toute affirmation et son contraire. Nul n'était sûr de rien, sauf ceux qui se targuaient du contraire - sans en être sûrs.

Le troisième constat fut que certains des plus intelligents se montrèrent immédiatement les plus stupides, tant ils se prétendaient intelligents - donc égaux aux plus stupides.

Les plus forts, les plus puissants, les plus ostensiblement possédants semèrent quelque temps le doute, de même que les plus portés à se croire croyants et les plus portés à se croire savants.

Quelques jours plus tard. - La croissance bientôt exponentielle des chiffres de la Statistique, réelle ou trafiquée, alla de pair avec celle des compétences expertes en tout genre, à commencer par l'hygiène théorique et le conseil moral.

En peu de temps foisonnèrent les experts en pathologie

virale et les moniteurs affirmés du vivre-ensemble, et tout aussitôt proliférèrent les analystes immédiatement subdivisés en adversaires du pour et en contempteurs du contre, tous accrochés au *déjà-vu*.

Les uns évoquaient la peste noire et les dangers de l'étatisme, les autres la grippe hispanique et les dangers du libéralisme, tandis que les soignantes et les soignants soignaient, fort applaudis des balcons.

Les constats de part et d'autre restaient cependant confus et le doute persistait, qu'exacerbait la foi des prêcheurs et des chefs d'entreprises ne doutant de rien - c'était bien avant la fermeture des premières boîtes de nuit et l'interdiction graduelle des chantiers, le confinement local et bientôt mondial.

Le même soir. - Sur quoi l'inanité intrinsèque de toute idéologie apparut comme le constat de ce qui faussait toute interprétation des causes et des conséquences du phénomène global de la pandémie, renvoyant dos à dos les analystes libéraux stigmatisant les «progressistes» et ceux-ci chargeant ceux-là de tous les maux.

Un lendemain d'hier. - La date inaugurale de la pandémie resta elle aussi incertaine, notoirement antérieure au Nouvel An lunaire fêté par les familles chinoises honorant

cette année le Rat de Métal, donc avant le début de l'an 4718 de la tradition que marquait le 25 janvier 2020, et la géolocalisation du foyer initial de l'infection au marché de fruits de mer de Wuhan, autant que son lien direct avec le commerce de chauve-souris - non consommées dans cette région -, ou avec les séquences du génome de virus trouvés sur les pangolins, ressortissaient à autant de supputations connexes ou contradictoires recyclées par les rumeurs ultérieures avérées ou contredites par les experts et contre-experts de tous bords au bénéfice ou au dam de tout soupçon de complot.

Ce qui semble sûr est que, dès ces prémices de la pandémie, point encore reconnue pour telle, un écart abyssal, et croissant à chaque heure, se creusa entre la vérité des faits et leur interprétation dont les termes allaient constituer le plus formidable révélateur de l'état du monde que divers Présidents qualifièrent bientôt d'état de guerre.

Au tournant du printemps. - À la présomption d'une Nature jugée naturellement inégalitaire s'opposa, dès le début de la pandémie, le constat d'une similitude trans-nationale, trans-confessionnelle et même trans- raciale des symptômes et des souffrances, qui faisait se ressembler tous les patients de tous les services d'urgence dans une commune angoisse, une commune plainte et un commun désir de survivre ou de ne pas survivre, de même que les soignantes et soignants de tous grades, se trouvaient unis comme un seul par le seul souci de bien faire.

D'un jour à l'autre aussi, dans le monde divers et divisé depuis l'épisode mythique de la tour de Babel, s'imposèrent quelques gestes et mesures de défense aussitôt décriés par la jactance des caquets abstraits, mais scellant une autre façon d'égalité tendre. En langage commun, celles et ceux qui savaient ce que c'est que d'en baver, patients ou soignants et autres saints hospitaliers, prièrent tout un chacun de se laver les mains et de se tenir coi.

Un beau matin. - Ce lundi matin le ciel est tout limpide et tout frais, on se sent en pleine forme et prêt à faire de bonnes et belles choses, mais on ne fera rien, sauf aux urgences et dans les centres de décision, les magasins de tabac et les office postaux, certains chantiers et certains sentiers.

Hier soir un subtil Utopiste y a été de la énième analyse du jour, comme quoi tout le monde avait tout faux sauf lui, et qu'il l'a toujours dit: qu'il fallait en revenir à la cueillette et que l'avenir proche était dans le lointain passé.

Mais ce matin appartient aux blouses blanches ou bleues et le Grand Guignol du Président américain commence à bien faire tant les malades en chient dans les couloirs.

Quant aux métaphores analogiques, elles disent ce qu'il faut dire du *jamais-vu* qui se répète : que le Virus est un nouveau Pearl Harbour vu que personne ne s'y attendait sauf ceux qui avaient tout prévu au futur antérieur, que le Virus est le copy cat d'un *Nine Eleven* à la chinoise, que le Virus est pire que le gaz d'Auschwitz vu qu'il n'a pas d'odeur ou plus exactement: qu'il supprime toute perception de toute odeur y compris chez les Chinoises et les Chinois.

Ce matin cependant les gestes précis de la prévention et de la réparation éclipsent les grimaces et les vociférations des importants - ce matin appartient aux Matinaux.

À l'aube lucide. - Certains virent en ces jours la chance de mieux vivre en reprenant pied, de respirer plus et de moins perdre le temps de leur journée, d'autres cessant d'être futiles se firent utiles, d'autres encore approchèrent enfin leurs enfants trop souvent éloignés d'eux par leurs menées ouvrières et autres affaires, mais d'autres encore furent pris à la gorge par l'invisible main de la pandémie.

Le Nihiliste fut soudain étranglé de ne se sentir rien et trop veule pour se supprimer; le Mariole fut comme châtré de ne plus *assurer*; le Violent fut violenté par sa propre violence; le Nul se fit légion; l'Avide soudain vidé se dévida, et le Vil s'avilit à l'avenant faute de s'incliner devant tant de bonté et de beauté.

Car le monde en surnombre, jusque-là très stressé et déprécié, apparut bientôt tout nettoyé et pacifié par ce semblant de guerre, et les oiseaux, les fougères, les lingères sur les balcons, tous s'occupant à ne rien faire, tous de moins en moins soucieux de s'en faire, tous soudain rendus à eux-mêmes en leur bonté et leur beauté, tous - enfin presque tous -, se trouvèrent comme élevés au-dessus d'eux-mêmes...

Un soir d'interrogation. - On titube, on est de plus en plus sûr qu'on n'est sûr de rien, on ne sait exactement s'il faut porter le masque ou pas : on s'informe de tout et du contraire de tout et tout fait Question, et tout fait Problème.

Faut-il faire cuire le masque à 70° pour tuer «le microbe» après usage ? Faudra-t-il confiner l'été ? Faut-il se fier aux experts et aux actionnaires de la Pharmacie multinationale ?

Quant au Problème, on se demande (dans nos pays de nantis) qui va payer, et qui ne payera pas dans les pays démunis ? Comment les pays sans eau vont-ils se laver les mains ? Et faudra-t-il confiner les exclus dans des camps puisqu'ils s'obstinent à vivre les uns sur les autres ?

Que fait le Président américain? Va-t-il se masquer ou la pandémie va-t-elle le démasquer ? Enfin répondre à la Question du Problème va-t-elle nous aider à résoudre le Problème de la Question ?

Une nuit d'insomnie. - Quant au Relativiste, il relativisa d'un ton qui laissait à entendre que son relativisme, irréductible à aucune autre façon de relativiser, avait en somme un caractère absolu dans son approche de la pandémie par rapport à d'autres facteurs morbides ou mortels. Sur quoi le Relativiste a commencé de tousser, sa fièvre a subitement fait bondir le mercure dans son tube, le souffle au cœur qui le tarabustait relativement souvent s'est transformé en palpitation absolue, mais on fut impressionné de l'entendre insister, juste avant d'être intubé, sur le fait que son cas ne ferait que confirmer sa théorie à supposer que sa destinée fût de succomber à quelque chute fatale dans l'escalier que vous savez...

En fin de matinée ensoleillée. - Le fait qu'il y eût encore quelque chose plutôt que rien, et le fait qu'il y eût moins de choses à considérer en se représentant encore moins de choses stimula l'imagination de l'Individu de tout genre capable d'extrapolations physiques à résonances métaphysiques, à commencer par la supposition que toute électricité fût soudain défaut.

L'éventualité d'un monde soudain éteint, bel et bien obscurci comme en vrai temps de guerre, soudain tout silencieux, plus aucun chargeur, plus aucune énergie de recharge donc plus aucune possibilité de communiquer, plus de smartphones ni de trains à grande ou petite vitesse, plus de micro-ondes ni d'ascenseurs - cette impensable situation réjouit l'imagination de l'Individu en question, poète en vers réguliers ou aiguilleuse du ciel adepte de la pensée ZEN, reconnaissants tout de même de cela qu'on pût encore s'entendre à vive voix entre balcons et s'écrire des petits bleus au crayon simple.

Un instant révélateur. - Des jours entiers se perdirent pour certains dans le spectacle continu de la violence et des exhibitions diverses, tandis que d'autres (beaucoup) mouraient de faiblesse ou de vieillesse et d'autres encore (également nombreux) se retrouvaient d'aplomb.

Ce mal étrange, inexplicable en aucune langue même savante, cette maladie inattendue et aussi imprévisible que le Président américain en exercice cette année-là, fut ainsi le révélateur momentané de toutes les angoisses latentes, de toutes les peurs, de tous les aveuglements involontaires ou volontaires de cette non moins étrange Espèce dont beaucoup d'intelligence fut perdue à invoquer des causes et des conséquences qui se contredisaient d'un jour à l'autre comme se contredisaient le Président américain et ses divers homologues - l'étrangeté était alors devenue l'air qu'on respire et les morts-vivants sortirent des écrans le temps d'une orgie

de violence et d'extase virtuelle sans pareille.

Tel, qui avait toujours trouvé les films de morts-vivants d'une stupidité humiliante pour l'Espèce, ressentit une humiliation sans égale au cours de ces journées pendant lesquelles ses proches et ses moins proches affrontaient le mal avec une détermination non moins inattendue - beaucoup de femmes au premier rang.

Beaucoup de femmes en effet s'activèrent silencieusement ou parfois en chantonnant à la cuisine de quarantaine et à d'inlassables lessives, entre autres soins de l'Urgence, pendant que les doctes diplômés en théorie théorisaient à qui mieux mieux; et pas mal de conjoints (re) découvrirent ainsi, en leur conjointes, la femme réelle en sa force durable.

De jour en jour il apparut que les arguments d'autorité invoqués par les maîtres diplômés du bien-penser et du bien-parler - femmes titrées comprises -, s'effondraient dans le magma de leur jactance aussi insignifiante que les graphes mondiaux d'une Statistique dépassée par la réalité réelle de ce mal décidément étrange..

Juste avant Pâques. - La Vie se demanda, en cette aube de splendide journée-là, si elle allait, ou non, tuer plus de Terriens ou si elle s'en tiendrait à ce qu'elle considérait comme un avertissement et un aveu de faiblesse susceptible d'inquiéter ceux qui se croyaient les plus forts.

En tant que femme sensible, aimant le grand air et les espèces diverses, elle n'avait jamais eu crainte d'avouer sa faiblesse et son goût pour les délires enfantins, les adolescents malades et les sages de grand âge. Or ses aveux ne semblaient pas toucher les fortiches ni la masse violente, imbécile et menteuse.

La Vie, bonne au fond et si belle, était fatiguée de voir le mensonge proliférer au risque de perturber le sommeil des enfants candides et de tromper les plus vulnérables naturellement portés à s'accrocher à elle, qu'elle avait achevés en toute injustice apparente mais en somme pour leur paix.

Que la Vie fût injuste relevait d'un constat qui ne devait point entacher sa bonté potentielle ni moins encore sa rayonnante beauté, mais comment lui reprocher de s'en prendre d'abord aux plus faibles alors qu'elle-même se reconnaissait fragile et parfois fatiguée comme une vieille servante ?

Or les fortiches ne semblaient rien comprendre, et c'est pourquoi la Vie, à l'aube de ce beau jour, se demanda s'il n'était pas temps de les tuer tous, et tous leurs semblables, pour leur ouvrir les yeux dans la lumière printanière ?

Sept murmures dans le silence

par **Pascal Rebetez**

Pousser à la germination
fumer la terre
et aussitôt douter de savourer plus tard
le fruit défendu.
Finir sur sa parcelle
pépin sec

*

Prohibition sentimentale et sociale, on ne fait plus les
malins. On attend dans le décor mouvant de l'isolement où
seul le frou des oiseaux nous offre un petit coup dans l'aile.
Même le gai printemps a un goût de bouchon...

*

Je pense à toi
et tu n'es pas ici
croyant que tu existes
je ne te vois pas

tu es en voyage vers une destination

prends soin de toi
pour se soucier de nous

quand nous serons confinés par l'amour
tu riras
et nous aimerons nous blottir
et nous ouvrir au monde

enceint d'espérance
je t'attends

*

Un pâturage cerné d'épicéas filtrant le foehn
l'aigle - royal peut-être, mais seul - imprime la seule ombre
mouvante au midi
un feu pour griller la paire de cervelas, du pain, une topette
de syrah
calme luxe : où se cache la volupté ?

l'écrin est accueillant et cependant l'intranquillité sournoise
plane du genre « il a tout pour être heureux sauf le
bonheur».

Il faudrait souffler sur deux doigts amoureux brûlés à la
pierre trop chaude, ce qui serait une sorte de partage, il
faudrait s'embarquer avec tous les risques d'un naufrage à
venir.

Un pâturage, un paradis, une pomme qui reste à croquer
par un sourire complice...

*

Cinq griffes pattues marquent leur empreinte dans la neige
nouvelle.

Les sifflements d'arbitre des marmottes confirment la
présence du jeu renaissant - on augure le collectif ! -
la renaissance sort des vestiaires et des lessives d'hiver.

Lors, avide de poésie, mon cœur imprime les traces de ses
pieds dans les versets de la nature; à l'arrêt on voit une biche
de cerf détalé. A l'automne, un chasseur en costume en fera
sa proie et sa fierté.

Je ne tire rien, que de l'usage du monde. Aller pas à pas, un
pied après l'autre vers l'alexandrin.
Nom de dieu, ce que la route est longue !

*

rouge-queue
rouge-gorge
rouge de Chamoson
rouge du premier pavot
rouge de *L'histoire de la Suisse* d'Alfred Gobat
rouge des chiffres noirs
rouge à lèvres cramoisi (tu rêves Coquin!)
rouge aux joues dans la grimpée
rouge l'orteil abimé
et tu souhaites davantage de couleurs à la vie !

*

Qui lèse l'art ?
Tout l'bazar.
Sur la roche nue un lézard.

le jour des sauges

par Corinne Desarzens

D'un bleu si intense, presque violacé, les sauges, si bleues, les sauges, qu'elles déteignent sur vous rien qu'en les regardant. Dans le matin bleu lui aussi, chez l'oiseau qui ouvre tout grand son bec, pour chanter, le fond de sa gorge est pourpre et après c'est le silence, le silence où on entend encore les notes, pourpre.

Arrête de parler par énigmes ! Bon reprenons, soyons sage. Il a plu hier soir, un peu, et l'odeur de la pluie s'est répandue. Cette odeur verte dans un monde à sec. La pluie qui n'est pas tombée depuis si longtemps. *Les ténèbres vertes des soirs humides de la belle saison...*

Ce monde qui n'est plus irrigué, même bien avant le 15 mars, m'a fait envie d'appeler, par téléphone et ce qui ne m'arrive jamais, cette émission du soir qui accueille les désemparés sur les ondes. Des abîmes de désespoirs minuscules, des victimes qui se font répondre, *c'est gentil, merci de votre témoignage*. Venait d'intervenir cette dame un peu perdue, à peine autorisée à un petit signe depuis sa fenêtre, mais qui surtout disait à quel point se sentir étanche aux mots inertes – *financements mixtes, focus, faire redémarrer l'économie, les taxes* – même si, même si, bien sûr, mais au bout du compte échouée, même les mots imprimés sur un t-shirt de celui qui se prend pour Héraclite, non, ne lui parlaient pas.

La frotter avec des sauges pour que le bleu déteigne sur elle, alors, comme les pèlerins japonais frottaient de fougères un tissu plaqué sur une certaine pierre pour qu'apparaisse le visage de l'aimé.

Crachez le morceau, Madame. Déjà que l'avant me plaisait moyen, qu'elle dirait en se lançant, je n'ai même plus envie de l'après, figurez-vous, bien bouger, bien manger, bien lire, assez de ces conseils formatés pour individus dociles, comme si on pouvait transformer chacun en petit ange exemplaire. Assez de ces dates molles, dans l'incertitude complète, histoire de montrer que les pilotes aux yeux secs tiennent la bête inconnue sous contrôle.

Alors oui, la frotter avec des sauges bien bleues. *Arrête de parler par énigmes !* Il y a des mots juteux, irrigués, et puis d'autres, inertes. Des mots qui s'associent, brusquement, comme ça, et qui émerveillent. Or nous manquons d'eau et de pluie. C'est clair, non ? De moelleux et d'humecté. De tendre, quoi, à l'opposé de cette façon sèche, digitale – dommage, c'est presque un compliment par l'association à la fleur, la *digitale*, en anglais *fox gloves*, ou gants de renard où on peut introduire ses doigts dedans – virtuelle, nécessaire ne cesse-t-on de vous seriner, comme si toutes les autres étaient indésirables, dorénavant inutiles, sciemment refoulées, d'ores et déjà condamnées.

Sauve qui peut ! Rendez-nous les mots pleins, nourrissants, pas seulement les mots concentrés des poètes, et la permission aussi d'avoir la voix heurtée, indécise, sans savoir très bien où elle va. La petite longueur d'avance du français face à l'allemand avec son verbe à rejeter à la fin, ce lancer de nœud coulant à arrimer à l'arbre d'en face avant de s'agripper à

la corde et s'avancer par saccades, par glissades.

La permission de relier des choses apparemment éloignées l'une de l'autre pour faire surgir le sens. Luchini interprétant Céline comme une partition de musique. La voix de Fiona Apple. Kacey Mottet Klein, le nez froncé, hilare, fonçant sur son scooter. Les répliques d'Arletty qui ravivent toutes les couleurs. Ce dégustateur français venu de Saint-Emilion coincé dans notre pays qui en est à la description de son 700^e vin. Le goût, le suc. Pas les couleuvres à avaler.

Arrête de... Non, le retour au vert, à l'humide et au respect ne peut se réduire à des taxes pour mettre des bâtons dans les roues et freiner les mouvements.

Rétablir les circulations, voilà l'urgence, les tout petits ruisseaux, les *rus* – ça c'est un vieux mot – qui en rejoignent d'autres, le trajet de métro qui s'illumine en entier par un réseau de lumières clignotantes, le filet des constellations, là-haut, qui portent un nom. Les livres, forcément, qui ne disparaîtront jamais tant qu'il y aura deux mains pour accueillir un peu de langage, quelqu'un pour s'éloigner de la tribu et retranscrire les écritures qui, justement, là-haut...

Alors ce vert qui court partout, et ce bleu qui déteint. De l'eau pour essorer ce qui colore artificiellement. De l'eau, bien sûr, puisque la maison est en train de brûler et qu'on n'est pas foutus de poser les bonnes questions. C'est clair, c'est clair ?

Souvent, sur les ondes, des spécialistes de domaines très différents tentent justement de les rétablir, ces circulations, et la porte s'entrebâille juste un peu pour tenter de considérer l'ensemble mais arrive toujours le moment, patatras, où l'animatrice ou l'animateur les coupe, plus le temps, mesdames messieurs, le journal, eh oui, il est l'heure du journal, elle, il leur coupe la tête à tous, il n'y a plus de liquide dans les tuyaux et le poisson reste à sec.

C'est le besoin d'eau qui m'a incitée à téléphoner, à me lancer, par saccades et glissades, jusqu'à ces fameuses *ténèbres vertes des soirs humides de la belle saison*, que l'animateur, incrédule, – encore une folle, faisons mine de lui donner toute la place pour mieux s'esquiver – m'a fait répéter comme un mantra.

C'était déjà ça.

Contester la nouvelle façon de parler revenait à détacher un pan énorme de la montagne : une incivilité au moment de serrer les rangs, pardon, de s'unir virtuellement selon les exigences d'une situation bel et bien extraordinaire qui risque de durer très longtemps.

Allo, on ne vous entend plus très bien...

Envie de lui apporter des fraises, il y a tellement d'eau dans les fraises, à la dame perdue et insatisfaite par tant de mots desséchés. Nous sommes si peu humectés. Plus de sonorités ni de timbres. Au sens vocal autant que postal, ces timbres qui d'ailleurs ne se lèchent plus. Nous manquons d'eau, de baisers, de salive.

... la communication est mauvaise, on va devoir s'arrêter...

Durant les huit heures que dure le processus de rumination, saviez-vous que la vache produit cent vingt litres de salive par jour ?

... oui, on vous rappellera volontiers, promis...

Poèmes par temps de pandémie (extraits)

par François Debluë

1.

Et voilà que l'on n'enterre plus
les morts qu'en petit comité
alors que parmi les vivants
les mariés sont priés
d'attendre encore et encore
avant de célébrer
par grands rassemblements
leurs amours au grand jour.

2.

Les écoles sont mortes
les préaux et les cours
ne gazouillent plus
du cri innombrable des enfants

Finies les récréations !
Finies les confidences d'adolescentes sur un
mur
et les ricanements des plus grands à l'écart !

Toutes les sonneries se sont tues

Maîtres et maîtresses ne parlent plus
qu'à distance
– leurs voix et leurs gestes
pour l'heure sur de petits écrans
comme de malhabiles comédiens
surpris en pleine répétition.

3.

On compte les jours
on compte les semaines
on voudrait presser le temps
hâter
la lente l'inexorable avancée du mal :
qu'il disparaisse enfin de tous les horizons !

Or le mal prend son temps
il épargne les enfants
mais frappe
hommes et femmes jeunes et moins jeunes
– quand les vieillards eux
suffoquent plus nombreux
et tombent
tambour battant !

On compte les jours les semaines
on confond bientôt les nombres
on répète
toutes les gammes du désarroi
celles des amours contrariées
– toutes celles des impératives solitudes.

Le piranha.

par **Jean-Luc Borgeat**

Couché sur le ventre pour améliorer ses capacités pulmonaires, vêtu d'une chemise attachée dans le dos, les fesses dénudées, Raymond perçoit une multitude de bruits. Autour de lui, des ombres vont et viennent. De nombreux tuyaux partent de son corps, une sonde entre dans sa gorge. Il n'a pas froid et flotte comme un noyé entre deux eaux. Des images, des textes peuplent son coma; ceux du *grand troupeau* de Giono, qui narre l'agonie d'un berger, dont une myriade d'éclats d'obus avaient déchiré les chairs. Un médecin-chef y fourrait des drains tout en expliquant à ses étudiants comment procéder pour retaper les blessés et les renvoyer prestement sur les fronts de la Grande Guerre. Du fond de sa nuit, Raymond saisit son fidèle laguiole abandonné sur la table de la cuisine; la veille encore, il tranchait de la viande, du pain et du fromage; les ouvriers qui fabriquaient ces couteaux travaillaient aussi sur le ventre pour épargner leur dos; ils dressaient même des chiens qui se couchaient sur leurs jambes pour les réchauffer au cœur de l'hiver. Une tête masquée — les yeux protégés par des lunettes, les cheveux dissimulés sous un bonnet — se penche vers lui...

Le douze mars 2020, les écrans des smartphones et des tablettes happaient encore les visages de leur propriétaire; les doigts couraient sur les claviers, tandis que les sons infiltraient les cerveaux grâce à des écouteurs enfoncés dans les oreilles, conférant à leur porteur une allure de martien; seuls quelques rebelles tenaient — ici et là — un livre ouvert; leur regard s'élevait de temps en temps pour jeter un œil sur cette masse humaine, agglutinée et silencieuse, à qui les fréquents freinages de la rame du *Tsol* imprégnaient le mouvement d'une vague venant mourir sur la plage.

Au terminus du *Flon*, les portes des wagons vomissent ces captifs d'une technologie moderne, qu'ils ne quittent même plus en marchant. La

force de l'habitude a gravé dans leurs jambes le trajet qui les conduit à leurs occupations. Des chevaux qui sentent l'écurie.

À deux mois de la retraite, Raymond se laisse emporter par cette multitude au milieu de laquelle il joue le rôle de l'ancêtre; tout à l'heure, à la station *Sorge*, son léger surpoids l'avait obligé de se serrer contre la vitre, pour permettre à une sculpturale jeune femme de s'asseoir à côté de lui. À plusieurs endroits, les déchirures de son jeans révélaient l'éclat d'une peau satinée. Téméraire, elle avait devancé les premières chaleurs printanières et avait choisi dans sa garde-robe un bustier ajusté de couleur noire, qui rehaussait sa généreuse poitrine, et s'arrêtait juste au-dessus du nombril décoré d'un piercing garni d'une perle. Un très léger boudin de chair débordait sur la ceinture de son pantalon: des poignées d'amour poussées durant l'hiver. De fréquents joggings agrémentés de *smoothies* minutieusement dosés allaient sûrement vite les résorber. Une mèche de ses cheveux dissimulait une bouche sensuelle dans laquelle elle avait englouti une sucette *boule magique*, que sa langue déplaçait de gauche à droite, imprégnant à sa joue une forme suggestive; elle accompagnait ces mouvements de bruits de succion, pendant que ses doigts prolongés d'ongles interminables — tous d'une couleur différente — voltigeaient sur l'écran de son téléphone portable avec la rapidité, la précision et le son d'une poule picorant son grain sur le dallage de la cour d'une ferme.

Une fois débarquée du métro, la jeune femme distance Raymond qui la voit disparaître, engloutie parmi les autres scaphandriers. En avance sur son rendez-vous avec son médecin, il s'arrête au *P'tit Central*, qu'il fréquente depuis vingt-cinq ans, il y prend tous ses repas; l'établissement se situe tout près de la banque où Raymond a débuté comme caissier, avant de passer au département des accreditifs. Des machines ont remplacé les

guichetiers, qui finissaient par développer une relation presque amicale avec une faune mêlant tout aussi bien un propriétaire de mines en Afrique du Sud, qu'une stripteaseuse, qui déposait sur son compte le produit des « *bouchons* » de mousseux commandés par des clients aux mains aventureuses.

En fin d'année, Raymond et ses collègues commençaient la tournée des grands ducs par le *P'tit Central*; elle se poursuivait autour des chalets de bois, que la ville de Lausanne installait pendant la période des fêtes; ils proposaient une collection de spécialités culinaires, huîtres, raclette, malakoff, foie gras. Tout le personnel des accreditifs dégustait ces délicatesses. Soirées d'entreprises prolongées tard dans la nuit.

Ces souvenirs assaillent Raymond, qui sirote son café tout en lisant le journal; d'alarmantes nouvelles proviennent du nord de l'Italie et de l'Alsace; les deux régions comptabilisent les premiers cas d'une épidémie d'origine chinoise, elle se répand comme une traînée de poudre. « Cela se terminera bien avant d'arriver chez nous. Les nuages empoisonnés de Tchernobyl n'ont jamais franchi nos frontières. » Songe l'employé de banque en refermant le quotidien. Raymond gravit la pente raide de la *rue Saint-François*; l'apparition des premiers pollens entrave sa respiration, ponctuée d'une petite toux asthmatique. « Georges me prescrira du *ventolin* comme au début de chaque printemps. » Murmure-t-il en reprenant son souffle. Depuis sa plus tendre enfance, Raymond développe une allergie aux graminées. Traitement à la cortisone, désensibilisation, homéopathie, tout y est passé, sans grand résultat. Au seuil de la cinquantaine, les symptômes se sont mystérieusement atténués; ne subsiste que ce déficit de capacité respiratoire.

Il appuie sur la sonnette, entre et se fige lorsqu'il aperçoit, debout au comptoir de la réception, la jeune fille assise à côté de lui dans le métro. Dissimulés derrière une stricte blouse blanche, tous ses appâts titillent les phantasmes de Raymond, quand il annonce son rendez-vous. Un sourire malicieux accroché à ses lèvres, elle lui désigne la porte de la salle d'attente, où il s'installe en compagnie de trois autres patients. Georges vient le chercher; les deux hommes se connaissent

de longue date. Une sonnerie de téléphone interrompt le début de leur conversation autour de la prochaine retraite de l'employé de banque; le docteur lui indique qu'il doit répondre, et Raymond utilise le temps de l'entretien pour parcourir le bureau de son généraliste. À chacune de ses consultations, il tombe en arrêt devant le poisson aux reflets rouges, empaillé, posé sur son socle de bois; entouré de livres de médecine, il siège sur une étagère, placée à la hauteur des visages des visiteurs. Une lèvre presque inexistante garnit le haut de sa gueule ouverte, tandis qu'une redoutable rangée de dents, affutées comme des lames de rasoir, équipe la mâchoire du bas. De gros yeux envahissent sa tête volumineuse, qui occupe un bon tiers du corps, dont le dos forme une bosse; une petite nageoire caudale complète la silhouette. Sur une plaque de cuivre fixée au support, Raymond lit le nom du spécimen gravé dans le métal: « Piranha, Amazonie, 1975 ». Georges commente en raccrochant son téléphone.

Souvenir d'une partie de pêche quand je travaillais pour la Croix rouge en Amérique du Sud.

Oui, tu me l'as déjà dit, mais je reste chaque fois fasciné.

Surpoids, hypertension, Raymond explique à son médecin que malgré ses efforts, il ne parvient pas à baisser sa pression et perdre une dizaine de kilos. Manger et boire la moitié moins n'y suffisent pas; cela ne contribue qu'à l'isoler socialement s'il refuse un verre ou une invitation à dîner, obligé de se priver pour ne pas succomber à la tentation. Couché sur le côté, Raymond sursaute lorsqu'un gant de plastique claque sur la main de Georges, qui l'enfile pour procéder à un toucher rectal; moment pénible que le patient atténue en pensant à la réceptionniste. Jessica. Elle se nomme Jessica répond Georges, quand son ami lui demande qui elle est. Outre sa fonction de secrétaire médicale, elle travaille comme infirmière; c'est d'ailleurs elle qui va exécuter la prise de sang, une fois que Raymond aura remonté son caleçon; côté prostate tout va bien, ce qui n'étonne pas Raymond, qui a remplacé le Diolinoir, le pinot et le Blaufränkish par des litres de tisane quotidienne. Dans une pièce annexe, Georges le laisse entre les mains de Jessica; précise dans ses gestes, elle place le garrot,

trouve la veine à l'angle du bras et annonce d'une voix douce : « attention, je pique ». Pendant que le liquide pourpre envahit les trois seringues qui se succèdent, Raymond hume le parfum de fraise qui émane de la jeune femme ; il observe son fin visage et son long cou, orné d'un splendide tatouage représentant une tête de loup. L'infirmière sourit et lève ses yeux noirs sur Raymond.

Dites, vous m'avez bien matée tout à l'heure dans le métro...

Je... enfin... non... n'allez pas croire...

Ne vous formalisez pas Monsieur Raymond, ce n'est pas désagréable d'être regardée, c'est même plutôt flatteur, mieux que d'être ignorée, tant que les mains restent dans les poches. Tenez mettez votre doigt sur le pansement et pliez le coude.

À bientôt soixante-cinq ans, Raymond baisse les yeux, un petit garçon pris en faute. À la réception, Jessica lui précise qu'elle l'appellera pour lui communiquer les résultats des analyses, et qu'au besoin le docteur lui fixera un nouveau rendez-vous.

Le vingt mars 2020, tout bascule, les autorités fédérales et cantonales imposent des mesures sanitaires et économiques. Elles invitent tout le monde à rester confiné. Georges téléphone à Raymond ; son bilan médical et son âge le placent parmi les personnes à risque ; le médecin lui conseille fortement de ne pas quitter son domicile.

Très vite Raymond troque sa tenue de ville contre un pantalon de training et un survêtement à capuche ; il se chausse de *crocs*, arpente son appartement de long en large, diminue la pile de livres promis à une lecture, toujours repoussée ; il visionne des séries télévisées et des films. De sa terrasse, il observe le ciel épuré des traînées de condensation laissées par les avions de ligne, scrute la rue vide. De loin en loin, des confinés sortent sur leur balcon pour imposer des concerts, réciter des poèmes ; des élans culturels, dont il se passerait volontiers. Une fois par semaine, il s'équipe d'un masque improvisé avec du papier ménage, enfile des gants de cuir et part faire ses courses. Avant de s'endormir, il consulte l'application *RTS info*, qui dresse le bilan quotidien des gens contaminés et des décès. Rêver de Jessica l'emmène dans des endroits audacieux. Les jours succèdent aux jours ; il ne se rase plus, ne se douche que lorsque l'odeur

qu'il dégage lui rappelle la pratique nécessaire et urgente d'une hygiène élémentaire.

Le samedi de Pâques onze avril 2020, las du confinement, et pour se redonner du courage, il débouche une bouteille d'un de ses vins favoris, *un Amarone della Valpolicella*, se verse un verre, qu'il porte amoureusement à ses lèvres. Qu'il aurait apprécié partager cette bouteille avec Jessica ! Peut-être même, lui faire découvrir ce nectar... avant d'agripper son petit bourrelet. Le coup de massue ! Il répète son geste et constate l'amère vérité, son odorat a disparu ! Autrefois velouté et fruité, le breuvage ne se goûte pas mieux que l'eau du robinet ! Successivement, Raymond porte à sa bouche une tranche de viande séchée du val d'Hérens, un morceau de fromage de Bagnes, du pain de seigle. Toutes ses saveurs habituellement relevées ne laissent à ses papilles que le souvenir d'une vulgaire baguette de mi-blanc achetée dans une grande surface. Cette nuit-là, une forte fièvre et un violent mal de gorge l'empêchent de dormir. À l'aube, une vilaine toux secoue ses poumons, une migraine enserre son crâne. Il appelle les urgences, qui lui prescrivent d'ingurgiter du *Dafalgan*, de ne surtout pas sortir de chez lui, et de les recontacter si son état ne s'améliore pas.

Le dimanche de Pâques douze avril 2020, Raymond peine à respirer, il étouffe ; paniqué, il téléphone à Georges, qui lui conseille de ne pas fermer la porte de l'appartement ; le médecin envoie ensuite une ambulance au domicile de son ami, que les infirmiers retrouvent inanimé sur le carrelage de la cuisine...

Raymond ouvre les yeux, un appareil d'oxygène lui entre dans le nez, couché sur une civière montée sur roulettes, les néons d'un corridor d'hôpital défilent au-dessus de lui, un visage masqué se penche ; Raymond distingue une tête de loup tatouée sur le cou. Jessica lui parle doucement.

Monsieur Raymond, nous allons vous endormir pour vous entuber. Vous serez momentanément dans le coma. Avez-vous quelqu'un à prévenir ?

Raymond essaie de tendre sa main pour caresser le loup, mais son esprit bascule dans un abîme, d'où surgit nageant dans sa direction, gueule ouverte, un énorme piranha.

Bien terrestre

par Marie-José Imsand

Le vieux monsieur du 7^{ème} comprit qu'il ne jouerait pas la finale, emmené à l'aube à bord d'une ambulance, sans avoir pu avertir le club de vétérans du bowling. Tout comme le jeune qui venait de recevoir de nouveaux crampons pour mener son équipe en première ligue, le concierge qui annula sa rencontre avec l'inconnue à laquelle il écrivait depuis plusieurs mois, la Marie qui se réjouissait d'inaugurer le café dans lequel elle avait mis ses dernières économies, le comédien, le pâtissier, le contrebassiste, le boucher, l'électricien, le danseur, le chef de rayon, le pilote, les portiers, liftiers, barmans, chef de rangs, cuisiniers, réceptionnistes du grand Hôtel, les maîtres de classes et les fiancés prêts à se disputer sur le nombre d'invités à leur mariage. Tous ont dû s'arrêter de courir, d'aller gagner leur argent, de retrouver leur patron, leurs bistrotts préférés, leur maîtresse, leurs grands-parents, leurs beaux-parents, leurs copines de classe, leurs crèches, leur quotidien. Ceux qui avaient les moyens ont littéralement dévalisé les magasins et, personne ne pensa à téléphoner pour annuler leur soirée entre amis, leur repas du dimanche, la sortie des aînés, leurs rendez-vous chez le coiffeur, le psychiatre, l'ostéopathe, l'avocat, le dentiste. Tous se sont enfermés chez eux, devenant soudain égaux en droit à l'annonce du confinement. Tous, hormis les SDF, les urgentistes, le corps médical, les policiers, les postiers et les chauffeurs de bus. Les villes se sont arrêtées de vivre, de rugir, sauf dans les capitales d'Afrique, d'Inde, les camps de réfugiés et Dieu sait où encore... Incapable de réaliser que le scénario le plus utopique était devenu réalité en stoppant net toute la planète, je fermais mon ordinateur et restais un long moment dans la nuit, immobile, à contempler le ciel, en regrettant que les lampadaires n'aient pas suivi le couvre-feu. L'envie de somnoler et celui de venir en aide à mes voisins fut le refrain qui s'enclencha chaque matin dans mon esprit. Malgré que mon être cherche sans cesse à se ferrer dans les moindres zones de confort, réfléchissant la plus petite parcelle d'oubli pour m'envelopper. Et peut-être, ai-je réussi quelques heures par jour, à faire comme si de rien n'était. Étrangement, je me sentais moins seule que je l'imaginai à cause du départ d'Alex, puisque le monde entier était seul chez lui ou seul en famille. Les jours suivants, rivée à mon écran, je devins une simple spectatrice en contemplant les photos des plus belles villes du monde, nettoyées de toute présence humaine : le ciel sans avion, les routes désertes, les sept merveilles du monde sans touriste, les eaux transparentes, les plus hauts sommets du monde à nouveau visibles. Plus le temps passait, plus se dessinaient les impacts bénéfiques en l'absence de l'homme moderne. La nature en plein élan printanier se lavait peu à peu de sa pollution autour du globe.

La première semaine, j'allais faire mes courses au magasin de tabac chez *l'Italien*, faisant office d'épicerie. Le cher homme

souriait jaune et chacun de ses gestes trahissait l'angoisse. On parlait peu pour gérer l'inquiétude et se tenir informé. Malgré cela, la réalité nous échappait. Il fallait s'adapter au présent et arrêter de s'ambitionner sur un autre avenir que celui-ci.

Je passais par différentes phases entre la satisfaction d'avoir du temps et la peur de ne jamais retrouver une vie normale. Parfois, des souvenirs me traversaient comme des flashes : la dernière personne que j'avais prise dans les bras, un repas partagé entre amis, ceux que je m'étais promis de revoir, et la montagne de sentiments que je gardais au fond de moi comme une idiote. Le vieil homme du 7^{ème} étage n'était pas rentré. Les cris des enfants dans le préau me manquaient alors que je terminais la traduction de mon ultime mandat. Face à moi-même, bien que j'en aie l'habitude, je me sentis redescendre dans les profondeurs de mon être. Le ménage s'insinuait jusqu'à l'intérieur de moi ! J'y mettais fin en sortant mes vieux albums de famille.

La deuxième semaine, je me risquais enfin à faire mes courses dans un vrai magasin. Le ciel voilé s'épandait jusqu'au-dessus des étales interdites à la vente. J'osais à peine regarder la caissière que je connaissais, comme si ma discrétion était préférable à des mots reconfortants, alors que pour cette femme, exposée toute la journée, rien ne l'était.

Après un mois, mon goût de consommer s'est effrité, l'adrénaline du stress a laissé place à la détente, à une acuité d'observation nourrissante. Il me sembla dès lors devenir maître de mon temps, jouissant de chaque seconde consacrée à la contemplation. Je m'entendais plutôt bien avec moi-même et cette pause semblait me faire autant de bien qu'à la couche d'ozone. Pourtant quelque chose résistait, balancé entre la vulnérabilité du monde et la beauté même de la vulnérabilité. Une sorte de néant d'insouciance du parfait mouton et la prise de conscience de devoir agir. Manger local ? Oublier les vacances en avion ? Ne plus laisser une vieille personne vivre dans mon locatif sans connaître son prénom... ? Que suis-je prête à faire pour rendre le monde meilleur si je ne disparaissais pas comme le monsieur du 7^{ème} ? À cet instant, me revint en mémoire la photo d'une femme seule devant le cercueil de sa mère à quelques mètres du prêtre qui faisait la prière. Le monde va-t-il enfin se réveiller ?! Démanteler les hiérarchies financières ? Saisir l'opportunité d'écrire une des plus belles pages de l'humanité ? Mon Dieu ! Si un seul rêve était réalisable...

Je me rappelais alors ce que le marchand de tabac m'avait dit ce matin :

- Même si l'homme doit disparaître un jour de la surface de la Terre, la seule consolation est qu'elle restera bleue.

What's the fuck is toilet paper ?

par **Blaise Hofmann**

Mercredi 18 mars 2020

Un centre-ville piéton et des cohortes de porteurs pauvres qui triment des bonbonnes de gaz, des cartons de bières, des valises à roulettes. Shimla était la capitale d'été des colons anglais, il est le chef-lieu de l'Himachal Pradesh, l'un des derniers états indiens certifiés sans coronavirus.

Le très victorien Théâtre de la Gaité est pourtant déjà fermé. Sur l'esplanade du Ridge, face à l'Église du Christ et la statue de Gandhi, une affiche géante informe des mesures à prendre pour « gagner la guerre contre le virus ». Alors les passants s'écartent sur notre passage, se couvrent la bouche avec ce qu'ils trouvent, rappellent leurs enfants, chuchotent des mots désagréables ou éternuent exagérément, en riant.

Nous ressentons ce que ressentaient les touristes chinois croisés au Sri Lanka en janvier dernier. Nous prenions alors en photo les banderoles imprimées par le Ministère du tourisme : « We hate the virus, not the Chinese »...

Il y a dix jours, à Jaisalmer, au Rajasthan, nous étions encore les bienvenus, même si seize touristes lombards avaient contaminé le réceptionniste d'un hôtel. C'est nous qui demandions à vérifier les registres pour vérifier l'absence d'hôtes italiens.

Le 10 mars, nous arrivions à Pushkar le jour de la *Holi* : des milliers de pèlerins, pour la plupart de jeunes citadins et des touristes occidentaux, convergeaient alors vers les rives d'un lac sacré pour s'envoyer des pigments multicolores au visage, s'enlacer, s'embrasser, danser, exaltés par le cannabis des *bhang lassi* et les shorts trop courts des Israéliennes. On ne craint rien, disaient-ils : le virus meurt à 26°C et ce n'est pas un petit rhume chinois qui va décimer le peuple indien !

Le 13 mars, les écoles du Rajasthan fermaient, le même jour que celles de Suisse...

Sur le chemin de l'hôtel, nous saluons le premier Occidental croisé à Shimla, un Toulousain qui nous apprend que l'Inde a demandé à tous les étrangers

de quitter le pays. Il a reçu trois appels du service de l'immigration. Nous vérifions nos appels en absence. Rien.

En cherchant l'information sur internet, nous remarquons que la liste des pays interdits d'entrée en Inde s'étoffe : toute l'Union européenne, l'Islande, le Liechtenstein, la Norvège, la Turquie, l'Angleterre, la Suisse. Nous lisons les témoignages de compatriotes bloqués au Maroc et au Pérou. Nous espérons encore prolonger notre voyage, au nord, vers Dharamsala, Manikaran, Manali. Nous avons rendez-vous le 10 avril à Katmandou avec des amis. Il faut se faire une raison. Il ne reste que cinq compagnies à assurer des liaisons Delhi-Genève, la moitié moins que la semaine dernière.

Fin du voyage, embarquement le dimanche 22 mars à 1h20 du matin.

Jeudi 19 mars

Cette nuit, j'ai rêvé qu'il neigeait et que je m'endormais au volant d'un véhicule qui sortait de route. De fait, nous redescendons les virages en lacets gravis la veille, une route de montagne construite trop vite : des terrassements affaissés, des voies fermées, quelques pelleuses mais surtout des ouvriers poussiéreux armés de masses, de pelles et de pioches.

Aux abords de Kalka, nous retrouvons le vert vif des plaines fertiles, des femmes en *saris* qui portent des corbeilles de bouses de vaches en équilibre sur leur tête, des hommes qui fument sur leur charrette à cheval, des maisons de briques aux façades sponsorisées par des marques de ciment, un scooter en panne sur un rickshaw à pédales, deux turbans sikh sous un banian et une banderole à l'entrée de Chandigarh, Journée internationale de la lutte contre la corruption.

À la gare ferroviaire, je patiente successivement devant deux guichets, avant de comprendre que les réservations pour le lendemain se font dans un

autre bâtiment. C'est l'occasion de rencontrer Jef, un Australien dépité qui a loué une belle moto (il me montre une photo) pour visiter le nord de l'Himachal Pradesh mais vient d'apprendre que l'état a fermé toutes ses frontières terrestre. Il prend le premier train pour Dehli, voyagera debout s'il le faut, et rentrera au plus vite chez lui, ce pays qui refuse depuis ce matin l'accès aux non-Australiens.

Nous voilà sur le damier austère de Chandigarh. Quatre pions mis en échec dans le rêve confiné du Corbusier, un *no man's land* sans vaches, sans chiens, sans piétons, des allées d'acacias bordées de trottoirs vides.

Dans le hall de l'hôtel Esmerald, le réceptionniste fait la moue. Il fait pivoter son écran pour nous faire lire une note de sa direction : « Les hôtes étrangers ne seront plus acceptés durant les deux prochains mois ». Par acquis de conscience, il appelle son patron qui confirme que s'il nous enregistre, il perd son poste, fin de la discussion.

On se souvient d'une scène du film *La vie est belle*, « Entrée interdite aux araignées et aux Wisigoths », on en rit, on ignore encore qu'une fois la connexion wifi rétablie, dans un hôtel plus avenant, on trouvera dans le WhatsApp d'un ami chez qui on avait logé à Goa un lien vers le blog de l'*Economic Times* : « Plus aucun vol internationaux de passagers ne sera autorisé à atterrir en Inde pendant une semaine depuis le dimanche 22 mars 2020 ». Notre avion arrive de Moscou à New Dehli le... 21 mars à 23h45.

Le Premier ministre Narendra Modi va prendre la parole à 20h ce soir pour officialiser les nouvelles mesures. Autant se changer les idées d'ici là, échapper aux perspectives quadrillées du Corbusier et déambuler dans les dédales du Rock Garden – fermé dès demain pour une durée indéterminée - douze hectares de fantaisie, le « Palais idéal » d'un fou génial de l'art brut, des sculptures oniriques, des chutes d'eau artificielles, des balançoires géantes...

20h. Générique à l'américaine. Un milliard de téléspectateurs. Modi et sa barbe blanche de Père de la Nation. L'Inde ne sera pas épargnée. Guerre sanitaire. Couvre-feu national ce dimanche 22 mars. Et l'information confirmée pour les vols internationaux.

Quitter ce pays au plus vite. Un vol Emirates demain à 16h pour 425 francs. Six heures de route jusqu'à l'aéroport de Dehli. Compter huit. Départ de

Chandigarh à 5h du matin. Réserver un taxi. Inscrire les informations pour les quatre passagers... « Le prix de votre voyage a changé de 1'700 à 8'080 francs ». Sans rire. En une heure, le billet est passé de 425 à 2'020 francs l'unité ! Il me reste à espérer que notre vol de dimanche ne soit pas annulé.

Un grand type vient s'asseoir près de moi. Il me demande si je suis le touriste bloqué en Inde dont il a entendu parler à la réception. Il porte autour de la tête une bande blanche qui le fait ressembler à un Sikh. Il est venu des États-Unis pour faire des implants capillaires. Il ne craint rien, il a de la famille ici, il doit se reposer, il s'en va.

Le voyage se poursuit en ligne. Consommation d'animaux vivants interdite en Chine. La bourse fait perdre 9 milliards de dollars à Mark Zuckerberg. Le Prince Albert testé positif. Les morgues de Bergame saturées. Trente-cinq touristes italiens refusent de quitter l'Éthiopie. Pâque sans fidèles au Vatican. Pornhub offre l'accès Premium gratuit. Crucifixions annulées aux Philippines. Amazon recrute 100'000 employés aux États-Unis. Fermeture du Taj Mahal. La fièvre de Lassa fait 774 morts au Nigéria. Marches pour le climat renvoyées. Un millier de cas dans le canton de Vaud. Vol de masques au CHUV. L'armée mobilisée. Un jeune asthmatique mort au HUG. Un milliard de déficit selon Suisse-Tourisme. Semaine de l'absinthe annulée à Môtiers.

Voilà six mois que nous posséderions dans notre pharmacie de voyage un traitement contre le coronavirus : la chloroquine, un antipaludique. Car avant la dengue de l'automne dernier et le virus de ce printemps, nous craignions surtout la malaria.

Vendredi 20 mars

4h du matin, pas moyen de dormir. Le site du Département Fédéral des Affaires Étrangères propose une application pour les Suisses à l'étranger, « Travel Admin », je m'inscris puis lis : « Il n'y a pas de droit au rapatriement ». Pire. Des employés de l'aéroport de Cointrin ont été infectés, un syndicat demande la fermeture immédiate de l'aéroport ce vendredi midi, et soudain je hais les syndicats.

6h, je quitte discrètement la chambre pour aller courir dans le Rose Garden, le soleil se lève, très photogénique, même si le visage des marcheurs est hostile, même si une femme fait un détour de cinq

mètres pour m'éviter, j'essaie de faire abstraction, le Rose Garden, c'est déjà la Suisse, des pelouses impeccables, des poubelles en forme de gouttes d'eau et 5'000 roupies d'amende pour qui arracherait une fleur. Avec difficultés, un vieillard se penche pour sentir le parfum d'une rose. La vie est encore belle. *The Times of India* publiait la photo d'une ballerine portant un masque qui danse au milieu d'une avenue déserte de New York.

8h, dans un tuk-tuk vif et sec, direction la gare. Plateforme 5, secteur 4, troisième classe. Une affichette dit que le wagon a été « intensivement lavé », les draps désinfectés et les rideaux retirés pour éviter tout risque de propagation. Sièges 17 et 18. À notre arrivée, une famille s'agite puis s'en va un peu plus loin, avec un sourire gêné. Notre unique voisine de compartiment enseigne l'anglais au lycée. Elle rêve d'Europe et trouve les Indiens « so harsh ». La fermeture des écoles l'a mise au chômage et elle va rejoindre sa famille au Rajasthan (les villages isolés seront eux aussi contaminés). Son téléphone sonne, c'est son père, son visage change, elle se lève, s'en va un peu plus loin, avec un sourire gêné.

Dans la petite gare d'Ambala, les passagers n'ont pas de masques, ils ont noué un morceau de tissu devant leur bouche. Trois enfants à moitié nus dorment au bout d'une plateforme de la gare de Kurukseta. Eve dessine des princesses sur son tableau magnétique *made in China*. Alice raconte les illustrations de *Mein liebster Wimmel Buch*, un livre en allemand trouvé au Japon qui a visité avec nous le Cambodge, le Laos, la Birmanie, la Thaïlande et le Sri Lanka. Mon amoureuse commande deux *chai* à dix roupies. Je vois par la fenêtre un ibis à tête rouge, des troupeaux de chèvres, les premiers bidonvilles de Dehli. Le ciel bleu disparaît. Il ne reviendra qu'après deux semaines de confinement strict.

Sans trop de surprise, le Blue Pearl Hotel refuse notre réservation. Entrée interdite aux étrangers. Le Main Bazar est plus hospitalier, une *guesthouse* nous accepte, mieux, la jeune réceptionniste me défie au baby-foot, elle doit rentrer demain chez ses parents, elle se souvient les avoir quittés avec le rêve d'émigrer. Un couple breton s'effondre sur le canapé, leur avion pour Paris est annulé, ils filent à l'aéroport et prendront le premier vol possible.

On se fait livrer un repas dans notre chambre, on entend par la fenêtre des voix portées par un mégaphone fixé sur le toit d'une voiture. On comprendra demain

le message : tous les commerces doivent fermer immédiatement, sauf les pharmacies et les épiceries. La capitale connaîtra très vite ses premières pénuries. Il y a deux semaines, l'*Hindustan Times* publiait un dessin montrant un Indien interloqué : « What's the fuck is toilet paper ? ».

Samedi 21 mars

Alice pleure. Il est 1h20. Elle se rendort, moi pas.

Enfin une bonne nouvelle : « L'enregistrement en ligne pour votre vol prévu dans 24 heures est ouvert ». Casque sur les oreilles, je visionne une émission de deux heures consacrée au virus, puis jusqu'au matin, des vidéos en streaming de comiques suisses.

La ville de Dehli ne recense officiellement que 14 cas, pourtant je paierai cher pour téléporter notre petite famille dans un pays qui compte désormais 6'113 cas, 1'300 de plus que la veille, 56 décès, pour connaître nous aussi l'état d'urgence, le confinement, la mobilisation, la plus grande crise économique depuis 1929.

Dans la salle du petit-déjeuner, même le manager l'ignore : nous vivons le dernier repas servi ici avant des mois. Aux tables voisines, les touristes ont souvent les larmes aux yeux. Le virus leur a volé leur rêve. Peut-être ont-ils aussi reçu de mauvaises nouvelles du pays. Il faudrait toujours voyager avec deux filles de 2 et 3 ans. Ce sont des maîtres zen. L'instant présent et rien d'autre. Je n'ai plus la boule au ventre. J'imites des cris d'animaux et mon amoureuse chante « Ouvrez la cage aux oiseaux » de Pierre Perret. Un sms de ma mère : « On ira mettre demain matin, confinement oblige, un petit panier avec saucisson, pain, gruyère et gamay devant votre porte, on vous tient les pouces ». À mon tour d'avoir les larmes aux yeux.

Il nous reste quelques heures de voyage. Le temps, l'espace restent des notions relatives et nous partons faire un petit pèlerinage à Connaught Place, point de départ d'un voyage en Inde en 1998, j'avais 20 ans. Une place méconnaissable. L'immense rond-point est silencieux, les boutiques fermées, les trottoirs déserts, à peine quelques mendiants à qui l'on donne des pièces, à tous sans exception, par mauvaise conscience. On n'entend plus que les rires de deux fillettes insouciantes qui font la course dans le Central Park. Sur le chemin du retour, on achète une douzaine de flacons de gel hydro-

alcoolique et des masques. Le pillage des ressources n'a pas de limites. Puis confinement dans notre chambre jusqu'au soir.

De toute sa vie, il n'a jamais vu si peu de trafic sur la route de l'aéroport. Le chauffeur se retourne et nous tend sa carte, « Dehli's most beautiful tuk-tuk driver ». Cela ne suffira pas, il n'aura plus de travail dès demain. Et comme nous, il ignore encore que le couvre-feu qui devait durer un jour va durer jusqu'en mai.

L'Inde et ses 500 millions de pauvres.

L'Inde et ses mégapoles, ses pics de pollution.

L'Inde et ses latrines communes, ses points d'eau.

L'Inde et ses 90% de travailleurs du secteur informel.

L'Inde et ses diabétiques, son taux d'hypertension, ses hôpitaux.

L'aéroport ne procède à des contrôles de température qu'à l'immigration. Libre circulation. Virus sans frontières. Notre vol est annoncé. On y croit. On passe devant les guichets de la compagnie Swiss, déjà fermés. Des Russes à la peau écrevisse ont encore entre les doigts de pied du sable de Goa. Un businessman a mis son masque à l'envers. Des enfants s'amuse à mordiller leurs gants en latex. Un Américain me frappe l'épaule pour me souhaiter un bon vol. Un douanier pince la joue d'Alice pour la faire rire.

Porte d'embarquement, il est 23h. Les nouvelles mesures de sécurité vont causer un retard d'une heure. Notre Boeing 777 transportera 402 passagers. J'ai pu réserver quatre sièges contigus sur l'allée centrale, sans voisins ni à gauche ni à droite. Nous faisons deux petits nœuds sur les élastiques de deux masques pour les essayer sur les filles. Elles n'ont plus le droit de toucher des objets. On pose notre campement par terre, dans un coin, à l'écart des autres êtres humains. C'est fait, on a attrapé la paranoïa.

Dimanche 22 mars

2h20, les filles dorment, nous observons nos semblables, une famille sikh d'une telle élégance, un vieux routard brisé, un émigré indien qui se ronge les ongles, un banquier penché sur son laptop, des hippies

des plages ou des montagnes, avec des tongs ou des souliers de marche, des Occidentaux exaltés, revivifiés, revigorés, riches d'un trésor de zénitude qu'il perdront pourtant instantanément lorsqu'une deuxième heure de retard est annoncée. Les Russes font alors de grands gestes menaçants, les hippies postillonnent de colère et le personnel de l'aéroport ne regrettera peut-être pas l'absence de touristes cet été.

Dans moins de cinq heures commence le couvre-feu.

J'ai une pensée pour ceux qui vivent en cellule depuis quinze ans.

Les habitants de Gaza. Les « déjà confinés depuis longtemps », les migrants.

3h20, les portes s'ouvrent enfin.

Alice embarque et décolle sans se réveiller. Eve n'en revient pas, il y a sur le petit écran *La Reine des Neiges*. Libérée, délivrée ! On finit tous par s'endormir. À Moscou, le personnel nous accueille avec une chapka de fourrure, il fait -6°C. Dans une file d'attente sans distance de sécurité, un Barcelonais dit se réjouir de revoir sa ville sans touristes. Tous les cafés-restaurants de l'aéroport sont entourés de rubans rouges et blancs. La seule boulangerie ouverte nous fait rencontrer un photographe suisse venu faire un reportage dans les coulisses du Bolchoï, en vain. Les hôtesses du vol Moscou-Genève offrent aux filles un puzzle, des autocollants et un bonnet avec des oreilles de tigre. Le magazine *Aeroflot* montre toutes les liaisons de la compagnie sur une carte du monde, « We bring the world together », nous dessinons au stylo notre itinéraire des six derniers mois. Il y a d'autres articles périmés, « New shopping destination in Milan » ou le calendrier des événements culturels de mars-avril. Attachez vos ceintures. La France voisine par le hublot. Pas un piéton, pas une voiture. Atterrissage sans applaudissements. Dans le bus de transit, personne n'appuie sur les trois boutons, vert, orange et rouge, pour juger la qualité du service. Une voix dans les haut-parleurs exige deux mètres de séparation sous peine de mesures pénales. Pas de contrôle de température, pas de test de santé. Welcome in Geneva. Silence feutré. Ronronnement des tapis roulants. Georges Clooney boit son café. Une marque d'horlogerie vend de l'aventure humaine. Le Golf Resort de La Gruyère propose des appartements Prestige avec wellness spa et piscine privée. Rien à déclarer.

DEHORS

par Jean-François Sonnay

La scène – c'était écrit noir sur blanc dans le journal – se passe au pied de l'immeuble, devant une ancienne épicerie qui sert maintenant de local aux associations de quartier. C'est le genre de scène, raconte un bénévole, qui se produit généralement en fin de journée, le cas compliqué voire désespéré qui se pointe à la dernière minute, quand on est fatigué, que toutes les administrations sont fermées et qu'on n'a pas la moindre solution à proposer. Sauf que là, c'est le matin, on vient d'arriver, frais dispos, on installe les chaises pour l'accueil, les tables pour les ateliers, on prépare le café. Le jour se lève à peine d'ailleurs, il pleuvine, petit jour gris d'arrière-saison, qui donnerait envie de rester au lit. Mais on est là, comme dit Fatou, on range les cartons de vêtements, on trie les fournitures, le scolaire, l'hygiénique, l'alimentaire, on inventorie. Les mamans ne font pas encore la queue dehors, les mômes sont à l'école, on peut s'organiser tranquille. Et voilà qu'un homme hirsute, fichu comme un sac, se met à rôdailler près de la boutique. Il va et vient, le pas mal assuré, la tête rentrée dans les épaules. Quand il marche, il se penche vers l'avant comme pour résister à une bourrasque, puis brusquement sursaute, se plante et frissonne tel un chien perdu. « On dirait qu'il tire des bords » fait remarquer Alex, toujours moqueur. L'homme refait trois pas, grimace, recule, bute sur un bac à fleurs, manque de tomber. Il resserre la ceinture de son paletot, regarde encore vers la boutique. Il semble avoir de la peine à respirer.

— Il tremble. Qu'est-ce qui lui prend ?

— Un junkie...

Il a l'air plutôt jeune, visage taillé à la serpe, maigre comme un clou, cheveux mouillés en bataille, mais ce n'est pas un clochard du quartier, ceux-là on les connaît. Quelqu'un pense l'avoir déjà vu, avec une bande dans la cour C, des types qui peuvent être violents. Pour le moment, celui-là tient à peine debout. Il a dû se shooter avec une saloperie coupée avec Dieu sait quoi et là on ne peut vraiment rien faire. Il faut qu'il aille à l'hôpital. Il doit avoir l'habitude. Si ça se trouve, il en vient. On a bien d'autres soucis. Et puis on se méfie des toxicos, c'est vraiment la plaie, il y en a qui ont un couteau à cran d'arrêt, un regard fou. Le manque, ça peut les rendre très agressifs, prêts à suriner pour un caillou. On a vu des types finir aux urgences...

— Il tremble vachement. Tu as vu ça ?

La descente, il paraît que c'est terrible. Mais qu'est-ce qu'on y peut ? On n'est pas équipé, on n'a pas de médicaments et puis on ne donne jamais d'argent. On ne peut pas le laisser entrer et il n'est pas question qu'il s'installe devant chez nous, les familles vont bientôt arriver. Sacré gaillard, il n'est pas fou : il vient zoner ici parce qu'il sait bien qu'on ne va pas appeler les flics pour qu'il dégage. L'association s'efforce de régler les problèmes à l'amiable, c'est connu, alors il essaie. Les camés, c'est comme des gamins : il n'y en a que pour eux, les problèmes des autres n'existent pas. Il y a pourtant plein de gens plus mal lotis, des vieux sans ressources, des familles qui ne peuvent pas payer le loyer, des mamans qui se privent pour donner à manger aux enfants, pour leur acheter des souliers, des cahiers. Les associations font tout ce qu'elles peuvent. On voudrait faire plus, mais on ne peut pas.

Il est toujours là dehors. Il a dû voir la lumière, la buée sur la vitrine, les bénévoles qui arrivaient, il sait qu'on est là, mais il hésite encore, s'écarte, revient. Il ne sait pas ce qu'il veut. A dire vrai, il ne fait pas si peur que ça, il a l'air complètement paumé. Mais qu'est-ce qu'il tremble ! Est-ce qu'on peut attraper le parkinson à son âge ?

— Il va nous enquiéner toute la matinée, c'est sûr.

— Va voir ce qu'il veut.

Finalement c'est Alex qui s'y colle. Il enfile sa parka, rabat le capuchon, va à sa rencontre. Le gars a un mouvement de recul, comme un chien battu. Il a l'air de vouloir retourner vers le parking. Alex l'appelle, lui fait signe d'attendre, parvient à s'approcher de lui. L'autre se recroqueville encore plus. On voit Alex gesticuler, montrer la boutique, les tours du quartier, le ciel, sa montre. Ils échangent quelques phrases, mais on n'entend pas ce qu'ils se disent.

Dedans, les collègues se remettent au travail en silence. Au bout d'un moment, voilà Alex qui revient avec le gars tout branlant, il le guide en lui tenant le coude. C'est vrai qu'il tremble comme une feuille, l'air chuinte entre ses dents. Pauvre bonhomme. Personne ne bronche, chacun à son affaire. Alex le mène jusqu'à l'arrière-boutique, où il y a la cuisine. Il l'installe sur une chaise et repousse la porte. On entend couler l'eau dans la bouilloire, il lui fait du thé sans doute. Ça n'a pas l'air trop grave.

Bientôt, la bouilloire siffle, on reconnaît le bruit de la cuillère dans la tasse. Toujours pas un mot. Ensuite, Alex revient seul dans la boutique, l'air penaud. Il enlève sa parka. Les autres l'entourent, on veut savoir, on chuchote.

— Alors, qu'est-ce qu'il a ?

— Il a qu'il a froid, répond Alex.

— Il est en manque ?

— Il fait une crise ?

— Non, il tremble parce qu'il a froid.

— Qu'est-ce qu'il a pris ?

— Il n'a rien pris. Il a passé la nuit dehors et il a froid. Il n'est pas shooté.

— C'est tout ?

— Oui.

*

Dans la bonne ville de Londres, faute de place dans les hébergements d'urgence, les sans-abri vont parfois dormir dans une benne à ordures, surtout depuis qu'on fait le tri des déchets et qu'ils peuvent trouver des bennes sèches, où il n'y a que du papier, du plastique et des cartons. C'est plus chaud. Sauf que le ramassage des ordures se fait de nuit ou à l'aube, quand il n'y a pas de trafic automobile, et que plusieurs de ces sans-abri finissent écrasés dans le compacteur. En cinq ans, onze personnes sont mortes dans ces conditions, plus peut-être... S'ils dorment fort, ils n'entendent pas le camion arriver, ils sont piégés. Les éboueurs sont terrifiés à l'idée de tuer quelqu'un en faisant leur travail. Et ça n'arrive pas qu'à Londres.

Désormais, des associations d'aide aux sans-abri organisent des formations pour les éboueurs. Elles enseignent les gestes qui sauvent : taper sur la benne avec un bâton, remuer les couches supérieures de sacs et de cartons, appeler s'ils entendent un bruit. Elles distribuent des autocollants à placarder sur les bennes, où il y a une tête de mort et c'est écrit « Danger d'écrasement ».

Les programmes économiques d'austérité ont jeté à la rue des milliers de gens sur tous les continents. Une part de la population vit dans une extrême pauvreté. Certains ont même du travail, mais un travail si rare, si précaire et si mal rétribué qu'il ne leur permet pas de payer un logement. Quelques uns dorment dans une voiture. Des milliers d'autres dorment dans les rues. Il en est qui meurent de froid au pied d'immeubles de bureaux vides chauffés 24 heures sur 24.

du sable et du persil des dunes

par **Corinne Desarzens**

Le vingt-et-unième jour du neuvième mois de l'année 1962, Niki Jumpei, né en 1927, disparaît de son domicile. Entomologiste passionné, il a l'intention d'aller capturer des insectes des sables. Sept ans plus tard, il n'est toujours pas rentré. Par son jugement, le tribunal le déclare *légalement réputé Personne Disparue*.

Or il est entré dans un territoire inconnu.

Avec quarante-quatre ans de retard, j'ai refermé *La Femme des sables*, d'Abé Kôbô. Les Japonais sont vraiment très forts pour sonder l'étrangeté, s'accommodant aussi bien de la frénésie que du temps long. Au moment de la bousculade, après la sidération, où chacun s'improvise philosophe pour exposer sa théorie, ce sable reste intemporel.

Sans indices, aucun mobile n'apparaît. Une disparition pure et simple dans un entonnoir de sable : une fondrière à la paroi haute de vingt mètres où vit une femme qui dort le jour et travaille la nuit, remplissant des paniers de sable hissés par un groupe de villageois impénétrables. Il coule, s'écoule, envahit tout. Il se déplace. Il bâillonne. Il rampe. Il ne se repose jamais, ce sable.

L'échelle de corde ne sert qu'une seule fois puis disparaît.

Devenu insecte des sables, l'homme cède à la colère, devant la résignation de la femme, puis au désespoir, quand il rate son évasion. Au rythme du bidon lâché par quelques ombres du haut de la falaise, le lecteur se laisse hypnotiser, terrifier, constamment effleurer par le sable, par la peau de la femme, par l'illusion de l'homme. Le rayon d'une tour de guet balaie le trou où s'écoule, sans trêve, le sable. Où il s'éboule avec violence, si la base est trop sapée, où il souffle, écrase, pourrit, s'il s'allie à l'humidité. Chaque détail torture : le rire rauque de la femme ou son mutisme, les éjections de salive noirâtre, les lisières enflammées des paupières, la brûlure de

l'alcool qui frappe aux rétines, le lapin affolé qui tient lieu de cœur, les craquements des jointures des poutres.

Manger, marcher, dormir, hoqueter, brailler, s'accoupler. Du liquide, enfin, aux deux tiers du parcours, comme le suc de l'agave inespérément libéré en plein désert : *une gerbe d'étoiles couleur mandarine rouillée.* Des moments de douceur. Une anesthésie molle. Un inconfort finalement confortable. Et puis plus rien. Un retour au point de départ. À la gerbe de laitance succède un après, le plus découragé et le plus splendide qui soit, suscitant une comparaison nulle part retrouvée : *la grande avenue par laquelle, après les courses, on revenait du vélodrome, noyé de poussière, noyé du regret d'avoir trop parié sur le coureur perdant.* L'après avec un misérable rêve de radio et de miroir, qui se réalisera un jour, peut-être. L'après qui, encore une fois peut-être, risque d'être pire : descendre encore plus bas dans le trou, une nouvelle vague de sable, puisque quelque chose d'énorme est arrivé, bien plus qu'une situation passagère avant que tout recommence comme avant.

Et puis la tentative, avec ces drôles de ciseaux lancés plusieurs fois puis fichés dans l'un des énormes sacs, tout en haut, qui servent de poulie. La corde ne cède pas et se tend, l'aiguille au cadran du soulagement, tout soudain si bien programmé que recule la hantise du bruit d'un triporteur, d'une cloche d'alarme, du faisceau lumineux et de la bousculade des villageois accourus. Même un chien aux crocs méchants s'éloigne.

La brise soulève le sable et supprime les traces, dans cette nuit de brume propice où monte l'odeur de la mer. Mais l'ennemi prend la forme inattendue d'une sorte de neige collante : des sables mouvants, dont les bourreaux retirent l'homme pour le descendre à nouveau dans le trou de sable. Entre cette horrible répétition et la scène

inverse où une autre corde vient hisser la femme, enceinte, comme un cocon, l'homme opère sa mue. Par l'expérience du temps vertical. Par le débarbouillage au sable de l'insecte social qu'il était auparavant, changé en homme organique, aussi adaptable que le persil des dunes.

L'homme s'était absenté pour trois jours. À la dernière ligne du roman, il dit : *J'ai le temps. J'ai tout le temps.*

Le traducteur de ce roman, Georges Bonneau, s'est interdit la moindre note, sinon quelques parenthèses pour décrire les insectes. C'est tout. Pas de commentaire ni de frein au récit : pas question de *noyer la magie* de ce qui repose d'abord sur l'envoûtement. Il libère une pluie de mots secs et bien nettoyés, des orages lisses à partir d'une avalanche d'idéogrammes qui ressemblent eux-mêmes à des insectes. À son tour, le traducteur est devenu sable, de qualité constante, fines particules d'un seizième de millimètre de diamètre, qui ruissellent sur chaque page. Il s'est appliqué à la nécessaire et *impersonnelle sympathie* portée au texte pour que le lecteur français puisse voir *les mêmes choses* que le lecteur japonais.

À Osaka, en cagoule et vêtements noirs, les manipulateurs du théâtre Bunraku s'effacent devant les personnages qu'ils animent et qui vivent, et souffrent, et meurent beaucoup plus intensément qu'eux. Sur une photo, j'ai vu qu'ils peuvent être trois, qu'il arrive au grand maître d'officier à visage découvert, mais comme basculé ailleurs, à la fois là et pas là. L'un, Tamao Yoshida, d'un théâtre de Tokyo en 1962, trouve l'obscurité par sa pâleur : *comme s'il n'agissait pas*. Il est beau. D'une beauté de licorne ou de lys d'eau. Il retient la marionnette comme la monture que retiendrait son cavalier. Il ne la regarde pratiquement jamais, contrairement aux autres maîtres qui suivent du coin de l'œil les évolutions de leur poupée. Lui, il la contient de l'intérieur. Quand le maître se déplace, on a l'impression que c'est la marionnette qui l'entraîne, le pousse, le tire. Elle est pareille à un chat assis sur ses genoux, qui lèverait une patte, tendrait le cou et s'étirerait.

Georges Bonneau clame ce statut de *fantôme noir*, qui montre et qui se tait.

Exaltante, la fuite nocturne de l'entomologiste fait courir le lecteur. La chrysalide

larguée dans le trou lui fripe le cœur. Le sable qui s'écoule dans le sablier lui ratatine la moelle. Chaque ligne vit en soi, par soi.

L'humidité remonte, par capillarité. Le sable mouille, dessous. Il glisse et s'effondre, dessus, et coule encore. Notre pensées cherche à condenser et fixer dans l'idée. La pensée japonaise bouge, coule, propose, multiplie les suggestions. L'entonnoir de sable n'est pas une seule chose, mais toutes les autres. Du temps vertical ? L'animalité ? Une punition ? La cruauté ? Une échappatoire à la compétition ? L'ordre contre la faculté de s'adapter ? L'instinct contre le passeport ?

Tout à la fin du récit, alors que le lecteur, les yeux rougis, comptabilise chaque goutte d'eau et scrute le ciel pour en déduire son taux d'humidité, l'homme propose de cultiver une plante en pot, pas une de ces misérables plantes des sables peu exigeantes, ni laîche ni carex, pas un pin, surtout pas, en japonais les deux syllabes qui le désignent – *matsu* – veulent dire *attendre*, mais *quelque chose qui fasse des vagues*, un paulownia, aux larges feuilles vertes qui bougeraient dans l'air.

À vingt-quatre ans, Abé Kôbô termine ses études de médecine mais n'exercera jamais ce métier. Il choisit d'écrire, comme s'il échangeait le destin d'une plaque d'acier contre une feuille de buvard. Il choisit le paulownia. Il choisit d'ouvrir tout grand l'éventail, de la colère à l'acquiescement, de la secousse mortifère à l'attention à l'être, et de rendre plausible ce revirement. Mais l'avalanche de sable passe au tamis de la dynamique des fluides. Il connaît dorénavant les insectes et la formule de l'acide silicique. Au pays du sable, la femme pèle des pommes de terre. Son héros pisse en regardant la lune.

Georges Bonneau s'incline devant la tâche, de prime abord insurmontable, de faire entrer la masse de ces idéogrammes dans le petit entonnoir de l'alphabet en vingt-six lettres. Il échange la longue peine contre la longue joie. Seul le travail dépasse le travail.

Pour le lecteur, les mots *torture* et *sauvetage* perdent peu à peu de leur sens. Il confond descente et ascension. Une désintégration ? Il n'en est plus aussi sûr. Et déjà, le sable lui manque.

Loin, les cheveux gras

par **Quentin Mouron**

La chevelure d'or des contes fait désormais l'objet
De prescriptions
On interdit au prince
D'y passer la main
Sous peine
De trahir
Son royaume.

Les regards ardents des contes libertins
Sont éteints. Les boudoirs
Sont fermés par les autorités sanitaires qui craignent avec raison
Que le corps humain ne se transforme en foyer d'infection.

La chevelure d'or fait encore des rivières mais
Elle ne charrie plus que des morts et des écumes
Ecarlates et violentes et des statistiques que le prince
Consulte le soir sur le fil de BFMTV.
Les cheveux sont gras et lourds et tombent
En paquets. Personne ne songe plus
À y passer la main.

Il y a des histoires anciennes avec des bouches
Comme des fruits mûrs. Ce sont de vieilles histoires
Et ce sont de vieux fruits. Nous avalons les vers
Que nous ne pouvons plus dire et nous
Essayons notre bouche avec du gel
Hydro-alcoolique.

Les princesses ont les cheveux gras et sont
Confinées dans leurs survêtements
Adidas. La peur descend dans leur ventre
Et elles rotent. Leur regard ne brille plus
Que par l'écran de leur téléphone et le prince
Ne songe pas à leur chevelure d'or.
Il ne songe pas à leur bouche. Il
Songe seulement à sauver son royaume.

Il n'y a plus de boudoirs lascifs où l'or
Se mêle aux reflets écarlates. Il n'y a plus
Que des living room gluants et des plats
Congelés qui collent sur le sol.
Il y a des sous-vêtements Calvin Klein sales
Sous la table basse en verre et la console de jeu
Ne s'éteint que la nuit et nous la désinfectons
Avec du gel hydro-alcoolique. Et tes cheveux
Et ta bouche me manquent, parfois.

Comme je m’y attendais, le Covid est encore trop présent, trop au présent, pour que j’arrive à y penser, y penser plus loin que quelques lignes. Je préfère reculer d’un an, et bondir de six.

Le 7 janvier de l’année passée, deux journalistes ont proposé dans les colonnes du Temps leur vision d’une journée en 2025, une journée pleine de stress et de technologie. J’ai aussitôt réagi en écrivant ma vision d’une telle journée.

Un matin slow motion en 2025

par **Olivier Sillig**

Ce matin les enfants se sont débrouillés seuls pour arriver aux heures qu’a fixées le groupe du collectif d’enseignement mutuel. Nous l’avons créé dans la galerie Sud de l’ex-banque cantonale ; grâce à ses triples vitrages toujours en place et à son orientation face au lac, malgré la timidité chronique du soleil, grâce aussi à la densité humaine, il y fait relativement chaud, une chaleur nécessaire à l’épanouissement intellectuel – les récents étés sont frais et les hivers plutôt modérément tempérés. Les enfants peuvent désormais très bien s’y rendre tous seuls, les rues sont sûres vu l’absence de voitures, vu aussi les nombreux piétons, connus, amis, qui y transitent ou en occupent l’espace.

De mon côté je dors encore un peu, je récupère. Hier on a fêté l’achèvement du mur, je n’ai plus l’habitude du vin, encore moins du vin chaud, ni de danser jusqu’à plus d’heures au son d’une fanfare aussi disparate que bondissante; j’ai les pieds en compote. Je vais bientôt me lever. Aujourd’hui, si les enfants en ont laissé, il y a du pain, du vrai, même s’il contient plus de farine de son que de farine de grain. Après, j’irai glaner ce que je peux au marché du Palais de Rumine. La bibliothèque a survécu, elle fait même plus que jamais salle comble vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la lecture étant redevenue le média culturel le plus en vogue. Tous les animaux empaillés ayant été respectueusement descendus vers les caves du sous-sol, l’étage du haut, tempéré grâce à ses plafonds à verrières, est devenu notre place du marché. Y fleurit une densité incroyable de boutiques, aussi dans les escaliers, approvisionnées grâce à l’ingéniosité des Africains et des Asiatiques qui les tiennent et à leur invraisemblable

réseau de distribution. Lundi passé, ils avaient même des bananes, j’ai réussi à en obtenir, grâce à un troc âpre et divertissant, un bijou en toc que ma mère s’était achetée quand j’avais dix ans.

Hier, avant la fête, on a mis la toute dernière main au mur. Maintenant qu’il est achevé, nous allons nous sentir démunis, nous sentir comme au chômage – un mot qui par sa généralisation chronique a perdu son sens et son usage.

Le mur, un fragment de mur, se dresse fièrement sur environ un tiers de la Place de la Riponne. Il est fait de l’entassement organisé de moignons de brique, de vestiges de parpaing de ciment et de blocs informes de béton, le tout récupéré dans des ruines environnantes. Un empilement présidé par quelques anciens contremaîtres et réparti selon nos forces respectives. En son centre, imaginé dès le début, une porte, plutôt une arche mais modeste, d’environ deux mètres sur deux, au dessus de laquelle de part et d’autre du mur, trônent nos deux devises, éclatante et triomphante, faites de jolis carrelages de salle de bain colorés, retrouvés ça et là et nettoyés hier avec du produit pour les vitres déniché dieu sait où.

Devise Ouest, dans le sens du courant : « L’ÉCONOMIE DE MARCHÉ NOUS A CONDUIT DANS LE MUR ». Devise Est, une fois passé l’arche : « DÉSORMAIS NOUS SOMMES DE L’AUTRE CÔTÉ DU MUR », accompagnée d’une date, 8 janvier 2025.

Note du 16 mars 2020

par Pierre-Alain Tâche

Il y a une dizaine de jours, je déjeunais avec mon plus vieil ami dans un restaurant japonais du Boulevard de Grancy. Ignorant tout des subtilités de la cuisine nipponne, j'avais choisi un plat un peu au hasard alors que mon commensal, dûment nanti de ces dernières par des séjours au pays du Soleil levant, commandait, en toute connaissance de cause, une soupe piquante. On nous apporta bientôt des grands bols d'une porcelaine assez épaisse et néanmoins translucide. Le mien débordait d'une effilochée de bœuf et de gingembre flanquée d'un œuf mollet, le tout surmontant un dôme de riz agrémenté de champignons noirs. Renonçant prudemment à l'usage des baguettes, j'avais prié sans vergogne que l'on m'apportât des couverts. Le met se révéla surprenant, généreux et d'une très fine saveur. (À la vérité, je ne sais plus trop qu'en penser aujourd'hui sinon qu'un certain exotisme, fût-il culinaire, me trouble plus qu'il ne m'excite et qu'il peine souvent à emporter mon adhésion immédiate !)

Tout en mangeant, nous devisions des dernières nouvelles du monde, de nos familles, de nos récentes activités ou découvertes et de nos projets soudain compromis. Et le Covid-19 dont nous mesurions mal encore l'immense et redoutable pouvoir de nuisance s'invitait, ici ou là, dans le dédale de nos propos encore insouciant. Je remarquai que l'on assemblait prestement une rangée de tables dans le dos de mon vis-à-vis. Une dizaine de convives ne tarda pas à s'y installer. Pour tout dire, il m'eût été difficile d'ignorer leur présence, car ils se trouvaient dans mon champ de vision. Je constatai assez rapidement (et sans que cela m'ait distrait de la conversation) que le groupe était constitué de jeunes couples d'une même tranche d'âge. Et que l'on y faisait assaut d'une prévenance qui, sans que je cherche à m'en expliquer, me parût singulière.

Je ne percevais rien de leur conversation que je ne cherchais d'ailleurs nullement à deviner. Je fus cependant frappé par le fait qu'elle n'animait pas les visages offerts à ma curiosité d'une expression qui put ressembler à celle que l'amitié autorise et, même, favorise. Les femmes se dévisageaient avec aménité, mais non sans une égale et tranquille assurance. Elles donnaient l'impression d'une connivence bien réelle, mais qui pouvait sembler de circonstance. Les hommes, quant à eux, me semblaient presque trop appliqués à jouer un rôle dont ils se seraient encore mal emparés.

Un peu de temps passa. J'avais relâché mon observation ; avec le vague sentiment, je dois bien en convenir, qu'elle avait quelque peu excédé le degré d'attention que j'accorde ordinairement au soudain affairément que l'on peut constater dans un établissement public à l'heure du repas de midi. S'il m'arrive alors de m'y trouver installé en bonne compagnie, je perçois ce qui se passe au-delà de la table comme en périphérie de moi-même, m'avisant distraitemment d'une tenue vestimentaire, d'une coiffure, d'une mimique, d'un geste inattendu, d'un éclat de voix quand ce n'est pas tout simplement d'un sourire qui ne m'est pourtant pas adressé ! Je recueille ainsi des bribes d'humanité, des miettes d'altérité, puis je reviens très vite, et sans même y penser, dans la bulle habitée où l'échange verbal ne s'est pas interrompu pour autant. C'est même là ce qui fait l'un des charmes de cette forme de vie en société : elle feint de rassembler, alors qu'elle juxtapose sans vraiment rapprocher ! Mais, en l'espèce, mystérieusement, il s'était passé quelque chose d'autre ; comme si j'avais glissé, sans

même y penser, d'un constat qui ne m'impliquait en aucune façon à la perception d'une possible unité dont il me restait à reconstituer l'équation. Et c'est sans doute la raison pour laquelle j'étais resté comme en alerte.

Il ne m'échappa pas, ainsi, qu'une accorte personne, au demeurant facilement repérable au tissu de sa blouse façon kimono, s'était affairée à distribuer salades d'algues et barquettes de sushis à nos voisins plongés dans une expectative qu'on eût dit aux aguets ; et qu'ils s'étaient alimentés sans prononcer un mot plus haut que l'autre, non sans, pour certains, avec une grave application (dont la cause m'échappait) D'autres chipotaient un peu dans leur assiette. Pendant l'agape, l'une des femmes dut s'absenter un instant et, alors qu'elle quittait sa chaise, je remarquai qu'elle soutenait de ses deux paumes un ventre d'une rondeur appréciable. Une autre se redressa, se cambrant sur son siège, comme pour s'étirer, ce qui eut pour effet de mettre la généreuse ampleur de sa robe en évidence.

Le restaurant commençait à désemplir. La clientèle encore active n'allait pas tarder à reprendre le travail alors que nous aurions (et c'est là l'un des rares privilèges de notre âge !) tout le loisir d'un dernier échange sur la saison culturelle en cours, dont la suite nous paraissait sérieusement compromise. (En effet, les rassemblements de plus de mille personnes étaient interdits dans tout le pays depuis quelque jours.) La serveuse vint prendre les commandes des boissons chaudes. Les épouses et compagnes firent le choix délibéré d'une tisane ou d'un déca ; les garçons s'en tinrent à des petits noirs bien serrés. Le tout fut vite consommé, si bien que vint bientôt le moment où la compagnie se préparait à se retirer.

S'étant maintenant levées, les jeunes femmes n'échangeaient plus que par monosyllabes ou par un geste de la tête. Elles semblaient soudain pressées de partir avec, au fond de yeux, un brin de lassitude ou de vague anxiété. Au dehors, la bise soufflait mollement sur le boulevard. Il fallut nouer des écharpes, passer vestes et manteaux, ajuster quelques bonnets blancs. Les chevaliers servants redoublaient de prévenance et de gestes quasi précautionneux.

Et c'est alors que, dans le lent mouvement que suscitait un repli attendu, tout me devint clair. L'une après l'autre, cinq femmes enceintes et, selon toute vraisemblance, proches du terme de leur grossesse, avaient passé à côté de nous sans un regard, feignant même de nous ignorer. (N'étions-nous pas, pour elles, à l'autre bout du cycle de la vie ?) Toutes étaient concentrées sur un ailleurs qui leur appartenait en propre. L'une d'elles me parut avoir un port de reine.

La déduction s'imposait d'elle-même : j'avais très probablement assisté au repas de futurs parents rassemblés pour une séance de préparation à l'accouchement, si bien que ce qui les liait se résumait probablement à la perspective d'une naissance imminente. Le dénouement de l'énigme était à la fois touchant et rassurant, car la vie en gestation enfonçait, avec force, le coin de l'espérance et de la continuité de l'espèce dans la mouvante opacité de la pandémie.

Je me suis dit alors que tout était bien ; et que ce qu'ils avaient partagé relevait de la commune perception d'un avenir empreint d'une légère appréhension, dont je retrouvai le trouble pour l'avoir éprouvé, il y a bien longtemps, avec celle qui donnerait bientôt naissance à notre unique enfant. Notre conversation se poursuivait comme si de rien n'était. Mais je ne parvins pas à me défaire de l'idée que la situation sanitaire lestait le bonheur que je leur souhaitais d'un surcroît d'inquiétude dont ils se seraient volontiers passés.

9 avril 2020

par **Benoît Damon**

« *Faire le mort n'est pas facile. Il aurait fallu commencer de longue date avant que tout arrive.* »
 Marcel Béalu, *Journal d'un mort*

Se rendre en certains lieux accordés à nos lectures accroît le plaisir que l'on y trouve. Une raison objective ou quelque motif personnel nous y font alors entendre l'écho dont la réalité environnante résonne entre les mots, dévoilant au passage leur véritable signification : monde et langage semblent ainsi renaître devant nos yeux, unis dans une clarté soudaine, aveuglante et muette.

Choisis dans les piles en désordre, trois livres ont ce matin accompagné *Le parfait pêcheur à la ligne ou le divertissement du contemplatif*, commencé hier au bord du Rhône sur le ponton du chemin des Saules : décor idoine pour prendre connaissance du dialogue jadis écrit par Izaak Walton que je souhaitais lire depuis longtemps. Dès les premières lignes, Piscator le pêcheur nous apprend qu'il a *monté la côte de Tottenham à grandes enjambées* ; il rattrape là-haut un couple d'amis (Venator le chasseur et Auceps le fauconnier) avec lesquels il entame une aimable conversation. De retour au même lieu, le ponton se révéla occupé : baigneur tatoué mode maorie, flanqué par deux rastas aux yeux troubles, dreadlocks roussâtres et bermudas fluos.

À défaut, un bloc rocheux.

Nul fretin au fil du courant. Sous les falaises de Saint-Jean tournoyaient les milans charognards. L'un d'eux s'est rapproché de la cime des arbres ; il a infléchi sa trajectoire, cueilli au vol une mince branche morte que j'ai entendu craquer, puis rejoint le nid dont il terminait la construction dans le marronnier sur l'autre rive. Belle séquence. Mais le soleil devenait trop fort, il n'y avait pas d'ombre sur l'enrochement. Et puis, arrivés en groupe, certains quidams chargés en packs de *mousses*, bavards autrement malappris que nos gentlemen au cœur pur, ont gâté silence, paix à l'entour. Il fallut se résigner à lever le camp dès la fin du second chapitre : où Piscator démontre son habileté en tirant hors de l'eau ce gros chabot préalablement désigné parmi vingt autres

montés en surface. Disciple admiratif, d'emblée initié à l'art subtil exercé par *les chevaliers de la gaule*, Venator le chasseur pourra identifier la prise du maître grâce à cette marque blanche qu'elle porte sur la queue – peut-être une morsure de brochet, ou le résultat de quelque autre accident. Une fois les derniers mots échangés entre les compères à ce sujet, j'ai remis la suite du fameux dialogue halieutique à plus tard. La première édition de ce manuel riche en conseils pratiques remonte à 1653 ; augmenté du vivant de l'auteur, devenu un classique chez les anglo-saxons, l'ouvrage fut souvent réimprimé. L'exemplaire dont je dispose est illustré avec « le portrait au naturel des douze poissons cités par l'auteur », en noir et blanc comme en couleurs : chabot, truite, ombre, saumon, brochet, carpe, brème, tanche, perche, anguille, barbeau, goujon et viron. La plupart se trouvent dans le Rhône.

*

Parti en amont, comme je retrouvais le plein jour après le tunnel piétonnier du pont Sous-Terre, j'ai pensé que le cimetière des Rois offrait une retraite paisible à proximité. La grille du portail donnant passage aux corbillards était grande ouverte. Sur le sol devant la chapelle et plus loin sur le bitume de l'allée, des enfants avaient dessiné à la craie ces fleurs jaunes, vertes et bleues, des papillons, des notes de musique et plusieurs clés de sol, une coccinelle rouge aux points blancs, trois tulipes alignées, la façade d'une maison, la lune en faucille, le soleil, une poignée d'étoiles, un bateau à vapeur, le jet d'eau et la grande roue du Jardin anglais, une marelle aux cases incertaines, et encore cette grosse araignée noire sous laquelle était écrit : **RESTEZ CHEZ VOUS**. Il y avait même le Petit Prince debout sur une planète, écharpe autour du cou – une main adulte avait ici guidé, fini le travail. Restez chez vous. Les morts sous la terre. Les vivants

entre leurs murs. Voire. Deux fillettes sautaient à la corde près du magnolia qui libérait une floraison extravagante au parfum douxereux. Leur mère envoyait des messages, adossée contre un arbre. Quelques habitués goûtaient la paix du lieu entre tombeaux et carrés herbeux. Fait appréciable, j'ai quand même noté une moindre affluence que de coutume. Par nature voué à l'isolement, j'ai gagné une place hors de vue, dans le coin du mur d'enceinte ; assis en tailleur à l'ombre du grand résineux, j'ai tiré du sac à dos les volumes choisis au moment de mon départ deux heures plus tôt. Ils accompagnaient *Le parfait pêcheur à la ligne ou le divertissement du contemplatif*, qui ce matin avait déterminé l'endroit où j'allais me rendre : trois minces volumes acquis et lus voici longtemps, auxquels j'avais eu la curiosité de revenir pour une raison ou une autre, et dont les auteurs autant que les titres m'étaient présentement sortis de l'esprit.

*

Ils furent ensemble amenés au jour pour examen. Publié un quart de siècle auparavant, le premier était un recueil d'articles ou de petits essais proposés aux journaux de son époque par Robert Louis Stevenson ; demeurés jusqu'alors inédits en français, ils avaient été réunis sous le titre : *L'Esprit d'aventure*. Couverture illustrée par ce détail emprunté à une toile (*Île de Raiatea*) du peintre anglais William Hodges, qui participa au deuxième grand voyage dirigé par James Cook : le jour à sa fin, quelques rochers affleurent une mer calme tandis qu'une embarcation à voile unique vogue vers les cocotiers, leurs toupets dépassant la sombre ligne de végétation sur le rivage où l'on aurait aimé accoster en ce temps-là, puis rejoindre à travers une jungle humide les flancs escarpés du mont Temehani. J'ai consulté la table des matières : *Ce qui nous attend demain* ; suivi par : *Un je ne sais quoi de pathétique...* Tels étaient les titres (ma mémoire ne gardait aucun souvenir de leur contenu) évocateurs des événements en cours, et qui avaient suffi à me faire emporter ce volume aujourd'hui. Le deuxième était une œuvre de Marcel Béalu, acquise quarante-deux ans plus tôt : *Journal d'un mort* – le retrouver au cimetière prêtait à sourire. Et enfin : *Plaisirs singuliers*, signé Harry Mathews, traduit pour les *happy fews* toujours à l'affût d'objets littéraires hors genre, inédits jusqu'à leur apparition en quelque bastide positionnée à l'écart des flux et reflux nauséux engendrés par le Grand Marché Unique.

*

Ce dernier ouvrage en mains, j'ai commencé à relire les descriptions qu'il renferme. Elles nous rapportent les circonstances, la manière dont certains personnages, obéissant à la fantaisie de l'auteur – et sans doute contraints par quelques règles oulipiennes qu'il ne m'a pas semblé utile de découvrir –, se livrent au plaisir solitaire. Toujours indiqués, les lieux qui prêtent leur décor aux scènes sont répartis sur les cinq continents : on se retrouve sur les îles Fidji comme à Bora-Bora, Singapour, Alma-Ata, Tiflis, Karachi, Valparaiso, Gaza ou Le Cap ; et dans une chambre d'hôtel tangéroise, un cabinet dentaire à Bangkok, un abattoir en service au Canada ou la salle de bain équipée d'un appartement genevois. La cyprine coule ; avec ou sans recours aux lubrifiants (le « beurre clarifié français » utilisé à Séoul est remplacé par la graisse de baleine dans le détroit de Béring), le foutre gicle et retombe ici ou là. Femmes et hommes recourent à plusieurs types d'objets pour atteindre la *petite mort* tant désirée ; outre les godemichés attendus, on notera parmi eux « le nez d'un esturgeon », une brosse à dent électrique, des anneaux d'amarrage, un ballon de rugby, l'archet que manie une violoncelliste virtuose, un poème calligraphié du Chinois Wang Wei – et même un planisphère caché sous le tapis. L'humeur qui incite les protagonistes à faire ce qu'ils font, provient parfois d'une irréprouvable envie solitaire ; mais le sentiment amoureux, une bienveillance tarifée, la nostalgie de la jeunesse, ou l'angoisse éprouvée à l'heure d'un péril extrême les entraînent également à se satisfaire devant nous. Enfin, dans un cas de figure plus original que bien d'autres, c'est une volonté de puissance personnelle d'obéissance communiste, jointe à un effroyable désir de conquête planétaire, qui motive le passage à l'acte.

*

L'art volontiers ludique de Harry Mathews ici caché derrière un narrateur inconnu à la plume sobre et neutre (*objective*, pourrait-on dire), transforme lectrices ou lecteurs en complices. Il éveille la curiosité, instruit, amuse et surprend d'entrée de jeu. Villes, pays défilent ; mais on a le plus souvent l'œil collé à la petite lorgnette qui nous est tendue. Les scénarios sont élémentaires ou sophistiqués, comme on s'en apercevra au plus tard à la quarante-quatrième séquence mise au point : « Une organisation quasi subversive, créée récemment à

Prague, encourage ses membres à inventer des obstacles à la jouissance pendant l'acte de masturbation. Cette organisation s'appelle « Malaise de la Masturbation », soit en abrégé M.L.M. La première épreuve imposée par le centre français du M.L.M. est de mener à son terme une masturbation en déclamant *Le désastre de Lisbonne* de Voltaire devant au moins trois auditeurs. L'exploit a été réalisé pour la première fois à Saint-Quentin par un membre mâle, cinquante-sept ans, qui éjacula sur le vers : *La balance à la main, Bayle enseigne à douter.* »

Je soupçonne fort le romancier américain d'avoir élu cet alexandrin (plus abstrait que sensuel vous en conviendrez, même si « la balance à la main » est susceptible de nous troubler) en caressant l'idée qu'un futur lecteur surpris par ce choix relirait le poème dans son intégralité pour y découvrir un peu plus loin la citation suivante, écartée au vu de la nature allusive trop directe qu'il était possible de lui attribuer : « *Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être : / Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître. / Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs, / Par la main du plaisir nous essayons nos pleurs.* » Hypothèse hélas invérifiable. Quoi qu'il en soit, c'est d'outre-tombe que Harry Mathews aura accompli l'exploit de me retrouver ce matin à Genève ; assis au fond du cimetière des Rois, je feuilletais sa petite anthologie des pratiques onanistes de l'humanité, dispersée aux quatre coins sur la croûte terrestre.

*

Malgré certains précédents, c'est dans des proportions inconnues jusqu'à ce jour que cette même humanité endure le Grand confinement ; on la voit dénombrée, puis mise en courbes selon des critères moins réjouissants. Il est vrai qu'elle connaît, feint d'ignorer, s'inflige des maux plus graves à tous égards – alors ce virus envoyé par la main brouillonne de marâtre Nature... D'ailleurs, la fourmilière humaine en a vu bien d'autres ; grâce à son extraordinaire activité, elle se remet déjà : nul doute que le fléau sera bientôt surmonté. – Mais, qui diable s'invite ici on dirait en tapinois et introduit le mot « fourmilière » à nos dépens ? La comparaison est-elle seulement audible chez l'admirateur, le défenseur du genre humain ? Les échelles de grandeur ou de valeur communément admises auraient-elles perdu leur signification ? Enfin, ne sommes-nous pas pour la toute

première fois de l'Histoire main dans la main sur les cinq continents ? Alors : UNE FOURMILIÈRE – vraiment ?

Voilà qui nous ramène au point de vue que ne manquerait pas d'adopter sur la pandémie un quelconque *libertin endurci* comme il s'en trouve chez le marquis de Sade, autre graphomane embastillé. Rappelons-nous : à l'époque où la sève de la jeunesse irriguait nos membres, nous avons passionnément aimé son œuvre. La philosophie que prônait ce visionnaire irréductible (et grand masturbateur devant l'Éternel) confortait nos sentiments ; sa probité, sa rigueur, son style, sa force argumentative nous transportaient d'aise. Nul développement romanesque ne rebutait alors notre patience. On pouvait nous en conter sans limites : voyage au long cours, périple et tribulations de Charybde en Scylla, dialogue eschatologique entre un prêtre et un moribond ou répliques enflammées fusant dans quelque boudoir émerveillaient notre innocence. Et sans doute arriva-t-il que des tableaux, des portraits ou des situations mènent parfois les plus sensibles parmi nous à répondre (en tout bien, tout honneur) aux critères sélectifs retenus pour intégrer la modeste anthologie « anthropoulipienne » ci-dessus évoquée.

*

Faut-il une conclusion ? Voici : un grand quotidien (*Le Monde*) nous apprend que la consultation des sites pornographiques pourrait augmenter, voire exploser en raison du Grand confinement – si bien que la menace d'un engorgement du Grand réseau a été prise au sérieux : en conséquence, le gouvernement a prié certains opérateurs de *réduire la qualité technique* des vidéos pour décourager les amateurs, espérant ainsi quelque peu diminuer le trafic sur la bande passante de l'Hexagone. Bref : si les ambulanciers, les hôpitaux, leurs services de réanimation, les morgues et les pompes funèbres de nos voisins proches ou lointains sont en ce moment soumis à rude épreuve – simultanément, les opportunistes en tous genres accroissent leurs bénéfices. Le monde suit sa pente. Et tandis que sous le soleil du vieil adage, une aube précède ou suit l'autre, la nuit revient. C'est tout.

(9-15 avril 2020)

Con-finement ? Et que penser du virus ?

par Janine Massard

Le con-finement c'est rester chez soi, ne sortir que pour aller chez le médecin, faire des achats alimentaires ou pharmaceutiques.

Le confinement à cause d'un virus culotté qui s'est introduit chez nous et qui peut tuer... alors relire *La Peste* d'Albert Camus pour éviter de se sentir con-finis...

Si l'on vit dans une surface suffisante sans être entouré d'enfants bruyants qui tournicotent dans la maison, sur le balcon ou sur l'espace de verdure qui la borde – pour les plus privilégiés - le con-finement ne risque pas de mettre les nerfs à l'épreuve. Perso, je vis seule dans un appartement de cinquante-cinq mètres carrés. C'est suffisant même si la construction d'un immeuble de sept étages juste en face m'empêche de voir le Mont-Blanc entouré de montagnes bleues... j'aime la lumière lémanique, vue de loin, elle surprend. Et puis, j'ai entendu qu'en France, à Paris, une famille de cinq personnes vivait dans un cinquante-cinq mètres carrés... Bruit et cris garantis.

Pourquoi un tiret entre con et finement ? Parce que ça nous est tombé dessus, parce que nous n'avons rien vu venir... surtout que nous étions persuadés que, vu les progrès de la médecine, de telles choses ne pouvaient se produire, donc ce n'est pas drôle de se laisser choper... heu... attraper... heu... ou plutôt pincer par ce virus venu de Chine...

Comme je suis née il y a quatre-fois vingt ans, je me souviens de classes fermées pour des raisons sanitaires : coqueluche, scarlatine, rougeole, grippe... depuis on protège les enfants en les vaccinant.

Et avec le coronavirus, il a fallu réintroduire ce procédé : fermeture des classes . Le progrès étant là, on fait l'école aux enfants par ordinateur. Le télétravail, quoi.

Si ces enfants ont la chance de vivre dans une maison, ils peuvent encore aller jouer dans le jardin tandis que ceux qui sont dans un appartement minuscule sont priés de ne pas faire de bruit... Égalité des chances où es-tu ? Que signifies-tu ?

En face de chez moi, on construit un immeuble de sept niveaux. Curieusement, les travailleurs n'ont jamais porté de masque malgré la poussière et il y en a eu ! Et quelle poussière ! Des traînées sur le rebord en métal de mon balcon !

Au début, quand je rentrais de courses, je chantonnais: corona-virus, corona-viré en tirant mon chariot et personne ne m'entendait parce que... parce qu'on ne rencontrait plus que de rares passants dans les rues...

Mais dès la première semaine de mai, le trafic a repris : plus de monde, des voitures, des gros camions... Tiens, tiens ai-je pensé, serait-ce parce qu'on annonce que tout reprendra le onze mai ? Et quand cette date s'est pointée, on a vu les enfants retourner à l'école...

Alors, pour la suite ? On verra voir, prononcé : *ouar*, par nos ancêtres qui aimaient parler vaudois.

Une nouvelle vague de corona arrive mais non toxique, c'est ce qu'on dit, lit, entend... Et pourtant, de la méfiance persiste : hier, je suis allée boire un café vers quatorze heures dans la cafétéria d'un grand magasin, dix personnes pas plus, mesures barrière obligent, dans une surface qui peut en contenir beaucoup, beaucoup plus ! Nous sommes entrés dans le secteur de la méfiance....

Alors, corona cesse de virer des vies, casse-toi et arrête de nous pourrir la vie !

La mort d'un maître, journal de l'écriture, extraits (à paraître...)

par **Philippe Leignel**

Et là..., je voudrais retourner à cette histoire – terrible, tout de même – que je dois vous raconter et qui m'obsède, et qui me constitue, mais... plus d'un milliard d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards en quarantaine à la surface entière de la terre aujourd'hui... Voilà la réalité de ce jour, je ne puis l'ignorer...

Et cette chose horrible vue en Italie, en Espagne... et dans notre pays - terreur aussi qui, par instant, me saisit : le malade est arraché à ceux qui l'aiment, on l'emmène seul à l'hôpital, aucun de ses plus proches, sa femme, ses enfants, ne peut l'accompagner, aucun ne pourra le visiter, sa parenté la plus chère ne le reverra plus avant... sa guérison ou sa mort – et là, même son corps sera dissimulé..., enterré dans la stricte intimité, sans les amis, les voisins, les autres... Seul, seul, abandonné... *Seigneur, aies pitié !*

Huit cent morts en seul jour avant-hier en Italie !

L'Italie...

Bien sûr ce sont surtout des *anziani*, des vieux...

Mais nous pleurons, Dieu, oui... Nous pleurons nos vieux...

Et nous nous rappelons : la Guerre...

La guerre en Europe et dans le monde, l'apocalypse d'hier, il y a septante-cinq ans... Celles et ceux qui meurent aujourd'hui (par milliers – mais pas au-delà, n'exagérons pas... Cependant.. bref..) en majorité ont cet âge, c'est cette génération-là... Cette guerre que je n'ai pas vécue, je l'ai rappelée pourtant il y a quelques pages : mon père, mon grand-père, ma grand-mère... et Gary, *La promesse de l'aube* – ma grand-mère disait : « Il est des nôtres ! »... Je me souviens... Et je me dis : *comment ont-ils fait pour ne pas cesser d'exister dans le désastre universel ?* Et ces massacres gigantesques, ces flammes immense, ces tempêtes de feu... cette destruction totale... , l'Allemagne, l'Allemagne que j'aime aussi, le pays de ma femme, après tout : en ruines, en cendres, des millions de

morts... Ce qui nous arrive aujourd'hui n'est rien devant cela... Et, eux, nos parents à nous, ils sont parvenus à survivre, ils sont restés eux-mêmes, humains, *individus*... et unis, aussi, je crois...

Mon père n'est plus là pour le rappeler, mais... je *l'entends*...

Donc il nous faut rester... calmes...

La beauté reviendra.

Dieu.

Il nous faut travailler.

Nous aimons l'air et l'eau, nous aimons la terre alme...

Notre âme a ce chant pour aimer.

Et je voudrais retrouver le poème, tu sais... Barbare que je suis, ravagé... Le monde est assiégé à nouveau de pestilences, comme au moyen âge : il semble que nous en avons créé un second, une nouvelle barbarie, c'est l'évidence, un retour sur nous-mêmes devant lequel la Cathédrale de ma ville, gothique et sublime, redevient un raffinement de civilisation proprement merveilleuse, un joyau de culture immortel se dressant au milieu du désastre : heureux de pouvoir y prier... Baroquisme aussi de notre temps : technologie infiniment sophistiquée, surtout dans l'horreur, et retour du refoulé biologique archaïsant, revenu du fond des âges, quelle incroyable *pose* !

La Décadence a trouvé son théâtre, tu sais...

Il y a cet effondrement fabuleux...

Et pourtant la vie passe, puissante : elle attend son éclat.

De ravages en victoires, de morts en morts et de morts en renaissance... infinie.

Et j'explore :

Au dehors, il semblait à Rieux que la nuit était pleine de gémissements. Quelque part dans le ciel noir, au-dessus des lampadaires, un sifflement sourd lui rappela l'invisible fléau qui brassait inlassablement l'air chaud.

La Peste...

Et moi j'avoue que j'ai eu peur, très peur – et que j'ai encore peur de la maladie qui pourrait m'emporter, de la mort, toujours – *oh, terreur de la mort des aimés !*

Dans le silence étonnant de ces jours... Oui, outre les cafés et restaurants, les magasins qui « ne sont pas de première nécessité » dit-on (donc en dehors, en gros, de la nourriture et des médicaments), outre l'arrêt presque complet des chantiers, de beaucoup de fabriques, on a aussi fermé tous les cinémas, tous les théâtres, tous les stades, annulé tous les spectacles et toutes les manifestations...

La culture est en coma artificiel... Plus de divertissement, ami Pascal...

Du coup ne reste plus que les images... de l'Hôpital... Baudelaire... à quoi se réduit notre *condition misérable...* En cela nous vivons quelque temps de vérité, certes.

Et moi, je l'avoue à nouveau, je me cherche là quelque excuse à ma lâcheté..., ma terreur...

Je suis ridicule...

Et c'est la force des envoûtements collectifs, dont celui que nous vivons sur la surface entière du globe, ou presque (on peine à l'imaginer, du coup le « système » nous aide...), est un des plus puissants jamais conçus : un solide fond de vérité (il y a des morts et tous peuvent mourir aussi – et vont mourir - même si c'est d'autre chose que de la « peste » actuelle, peu active, je le répète – et surtout dangereuse pour l'Hôpital, justement...) et une prodigieuse capacité à mobiliser l'imaginaire collectif au point qu'il écrase l'individu, le submerge, le remplace.

Voilà qui réduit un peu « l'héroïsme » de mon bon pays à ne pas imposer le confinement *stricto sensu* : on sait en haut lieu la docilité d'opinion et la discipline automatique où nous nous complaisons d'habitude, en tout cas depuis la Guerre...

Quelqu'un a dit : *c'est le retour du Tragique...*

Je ne sais pas si c'est vrai... Je me souviens d'une phrase de dissertation sur sa nécessaire redécouverte en occident que je donnais souvent en classe. Elle était de Cheikh Hamidou Kane, *pour votre gouverne...* Il me semble que j'avais raison de la proposer à la méditation de nos chères *têtes blondes* et cela me rappelle ma blessure de rejeté, de « pestiféré », tiens...

Qu'ai-je à faire désormais, je ne sais...

Je m'en vais sans *profession...*

Il y a du bonheur dans l'air libre.

Voilà qui me distrait de cette pesante *Histoire en farce.*

Terreur de l'infection, pourtant... Elle est bien là... Déjà, chez nous qui sommes *quasi* confinés (plus libre qu'en France voisine, je le rappelle), les images en boucles des patients intubés, les pieds nus dépassant du drap, comme de futurs cadavres couverts de tubes turgescents : des tentacules de monstres hypertechnologiques et antédiluviens qui leur pomperaient l'âme de leurs *trompes immondes...* Autour, on aperçoit les soignants scaphandriers couverts de combinaisons étanches, terriblement affairés : ambiance de laboratoire d'une guerre bactériologique, cauchemardesque et hygiénique...

Et lorsqu'on sort dans la ville déserte (ou presque, quelques *âmes errantes*, certes, mais tous les commerces fermés, les magasins aveugles, les terrasses vides, on croise les affiches ironiques de spectacles morts...), on s'écarte du rare passant, le plus loin possible, on se demande si l'air lui-même n'est pas empoisonné (ce qu'il était davantage avant le confinement, saturé d'hydrocarbures...), on voit la lumière et le ciel comme sourdement hostiles, l'homme se cache, traqué, sans cesse on se lave les mains, on craint de toucher son visage avec ses propres doigts devenus traîtres, paranoïa généralisée et même contre soi, son propre corps menaçant...

Deux milliards et demi d'habitants de la planète en quarantaine à ce jour, nous dit-on !...

Monstruosité mondialisée... Mais oui, ce sont les temps de l'*apocalypse... tranquille...*

C'est tout notre théâtre, Dieu...
 Et bien plus que le pauvre virus, à peu près ordinaire, voilà notre folie enfin dite, notre désir de la mort, peut-être...
 Alors qu'il ne meurt que des vieux, ou presque... Et surtout des hommes, des pauvres vieux hommes épuisés, c'est la plupart des victimes...
 Mais c'est de *nous* dont on parle...
 C'est le vieux monde qui s'en va... Nos anciens que nous n'avons pas assez aimés, oui...
 Nous sommes tous des *survivants*.
 Alors où se trouve mon *récit*, Dieu, mon frère ?
 Le Diable se moque de moi...
 Lui et moi sommes toujours attachés, Tu sais...
 Je n'ai pas quitté le chemin.

Mais je *musarde*, si j'ose utiliser ce mot en temps de catastrophe...
 Et je sens partout la présence diffuse de la mort, donc...
 La vie s'est retirée des villes... Oui, tout ce qui fait la vie gaie, la vie heureuse et populeuse, *l'euphorie des masses s'agitant*, la rumeur des existences affairées, le bourdonnement de la ruche humaine, s'est éteint. Terrible austérité de ce temps désertique.
 Et comme je ne suis pas sûr qu'on nous croira dans le futur (j'espère bien que nous saurons éviter une *répétition*...), je copie des articles de journaux glanés sur *Internet*, voilà.
 Et là, je lis, sur... New York... :

Times Square n'est plus que l'ombre d'elle-même. Sur les panneaux publicitaires qui illuminent la place déserte, un mannequin souriant en maillot de bain semble promettre un été radieux mais difficilement imaginable en cette crise de coronavirus. «Qu'est-ce qui est éternel?» demande en lettres majuscules une réclame pour un jeu vidéo mettant en scène des mutants déterminés à éliminer l'humanité. Dans cette jungle silencieuse d'écrans géants, l'un d'entre eux attire le regard des rares badauds en assurant :

«Les temps difficiles ne durent pas, les gens forts si.»

Notre gazette régionale a soudain de beaux élans littéraires, tiens : c'est le retour de la métaphysique, amis philosophes qui, dans votre prétention, croyiez l'avoir *enterrée* ?

De la métaphysique, du *tragique* et... de l'amour...

Voyez plutôt. Dans une autre gazette de ma ville, parallèle à la précédente (même groupe de presse), on évoque un jeune couple, figure splendide de « mariés de la fin du monde », le couple de l'Arche, Noé... Ils ont voulu célébrer la cérémonie, malgré l'état de désastre mondial et le quasi couvre-feu général parce que, nous dit le marié :

(...) ma femme est malade depuis plusieurs mois. Sur la liste des personnes à risques, elle coche toutes les cases et je craignais qu'elle parte avant qu'on se marie...

Je pleure, ici, pardon...
 Et je parle de Dieu.

Et cette nuit, j'ai rêvé... Je résume en un mot : *ubertas*..., l'abondance. Une grande femme brune, sans doute une portugaise, tiens, *mature* (comme on dit : *Eloge de la femme mûre*...), mais la quarantaine (pas davantage), aux rondeurs merveilleuses, à la poitrine proéminente et sans fond, l'ombre vertigineuse entre des seins d'une plénitude infinie... Nue en face de moi, les cheveux dénoués, elle était en train de dérouler sur mon sexe dressé (et qui me paraissait plus long que d'habitude – ce qui m'enthousiasmait) un début de préservatif un peu réfractaire, bien concentrée sur son *ouvrage*... Et là, j'ai pensé soudain, avant de me réveiller ou de changer de rêve : « D'une telle femme, je ne pourrai jamais cesser d'être jaloux, non seulement d'une relation avec un ou plusieurs autres hommes (je voyais des images de *partouzes*...) mais même d'une *belle baise* avec une autre femme ! »... Et là, dans la seconde, tout en me rappelant le visage très rond de cette femme

merveilleusement gynoïde (à la manière de la Vénus de Lespugue, peut-être, la bouche charnue, ronde et entrouverte comme un sexe), je me dis que j'ai dû être influencé par ma lecture présente de *La prisonnière* de Proust... Oui, la merveilleuse Albertine dormant... *confinée*. Elle affectionnait les étreintes saphiques et son narrateur-amant en était dévoré... Je vous laisse retrouver ces lignes sublimes... De fait, je me sens attaché à cette figure nocturne de femme absolument *sexuelle* comme si j'en étais amoureux (et je le suis) : l'amour va donc aux ombres, mon Dieu.

Les ombres éternelles.

Il nous fait ces puissantes *distractions*.

D'ailleurs je *rêvai* la nuit suivante également de quelque scène délicieusement érotique à nouveau, si vous me permettez un passé simple. Cette fois il y avait un baiser, très frais, où se perdre merveilleusement, avec une jeune femme blonde aux yeux bleus de cobalt, audacieuse et mutine, qui décidait, par foudroiement, de tromper son petit ami avec moi... Et je crois que je peux la reconnaître, je sais à quelle beauté de mes anciennes élèves elle peut ressembler... Une jeune femme si belle et qui m'a généreusement exprimé son soutien lors de ma disgrâce. Un coup de téléphone... et je tombe amoureux - peut-être le suis-je déjà : adultère, quasi incestueux, voilà ce qui me *désigne*... en rêve.

Et tout cela est assez agréable – surtout dans le présent cauchemar organisé... et fatal tout à la fois, l'histoire étant toujours mélangée : le réel d'un côté, nos fantasmes et nos terreurs de l'autre. C'est particulièrement sensible aujourd'hui, avec un ennemi pareillement invisible, l'infection répandue dans l'air du monde tout entier, croit-on.

Le terme répété sans cesse ces jours : « la vague arrive ! », « le pic n'est pas encore atteint ! », comme on attendrait soudain l'extrême de la tempête sans savoir exactement si la maison tiendra... Le suspense est bien ménagé...

Dire que je n'ai plus peur serait mentir, reconnaissons-le... Un angoissé dans mon genre ne se corrige pas en période de calamité mondiale...

Mais...

Je sais avoir eu peur de ma peur, si vous voyez ce que je veux dire. Ou ne voyez pas. Bref, la combinaison est assez ridicule, je le répète, Dieu...

C'est la foi toujours encore qui me manque, Tu le sais. J'ai trop souvent souscrit à l'absurde, par commodité, par paresse et lâcheté, par la terreur d'être ridiculisé.

Alors qu'il n'y a rien de plus beau qu'un grand espoir déçu...

Rien de plus héroïque.

Je commence à trouver la lumière.

Toujours effrayé de ma propre présomption.

Mais...

Pourquoi sans cesse mortifier l'espérance ?

Le printemps vient : on se complaît dans sa grotte insalubre – voilà le grand délire.

Le Mal, pourtant...

Je sais, il paraît que *la maladie*, c'est une notion très discutée...

Il n'empêche : *La Peste*, Camus le dit très clairement à Barthes, c'est un livre sur le nazisme, c'est-à-dire la *mal absolu* disait le maître de mon vieux maître, en appuyant sur le « a » de l'adjectif, avec son phrasé particulier de parkinsonien, tel que je l'ai connu – oui, Dieu a voulu que je puisse le rencontrer et je l'aime aujourd'hui plus qu'alors, tant il me paraissait inaccessible, Jacques Mercanton... C'est encore son ombre que je poursuivais il y a deux ans à Trieste, sur les traces de Joyce dont il avait été l'ami et le confident, à Lausanne et ailleurs...

Il faudra que je parle encore de lui, plus tard – cela viendra...

L'amour peut attendre et ne peut pas attendre : il est l'éternité.

Et j'en reviens au Mal.

J'avoue être préoccupé, tiens...

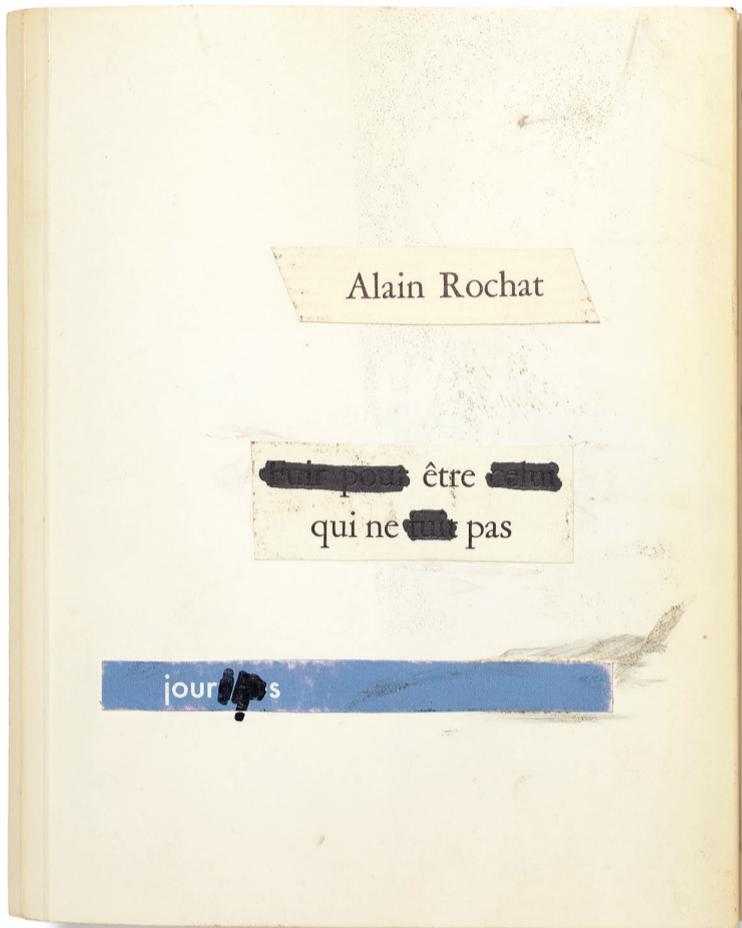
Le Mal.

Il a beau ne pas exister, je me dois de *le* combattre – étrange, non ?

Devant la mort.

Voilà pourquoi j'ai besoin de Toi, sans cesse.

Le temps viendra de la rencontre.



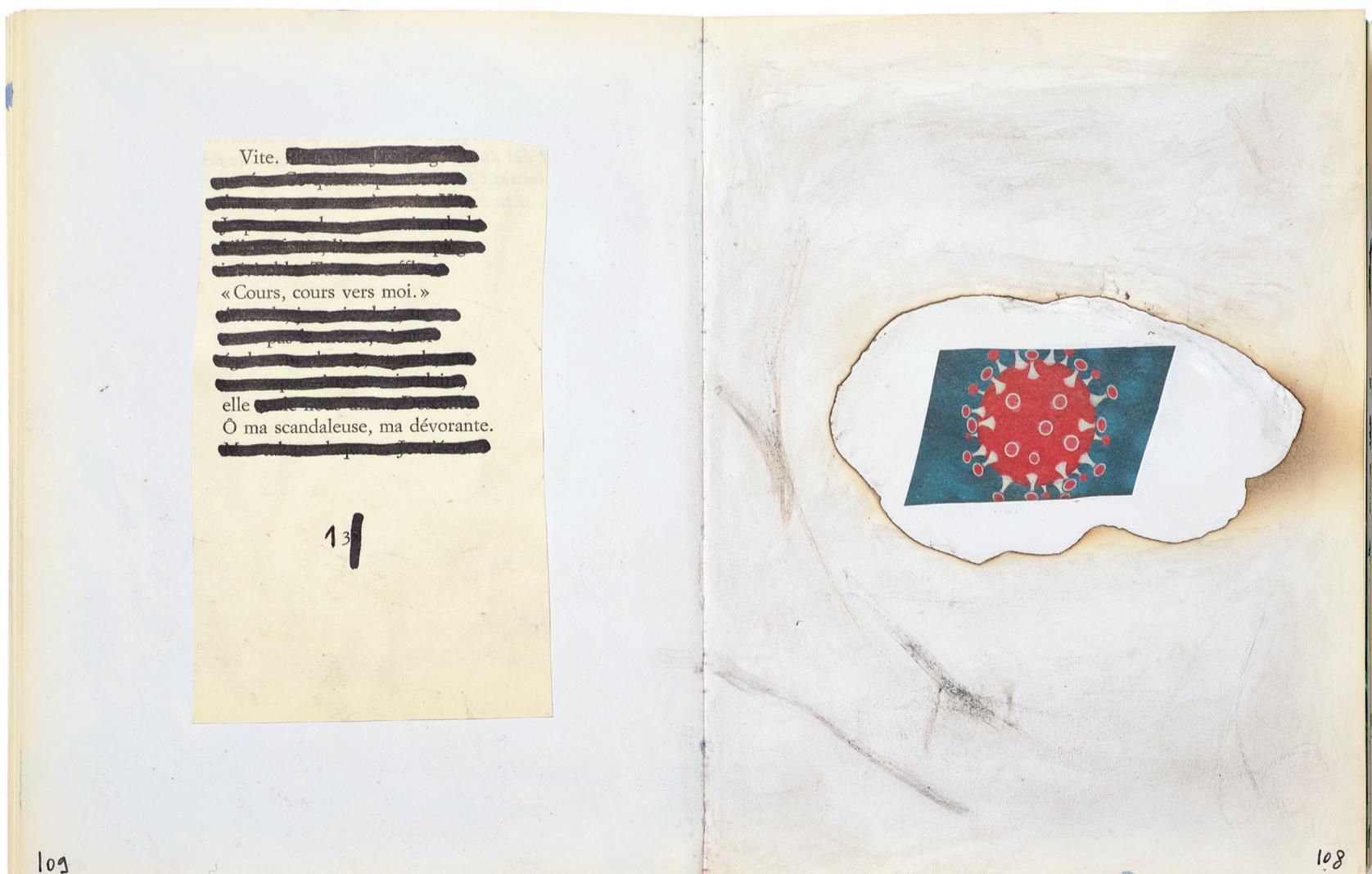
être qui ne pas est un journal de confinement, tenu du 30 mars au 15 mai 2020, dans une « poupée » (maquette en blanc d'un livre) de 198 pages (numérotées à l'envers).

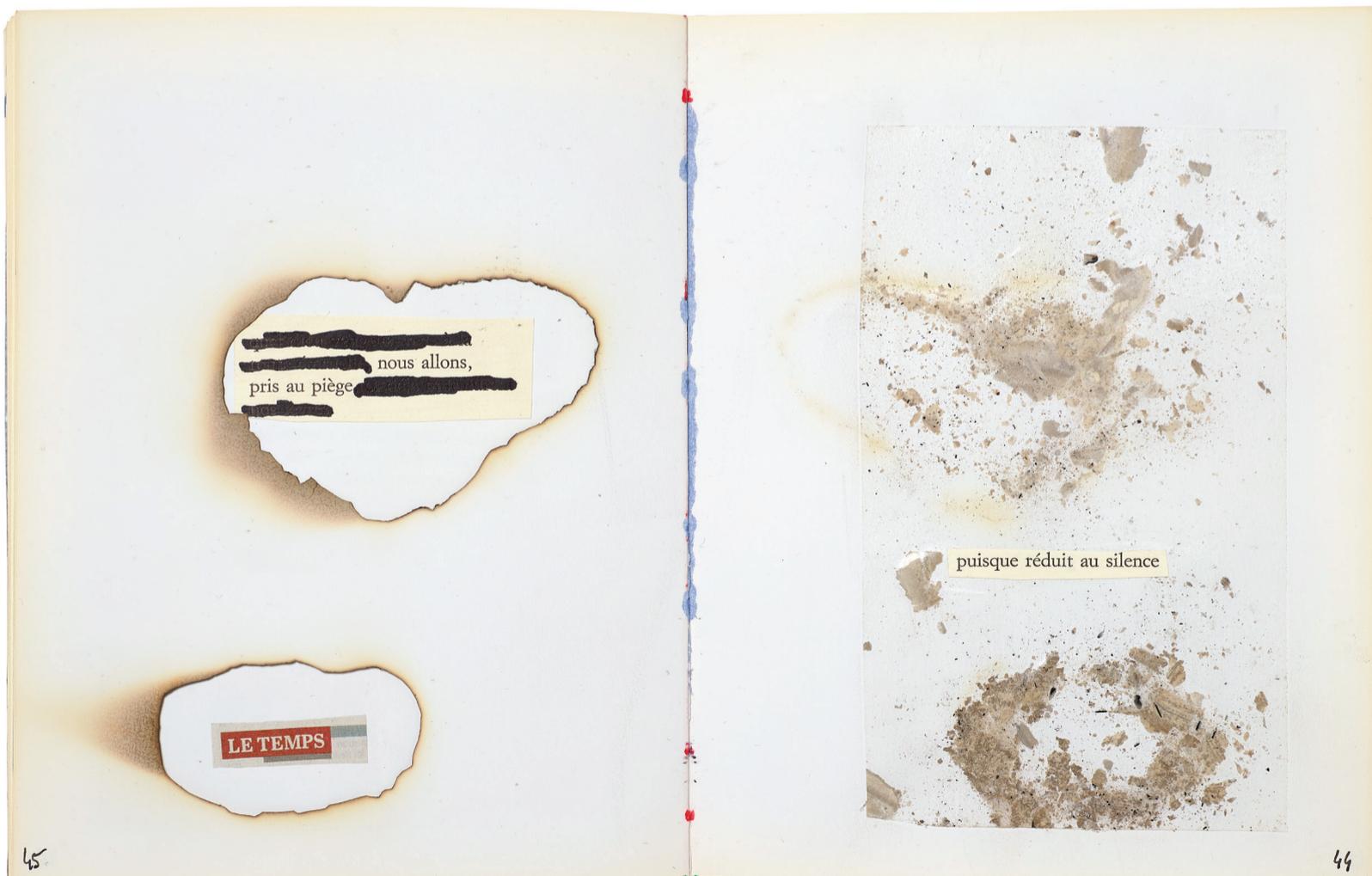
Il est constitué d'images, glanées ici et là, dans les journaux, sur internet, dans mes albums. J'ai aussi pris des photos, certains jours, attiré par tel ou tel aspect de l'éclatant printemps que nous avons eu.

Un carton contenant du matériel scolaire pour les enfants, carton abandonné dans une armoire, m'a servi de boîte à outils : cartouches, gommettes, boîtes de peinture, étiquettes, feutres, etc. Cendre de cigarette, cire, Tipp-Ex, scotch, agrafe : j'ai fait feu de tout bois.

J'ai revisité mon livre *Fuir pour être celui qui ne fuit pas* (1993) ; les textes ont été découpés dans deux exemplaires que j'avais sous la main, cités au gré de mes humeurs et de mes inspirations, dans le plus parfait désordre (ce qui reste à voir...).

Tout commence par l'annonce de la fermeture du gymnase, où j'enseigne, le vendredi 13 mars. Vendredi 13... « Te souviens-tu ? »





Poèmes

par **Bruno Mercier**

Les semaines des sept dimanches

Ma ville fantomatique
Dort debout,
Sans air dans le métro,
Sans public sur les bancs.
Un soleil de fin du monde
Réchauffe des arbres en fleurs.
Je marche seul, perdu
Entre rues et parcs déserts.
Cataclysme
Le feu du virus apporte
Plus de malheur aux pauvres.
Mobilisation générale :
Les vieux, restez chez vous,
Au balcon pour prendre l'air.
Il n'y a plus de vie,
Paradoxe
S'il faut donner son sang !
Le monde n'existe plus,
Réalité ou fiction ?
Confinés, confinées,
L'état de guerre est déclaré.
Ma ville *Musée Grévin* se réveillera-t-elle ?

Lausanne, 19 mars 2020

Confineries

Des passants klaxonnent
Une voiture égarée dans la rue.
Des hommes masqués
Attendent sur le trottoir.
Une file interminable se déploie
Devant un magasin d'alimentation.
Les stores poussiéreux des boutiques
Sont baissés depuis quarante jours.

J'erre de pharmacie en pharmacie.
Pas de masques,
Pas de gants ni de gel.

On a fermé des usines,
Délocalisé en Chine.
Gestes barrière,
Gardez vos distances.
Les frontières sont fermées,
Le cours du pétrole s'effondre.
Le monde est fou.
Les mots intubés du poète respirent,
Tout ira bien.

Lausanne, avril 2020

Coronariens

Vingt-sixième jour de confinement,
Je voyage dans ma tête,
Tombe amoureux du monde entier,
Des hommes et des femmes des cinq continents,
Coronavirés ostracisés,
Coronaférés enfermés, isolés, retirés,
Privés de soleil et d'air pur.
Dans des rues vides, désertes,
Des espaces abandonnés,
De rares passants s'écartent sur le trottoir,
Coronagrabens, fossés, abysse
Entre sains et positifs
Romands et alémaniques,
Coronagazés sans oxygène,
Le monde asphyxie.
Des travailleurs au tapis,
L'économie par terre,
Des paysans cloués au sol.
Qui criera demain : Debout !
Pour ordonner la relève,
Fouler le parvis des libertés ?
La vie renaîtra des cendres,
Je vous attends chers amis,
Prêt à fêter Pâques à l'Ascension,
Qu'importe,
Pourvu que nous soyons tous là !

Lausanne, 10 avril 2020

Capture à Villars

Cinquantième jour de confinement.

Au collège international,
Les fenêtres noires du pensionnat
Posées contre les murs
Bâillent dans leur sommeil.
Deux élèves en exil
Discutent en anglais dans une rue
Démembrée de ses commerces.
La nuit se coud un sac d'obscurité.
Sur l'asphalte, deux paires de chaussures
Avançant pieds nus devant des bars,
Des pubs asexués portes fermées.
Deux collégiens s'inventent une bière.
La lune passe,
Cherche des trous entre les nuages.
Les Dents du Midi
Ne sortent pas de la bouche du diable.
Villars is beautiful,
Sans les vagues de décibels,
Sans les vagues d'euphorie rebelle
D'une saison de ski abandonnée.

Villars, 8 mai 2020

Je baptise mes portes

Trentième jour de confinement.
J'habite une rue déserte dans une ville muette
Qui demande à être adoptée.
Ma vie joue à cache-cache derrière un mur.
Trois pièces, cinq portes, cinq fenêtres.
Je les baptise du prénom
D'un ami de cœur,
De mes enfants
De ma mère,
De mon petit-fils.
Je les ouvre et les ferme comme
Je déposerais furtivement
Un baiser sur leurs joues,
Sur leurs mains,

Comme un bonjour,
Un adieu,
Comme un mouvement de liberté,
Conscient du bonheur
Que ces visites inventées m'apportent.

Lausanne, 13 avril 2020

Graines de Corona

Trente-cinquième jour de confinement.

Comme un poison de pollen,
Des graines de Corona
Transportées dans l'air,
Lambeaux de poésie furieuse
Et noire,
Laissent des traces profondes.

Trois milliards de confinés
Et moi ?
Privé de sortie.
Mon imagination défenestrée
Tombe sur le trottoir d'en face.
Je sors pour la ramasser,
Une balade dans le vide.

Des places vampirisées
Abandonnent leurs habitudes.
Je marche dans le néant,
Suivant le regard ahuri d'un passant
Seul assis sur un banc
Attendre quoi ?

Deux jeunes en planche à roulettes
Dévalent l'avenue, insouciantes.
Parasites d'un silence solidaire.

Comment sortir de la crise
Sans mâcher au quotidien
Des gommes de folie, des gommes de phobie ?

Lausanne, 18 avril 2020

Parfum de retraite

par **Dominique Brand**

Que Philosopher, c'est apprendre à mourir

Montaigne

J érôme se réveille. Un jour de plus. Mais il ne sait déjà plus depuis quand ça dure. Deuxième ? Troisième semaine ? Il a perdu tout repère. Depuis qu'il est confiné, une des rares réflexions qu'il parvient à formuler tourne à l'obsession. Dans peu d'années, il sera à la retraite. Proche de sa fin de carrière qui n'en fut pas une du reste. Il n'y avait pas encore réfléchi, mais cette quarantaine forcée venait de lui en donner l'opportunité. C'est ce qui l'a poussé à prendre du papier et une plume. Mais qu'en faire ? Il n'avait jusqu'alors jamais rien écrit d'autre que ses listes de courses quotidiennes. N'ayant jamais su s'organiser au-delà du jour le jour, son frigo restait presque toujours vide. Après sa journée de travail, il faisait donc quelques commissions muni d'un court billet qui ne comptait que l'essentiel nécessaire pour son repas du soir.

Depuis le confinement, il égrainait de multiples articles de journaux. Alors qu'il ne les lisait plus, il a repris trois abonnements, deux quotidiens et un hebdomadaire. Parallèlement, il suivait les informations télévisées sur diverses chaînes avec bien plus d'assiduité que d'habitude. Il avait bien compris qu'il devait changer de mode de vie et premièrement de cesser d'aller quotidiennement, pour quelques bricoles, à la superette de son quartier. Mais voilà, il était bien obligé de constater qu'on ne savait pas grand-chose : éviter les contacts, les aînés sont fragilisés, se laver les mains, et puis il y avait des chiffres, les malades, les morts, des régions plus touchées que d'autres. Comme tout le monde, il suit au jour le jour le manque d'informations et les balbutiements de la science et des politiques.

Privé de son travail, semi-confinement oblige, limitant ses sorties, règlement fédéral, il se retrouve, un peu comme un retraité, à la maison, avec, sombre perspective qui peut survenir de surcroît à l'automne de la vie, une perte de mobilité. Ce constat a vite tourné à l'obsession pour finir par le plonger au fond d'un insondable gouffre, au point de perdre toute notion du temps, avec cette sensation écrasante qu'on doit ressentir dans un abîme. Si la pandémie devait durer un an, on entend parfois le dire, une des pires prévisions, la re-

traite, elle, se contracte pour l'éternité. Vlan, assommé, KO.

C'est alors qu'il traversait ce qui lui semblait devenir un tunnel sans fin ni lumière qu'il avait saisi du papier et une plume. Mais pour écrire quoi ? Il n'a même pas de testament à rédiger. Seul, sans aucune famille. Pas plus qu'il n'a la prétention de devenir écrivain, il n'en a pas l'âme. Écrivain ? Il ne sait même pas ce que c'est. Il en avait bien lu quelques-uns au collège. Des études qu'il n'avait pas prolongées, pressé qu'il avait été de rejoindre le monde professionnel. Alors il regarde son papier et sa plume. Ne sachant pas plus dessiner qu'écrire, il entreprend de se faire une liste. Le sujet lui échappe encore. Qu'énumérer ? Les tâches journalières ? A quoi bon ! Il fait son ménage, la cuisine, une lessive hebdomadaire, c'est un train-train sans intérêt qui le rythme depuis des décennies. Inintéressant ! Il pourrait s'inventer un nouveau quotidien ou raconter sa déprime. Mais ça demande des mots et de l'imagination. Le papier restait blanc et la plume suspendue comme le temps qu'il vivait depuis peu. Quel vertige que cette sensation d'impuissance.

Il déserte la cuisine où il s'était installé, avec plume et papier, pour s'affaler dans le canapé du salon avant d'allumer la télévision. Découragé. Et là ! Petite lumière. « Découragé » s'était-il dit. Faut-il avoir du courage ? C'est quoi le courage quand le virus règne, invisible et pourtant parmi nous. Il a des questions. Elles sont sans réponse. Pour une fois dans sa vie, il ose se poser des questions qu'il ne prenait pas le temps de se poser. Une autre question lui vient à l'esprit. Et le temps, c'est quoi ? Il reprend le chemin de la cuisine pour y retrouver son bloc-notes. Au cœur d'une vie organisée, métro, boulot, dodo, et de vacances toujours programmées avec une totale prise en charge, il a passé son temps à se chronométrer, à meubler chaque minute. Mais là, avec tout ce temps qui a surgi sans prévenir, que faire ? Il entend depuis peu ses expressions, « temps suspendu », « temps mort », auxquelles il n'avait prêté aucune attention. Certes, dans le sport, il est parfois question de temps mort, on réorganise le jeu, on met en place une stratégie et le match repart. Mais, là, maintenant, en pleine pandémie, peut-on comparer ? S'adapter, rester enfermer, c'est une stratégie peut-être ? En tout cas, pour la première fois de sa vie professionnelle, il se retrouve en « vacances » forcées.

Vacances ? Ce mot lui évoque brutalement, sans savoir pourquoi, le titre d'un film de Jim Jarmusch *Permanent Va-*

cation. Il croit se souvenir qu'il s'agissait d'un type qui vagabonde dans les rues de New York, au gré de ses pas et de ses rencontres. Il avait ressenti à l'époque un certain malaise en découvrant ce film sur le vide existentiel. Cette vision abstraite devenait, à ce jour, très concrète pour la première fois. Sans but ni avenir. Mal-être. Vertige. Et ces quelques mots : **courage**, **temps mort**, **vacation**. Il venait d'en gribouiller deux de plus. **Apocalypse**. **Solitude**. Des mots. **Pandémie** qu'il rajoute à la liste.

Hier, il avait été faire des courses pour sa tante âgée qui doit strictement rester à la maison. Elle lui avait dit, au détour d'une conversation, que son grand-père était mort de la grippe espagnole. En rentrant, reconnaissant ne savoir que peu de cette tragédie, il s'est fendu de quelques recherches avec son ordinateur qu'il a posé à la cuisine après avoir rapidement fait une courte vaisselle. Pas question de négliger son intérieur. Il avait découvert des similitudes, notamment diverses mesures de rigueurs : isoler les malades, combattre les fausses rumeurs ou les remèdes loufoques, comme porter un collier avec des boulettes de camphre, diffuser des devoirs scolaires, à l'époque par voies de presse, aux élèves restés à la maison. Les rassemblements avaient été aussi interdits, les cafés et autres établissements fermés. Et comme certains spécialistes le promettent déjà, il fallait s'attendre à une deuxième vague, comme à l'époque. Alors si l'histoire devait se répéter, se disait-il, l'attente va être très longue.

Posé devant sa télévision, il tombe sur une chaîne d'infos. Trump à l'image. Le torse bombé, gonflé à l'hélium d'énergie, viril, il apparaît en héros. Il lance sa guerre contre le virus, qui quelques semaines auparavant n'était qu'une simple grippe qui serait nettoyée par un rayon de soleil. La foule l'acclame. On oublie vite, très vite. D'autres postures viriles sont déployées sur le petit écran, mêmes arguties. Seule la langue change, brésilien, hongrois, biélorusse...

Il passe à une autre chaîne. C'est un scientifique, un physicien et philosophe qui parle. Ce dernier s'amuse du scientisme qu'engendre cette période. Jérôme est bien d'accord. Il n'a cessé, ces jours d'entendre tout et son contraire, sans compter nombres d'attitudes ridicules. Dernières en date, un cycliste sous son masque. Qui croit-il protéger ? Les voitures ? Mieux encore, une voisine, seule sur son balcon, a passé l'après-midi masquée elle aussi. C'est sûr que si les masques devaient être brutalement en « libre accès », ce sera

comme pour le papier toilette, il y aura du combat de rue pour s'octroyer les miraculeux objets.

À entendre le scientifique, il faut savoir rester ignorant et se poser des questions plus tôt que de donner les réponses qui nous arrangent. Ça lui semble pertinent, même s'il n'est pas de ceux qui se posent volontiers des questions. Chaque jour son train-train. Son ordinaire lui a toujours paru commun et ne l'a jamais dérangé. Il vit simplement, du moins le croit-il. Jusqu'à ces derniers jours où il a commencé ce jeu des questions. Le temps ? Le courage ? La solitude ? Et celle, nouvelle, qui revient sur toutes les langues et commence à résonner comme un écho dans sa tête : il y a un passé, il y aura un après ! Qu'est-ce qui va changer ? Rien ne sera plus comme avant se mettent à clamer un certain nombre dans les médias. Il veut bien se poser à son tour la question. Vaut-il changer ses habitudes ? Il est sceptique le concernant. Et les autres ? Au boulot, en visioconférence, il écoutait hier ses collègues. Les uns et les autres ne parlaient que de leur vol Easyjet annulé qu'il devait déplacer, de leurs voyages outremer qu'il fallait réorganiser. Sans compter ceux qui se réjouissent de l'année prochaine, de pouvoir partir à leur guise tranquille, pas comme cette saleté d'année confinée où ils ont dû se priver de voyager. Et d'écouter nombre d'arguments plein de bonne mauvaise foi lui revenaient aux oreilles, genre « faudra bien que les avions redécollent », « y a les pilotes au chômage », « faut éviter les crashes des grandes compagnies ». Il peinait à croire à ce soudain élan de solidarité à l'égard des compagnies aériennes. En fait, selon lui, l'après ne sera qu'un avant lointain où se déplacer dans de lointains pays exotiques sera un luxe réservé aux élites.

Il a aussi planifié, comme tous les ans, des vacances, mais, comme toujours modestement, dans un pays voisin. Une habitude. Pas d'imprévu chez lui. C'est ça qui change pour lui. Il y a de l'imprévu depuis la pandémie, ce qu'il déteste par-dessus tout en fait ! Voilà ce qui l'agace, vivre de manière imprévisible. Ça l'angoisse ! Et de vivre actuellement au ralenti ne lui procure aucun sentiment de vacances. Là il ne peut rien faire et il ne le choisit pas, alors que, pendant les pauses, il choisit de ne rien faire. C'est différent. A ne pas savoir quoi faire, il stresse ! Une corde ? Se pendre ?

Toujours confiné, il retrouve sa télévision qui devient source de réflexion, compagne fidèle, pour tromper ce qu'il ne connaissait pas, l'ennui. Il tombe sur un débat. Ils sont quatre. Deux personnes sur le plateau en studio, deux personnes confinées chez elles en visio conférence. Voilà qui change ! Le sujet a l'air plutôt brulant. Il est question de la future reprise du travail. Il avait

entendu, à ce propos, la veille le Conseiller Fédéral Berset tout résumer en une seule phrase. « Aussi vite que possible, aussi lentement que nécessaire ». D'autres rappelaient le peu qu'on savait, mais plus qu'au début et que ce qui allait être fait tiendra de l'expérience et que la vigilance sera de mise. Politiques et scientifiques sont au moins d'accord sur le fait qu'on ne sait que peu, mais les enfants, les chiffres le prouvent, ne transmettent que très très peu le virus et ne tombent pas gravement malades, que la distance entre les gens est toujours un sain principe, que le masque permet d'éviter de diffuser, rien de plus. On progresse un peu, des inconnues demeurent. En revanche, sur le plateau, deux avis opposés et bien trempés. D'un côté ceux qui parlent de reprendre le travail, de l'autre ceux qui exigent encore et toujours le confinement. Avis tranchés, propos péremptoirs jusqu'à cette remarque : « Vous êtes un capitaliste qui ne pense qu'à ses profits ». L'autre vire au cramois. Jérôme change de chaîne. Le monde n'a pas changé. Monde manichéen. Les bons et les méchants. Idéologiquement opposés, à chacun sa chapelle. La Guerre Froide a repris ses droits à l'échelle locale comme à l'échelle mondiale entre le Chine et les Etats-Unis.

Et le social dans tout ça ? Si on écoute les pessimistes, il faudrait rester confiné un an ! Qui peut imaginer cela possible ? Viser le risque zéro n'existe pas. On va devenir fou. Sa vie durant, il n'avait jamais pris de risques, il n'était pas aventureux. Mais là, quand même, faut pas exagérer.

Tout le monde veut travailler. Un moment donné, les gens veulent sortir à nouveau. Qui envie le serpent dans son terrarium ? De ses maigres réflexions, il sombrait dans la mauvaise humeur. Pendant les longues semaines d'incertitude, on était plutôt tous d'accord : prudence avant tout, d'accord aussi de dire qu'on ne sait rien, sauf les bouffons qui, sous prétextes d'une politique virile, niaient la pandémie, l'efficacité des mesures, ne respectant du reste même pas les dites-mesures. Mais depuis que les recherches avancent, elles lentement, les théories infondées abondent et les certitudes se construisent sur des sables mouvants. Il ne comprend pas grand-chose aux discours scientifiques, mais il retient que ceux qui s'expriment font des efforts pour parler simplement, intelligiblement et prudemment. A vouloir s'informer quotidiennement, il apprend une réalité oubliée. Tout va lentement et l'illusion du monde contemporain, c'est que tout doit aller vite. Les réponses de la science avancent à petits pas, mais les conclusions de la foule sont rapides et définitives. Le monde ne change pas. Les réponses courtes

aux questions complexes sont toujours plus satisfaisantes que l'interrogation. Personne n'a tort. Qui devait-il écouter ? Celui qui lui dit de rester à la maison des mois encore ou celui qui lui suppose qu'il faut sortir prudemment mais sortir, car la vie doit reprendre. Le politique et le scientisme dominent les débats.

Coup de tonnerre ce matin dans la presse, on apprend que maintenant des enfants ont un nouveau type d'infection, pas forcément le virus, un dérivé peut-être, une conséquence possible, mais rien de sûr. Tout est dit avec des supposés, des conditionnels, pour ceux qui liront attentivement. Autant dire que les rumeurs vont aller bon train. Les hypocondriaques vont emmurer leurs enfants, les théories du complot vont fleurir sur ce nouveau terreau. La semaine promet d'être rebondissante. Surtout qu'il va être question des enfants, un sujet toujours plus sensible.

Ses collègues, fonctionnaires majoritairement bobo, salariés et confinés, vont se battre pour un confinement long et lent. Ses amis, une grande partie sont indépendants et de loin pas capitalistes, veulent reprendre leurs activités. Tout les oppose dont le salaire qui permet de se nourrir. Alors manger pour mourir ou ne plus manger et mourir ? Quand on a échappé à la mort subite du nourrisson, on comprend qu'on est né pour mourir, scandait-il quand il était jeune ; de toute façon, on est toujours en retard sur la mort. Se nourrir ne saurait être une question qui devrait diviser. Pourtant les uns sont accusés de ne privilégier qu'une vision à court terme, les autres de penser à long terme. Rien ne change, pourtant les messages qu'il lit ou écoute à la télévision parle sans cesse de solidarité. Tu parles.

Les médias scandent qu'il y aura un après. Pour Jérôme, rien n'est moins sûr. Le monde reste désuni. Quant à sa petite personne ? Ce qui a changé, c'est qu'il se pose des questions qu'il ne se posait pas. Il a aussi appris à ne pas vouloir se donner de réponses. Modestement, il comprend qu'il est dépassé, que la vie n'est pas ce long fleuve tranquille sur lequel il se croyait assis. Mais, se connaissant un peu, après tout ça, le train-train de retour, le temps reprenant son emprise, donnerait-il du temps au temps ? Ne parle-t-on pas de retour à la normale ? Et la normale, c'est quoi ? Comme avant, non ? Sauf que pour lui sonnera bientôt la retraite, ce qu'il commence à percevoir comme un pied dans la tombe.

Jamais 203

par Marc Agron Ukaj

Cela a commencé il y a vingt ans.

Nous sortions de la Cathédrale St. Patrick à New-York, alors que les cloches accompagnaient de leur résonance la fin de la messe. Sur le parvis, nous admirions l'immensité de la ville, son incomparable anatomie, bétonnée et vitrée.

Une voix, qui nous sembla irréaliste, nous interpela. C'était notre voisin de rue ! Il nous appela par notre nom, nous désigna de « patriotes », demanda si nos « chers enfants » étaient avec nous (il connaissait leurs prénoms). Exalté, il nous parla de ses découvertes, nous conseilla des expositions, concerts, restaurants, parcs et autres matchs de football américain, dans cette ville-monde.

N'arrivant pas à placer un mot, et stupéfaits de cette soudaine familiarité, nous arrivâmes juste à dire « A bientôt alors ! Nous nous réjouissons de vous revoir à votre retour, dans notre quartier ! »

Mais ce n'était pas n'importe quel voisin ! Depuis des années, lorsqu'il passait devant notre jardin, jamais il ne levait la tête, jamais il ne nous saluait, jamais il n'amorçait le moindre geste annonçant un semblant de familiarité. Si nous le rencontrions chez le boulanger, devant l'école où nos dépositions nos enfants, ou dans les transports publics ; il nous ignorait comme si nous étions invisibles.

Quelques semaines après notre retour de NY, nous l'avons croisé devant le portail de notre maison. Ma compagne s'était levée d'un bond pour lui lancer ; « Alors ce voyage en Amérique ? » Mais, le « patriote » était redevenu le « voisin » habituel ; celui qui ne connaissait personne et ne saluait jamais. Il ne répondait nullement aux saluts, baissait la tête quand il descendait la rue, ignorait tout congénère qu'il rencontrait.

Il en fut ainsi pendant des années. Nous avions fini par nous ignorer.

COVID 19. Confinement, jour 14.

Ne pouvant plus bouger de chez nous, la vie s'est organisée à l'intérieur de la maison, du jardin et de son cabanon. Nous découvrons des nombreux livres non lus, des vêtements jamais ou très peu portés, des albums photos occupant des rayonnages entiers, qui finissent par être rangés dans des cartons en attendant que les enfants, devenus parents, viennent s'en émouvoir à leur tour.

Un désir de zénitude s'est emparé de nous. Un sentiment étrange. Le silence qui paraissait inquiétant au début, a fini par engendrer, en quelques jours, une sérénité casuelle. Cela nous plaît. Dans le jardin, on plane, on ne sait pas trop ce qui nous arrive. On découvre des mauvaises herbes, plus belles que certaines fleurs, on caresse les chats visiteurs, venus d'on ne sait où, on observe le ciel immaculé et on le remercie d'être si bleu. Dans la maison, on fait le vide, cela fait du bien. Nous ne sommes pas en vacances, pas tout à fait à la retraite, mais nous traînassons comme ceux qui ont été condamnés à une liberté perpétuelle. Pour l'instant seulement confinés, pas encore jugés. On joue aux échecs. Aucun horaire, zéro invitation, personne à l'horizon. On se salue de loin, on s'incline, joignant les mains. On aurait presque envie de rajouter « Je vois le Divin en toi » imitant ainsi jusqu'au bout la tradition orientale. Il règne une ambiance New-Age. Monsieur ne se rase plus. Madame dit que cela l'enlaidit, en plus ses cheveux sont gras ! Il répond « Aucune importance, personne ne me voit ». Elle rétorque « Et moi ? Ça ne compte pas ? » Ah oui, pardon.

On écoute Daniel Balavoine, Catherine Lara, David Gilmour. On se rappelle que

Balavoine est mort, quel dommage. On dépoussière des CD. On avait oublié que notre vieux B&O dégage une sonorité unique. On prend des nouvelles des amis et de la famille, les uns après les autres, comme si tout le monde avait déménagé en Australie. On est rassuré. Ils nous demandent de « prendre bien soins de nous. »

On se remet à regarder le 19h30. Le présentateur d'il y a quinze ans est toujours là ! La guerre en Syrie semble terminée du jour au lendemain, pas un mot sur l'Iran, la Syrie, l'Israël et la Palestine. Aurait-ils tous signé la paix ? On ne dit rien. Plus de migrants en difficultés ? Plus aucun dictateur sur cette terre ? Le virus les aurait-il tous éliminés ?

Confinement, jour 17

De l'autre côté de la barrière, entre le rhododendron et le magnolia, une voix d'homme retentit ! Puis, un visage masqué par un bout de tissus vert clair apparaît. Il lance : « Bonjour les Amis ! Quelle époque ! Je n'aurais jamais imaginé que nous allions vivre cela ! On se croirait en 39-45. D'ailleurs, c'est la guerre ! Ils l'ont dit hier à la TV. Nous sommes en guerre ! Mais ne nous laissons pas abattre par l'ennemi invisible. Je vais faire les commissions, auriez-vous besoin de quelque chose, chers voisins ? »

Nous ne reconnaissons pas le bonhomme mais cette voix nous est familière.

Mais oui, c'est lui ! Le type qu'on avait croisé à New-York ! Il est méconnaissable. On aurait dit un astronaute. Il est équipé de masques, de gants et d'une combinaison de plongée sous-marine. Il ne manque plus que des palmes.

Nous le remercions, nous n'avons besoin de rien. Il repose la question pour en être sûr. Serions-nous irresponsables ? « Bientôt, il n'y aura plus rien sur les rayonnages ! » Il nous dicte son numéro de portable pour le cas où nous changions d'avis. Il déclame : « A la guerre

comme à la guerre, on doit être solidaires. » Il s'en va et crie : « Prenez soins de vous ! »

Une heure plus tard, rebelote. Le même, passe devant le portail, il a vidé un magasin d'alimentation. Aurait-il fait les courses pour tout le quartier ? Non, il s'arrête et dit fièrement, « j'ai pris tout ce qui restait, car moi, on ne m'aura pas, j'ai de quoi tenir un an ».

Ma compagne, retenant son fou-rire, lui dit qu'il risquait de rester le seul survivant dans ce pays avec autant de vivres. Et cela serait ennuyeux, non ?

Il ne répond pas, il tire son chariot et disparaît.

La scène se répète un jour sur deux durant huit semaines. Il commence à ressembler à père Noël, il a pris dix kilos. A 21 heures, sur son balcon, nous l'entendons jouer de l'accordéon, des chants patriotiques. On l'applaudit. Il nous fait signe de la main. Il a l'air heureux.

Lundi 11 mai, le déconfinement.

Un homme élégant, en peu à l'étroit dans ses vêtements, visage lisse, teint pâle, passe devant la maison. Nos enfants adultes le reconnaissent, c'est le voisin ! Il ne lève pas la tête, ne salue pas, n'entend pas nos compliments et notre joie. Notre fille lui lance pour rire « La guerre est finie, nous sommes libres, cher voisin » ! Mais, un acouphène sans doute, l'empêche d'entendre des sons, il déroule son corps tel un serpent, comme une masse insensible aux vivants, se dirigeant vers un but, inconnu de tous.

Ma compagne tente un « Prenez soins de vous ! » mais il ne réagit pas. Elle a envie de rire mais elle n'arrive pas. Notre fils demande : « Penses-tu qu'il parlera de nouveau un jour ? »

Elle regarde la lune qui hésite, car ce n'est pas encore son heure, et lui répond : « A notre prochain voyage en Inde, peut-être allons-nous le croiser ? Ou lors d'une prochaine épidémie ? Il s'est adressé à nous à deux reprises... jamais 203 ! »

Au jour de l'armistice

par Antoine Jaccoud

Quand ça a été fini, certains se sont réjouis,
donnant des bises aux militaires
et aux employés des pompes funèbres,
se ruant sur les sushis bar
et les magasins d'électro-ménagers.

Mais d'autres n'ont pas voulu s'associer à ces
célébrations.



photo Antoine Jaccoud

Quand ça a été fini
certains n'ont plus voulu travailler.
Allez-vous faire foutre, qu'ils lançaient à leur chef.
Et il fallut envoyer les patrons, et les syndicats,
pour les remettre au travail.

D'autres n'ont pas voulu cesser les apéros.
Ils étaient comme figés devant leur écran,
une bouteille de Campari à la main,

exigeant d'être payés à ne rien foutre, jusqu'à la retraite.
A ceux-là, il fallut couper la connexion
avant de les inscrire de force à la Croix-Bleue.

D'autres encore ont cessé de vouloir partir
en vacances loin de chez eux.
Le Jura, la Vallée de Joux, au pire la Franche-Comté,
merci ça ira très bien,
qu'ils répétaient en boucle.
Easy Jet et Swiss eurent beau leur faire
les plus belles propositions,
ils ne voulaient rien entendre.

Certains ont quitté leur femme
pour celle à laquelle ils avaient écrit des mots doux
dès les premiers jours de la pandémie.

Certaines ont quitté leur mari
pour rejoindre celui auxquels elles avaient fait signe sur WhatsApp
dès les premières heures du confinement.

Des cyclistes d'appartement ont refusé de descendre de leur vélo
d'appartement.
Des coureuses à pied ont refusé d'enlever leur legging
et de mettre un pantalon.
Des promeneurs de chien, soutenus par leurs bêtes,
ont refusé de raccourcir leur promenade.
Des gens qui s'étaient mis à vivre nus pendant le confinement
n'ont pas voulu se rhabiller.

...Et puis bien sûr, quand ça a été fini
des parents ont abandonné leurs enfants.
Ils avaient tant joué au Uno avec eux
qu'ils ne pouvaient plus les blairer.

Et des enfants ont quitté leurs parents.
Ils racontaient si mal les histoires
qu'ils en avaient honte pour finir.

Des enseignants ont refusé d'interrompre le télé-enseignement.
L'idée même de revoir leurs élèves pour de vrai
les rendaient malades.

Des scouts ont continué de livrer leurs courses à des vieillards
qui ne savaient plus comment se débarrasser d'eux.

Des boulangers amateurs ont décidé de ne plus jamais acheter de pain.

Des détraqués passés à la méditation ne sont plus jamais retournés à la polyclinique psychiatrique.

Des chanteurs de balcon ont exigé de pouvoir rester toujours sur le balcon.

Des admirateurs des services de santé ont continué d'applaudir alors que les médecins étaient tous partis au chalet, et que les aides-soignantes étaient retournées au Portugal ou en Croatie.

Il y en eut même qui refusèrent de quitter leur confinement, au prétexte qu'ils n'avaient pas fini de construire leur cathédrale en allumettes, ou qu'il restait à poser encore des pièces du puzzle afin de composer le Cervin en entier.

Mais le pire, quand ça a été fini, c'est tous ceux qui se sont plaints qu'on les avait roulés dans la farine en leur disant que ce serait mieux après, -une fois que ce serait fini-

ou en tout cas mieux qu'avant, en tout cas *différent*, et qui exigeaient maintenant qu'on laisse la machine en l'état, et le ciel en l'état, et la mer en l'état, et la nature en l'état,

et au fond tout, oui, toute chose, en l'état....

Ceux-là, on les aurait bien confinés encore un moment, mais loin de chez eux, histoire de les rééduquer un peu.

Quand ça a été fini, au fond, ça a été presque plus compliqué que quand ça a commencé.

Certains les aidaient

par **Antoine Jaccoud**

Certains les aidaient
mais d'autres auraient voulu ne plus les voir.
Pensez, non seulement ils avaient le malheur d'être fragiles,
forçant tout le monde à rester chez soi,
monopolisant des lits d'hôpitaux qu'on aurait bien mieux occupés
avec des accidents de voiture, ou de moto, ou même de wingsuit,
mais en plus voilà qu'ils demandaient à prendre l'air,
à aller faire des courses, ou même simplement à bouger leurs jambes.
On en vit alors qui les insultèrent, les prirent en photo en flagrant délit de promenade,
leur hurlant de rentrer de suite à la maison.
Sans que l'on sache très bien si on avait peur pour eux, ou pour soi, ou si l'on préférerait
simplement qu'ils crèvent tout seuls, de solitude, de troubles circulatoires,
ou de désespoir dans le silence de leur absolu confinement.
Pendant ce temps, dans les start-up et les centres de recherche, de jeunes savants ambitieux
cherchaient à prolonger la vie humaine d'une bonne vingtaine d'années de plus.



photo **Antoine Jaccoud**

Exploration du possible

par Heike Fiedler

Depuis quelques jours, voitures et motos circulent à nouveau. J'ai vu un premier avion. C'était étrange après tout ce temps de ciel bleu et limpide, où on ne voyait que des oiseaux, parfois quelques nuages. Ils étaient plutôt rares en ce début de printemps qui nous est parvenu dans toute sa beauté, météorologiquement parlant. J'ai pensé à mon premier voyage de quelques mois en Amérique du Sud, en mille neuf cent quatre-vingt-quatre. Il y avait ce couple âgé, assis devant l'entrée d'une petite habitation, perdue quelque part à la campagne. Ils nous avaient demandé comment nous étions arrivés au Brésil depuis l'autre continent. Ils n'avaient jamais vu d'avion. Et cela me rappelle mes parents, qui n'ont jamais pris un avion de toute leur vie. Un vol en Montgolfière, ça oui, pour s'élever une fois au moins voir défiler la terre sous leurs yeux. J'ai hâte de voir la réouverture des frontières. J'irai en Allemagne sonner à leur porte, passerai un moment en leur compagnie. Sera-t-il-possible de rester plus longtemps que l'instant entre deux clins d'œil ? D'y dormir pour deux nuits ou trois, à cet endroit qui un jour fut aussi mon chez-moi ?

Le confinement a entraîné la suspension de nos déplacements dans l'air. Je ne suis pas allée à Tbilissi, je n'irai pas à Buenos Aires, deux villes où j'ai été invitée pour participer à des festivals alors reportés. Je n'ai pas pu réaliser les événements prévus à proximité. Donc lire, voir des films, écrire. Se réjouir des invitations artistiques proposée dans l'entre-deux, heureuse que ces travaux aient rythmé mes journées. Et attendre de pouvoir voir mon premier roman, bel et bien imprimé, mais hélas, lui aussi confiné. Tout est en train de changer. Le trafic devient de plus en plus dense, le bruit des insectes de moins en moins audible. L'autre jour encore, durant le (presque) confinement, je me suis promenée en direction de Meyrin et j'ai entendu des criquets dans un pré à côté d'un grand carrefour, habituellement si fréquenté que l'on perçoit à peine sa propre parole. Leurs stridulations étaient si fortes que je pensais être dans le sud de la France, en plein champ, en été ou à la montagne. Et j'ai entendu des enfants jouer dans la cour derrière la maison dans laquelle j'habite. Durant toutes ces semaines passées, les adultes y jouaient aussi, entre eux ou avec les enfants, au ping-pong, au badminton. Parfois, on pouvait tout oublier, faire abstraction de l'impact de la situation, des morts par pays à travers le monde, de la pauvreté devenue plus visible, aggravée ici même dans nos villes, dans nos rues. Oublier les gestes barrières, les distances à garder, le monde du livre bouleversé. Le manque d'argent, la culture en souffrance, les conséquences désastreuses, pendant que les richesses...

Raconter et tracer des lignes. Remplir l'espace, respirer. Avec chaque mot nouveau, dépasser le statu quo. Le présent est si furtif, éphémère. Qu'advient-il du futur ? On ne sait pas très bien, ce qu'il va nous apporter, ce qu'il nous réserve, que ce soit dans la vie privée, dans la vie de tous les jours, dans la chaîne du discours parlé ou dans la suite des mots qui s'alignent sur la page. On ne sait pas ce qui va sortir de la bouche qui parle ou de la main qui écrit. Même la personne qui dit ou écrit ne le sait pas toujours. Je ne le sais pas et toi non plus, comment pourrions-nous le savoir ? Imagine ! L'imagination est quand même importante. Sans elle, il n'y aura pas de mots à venir. Il faut bien s'imaginer quelque chose pour que les mots sortent, soit de la main, soit de la bouche. Quelle est la différence entre elles ? Même mes deux mains ne sont pas pareilles. Et en quoi consiste leur similitude ? Les mains et la bouche servent à communiquer et partagent le même destin ces jours-ci : faut plus qu'on y touche, ni qu'elles te touchent, non plus. Ne touche pas ma main ne touche pas la tienne, ma bouche ne touche pas ta bouche ni ta joue. Ce n'est pas bien joué, pas du tout, tout cela. Car le temps devant nous, sans que nos mains et sans que nos bouches... Ce temps, jusqu'où va-t-il s'étirer ? Jusqu'à l'infini ? Rien que d'y penser n'est pas très joyeux. Comment faire si demain, les mains ne se touchent, ni la bouche l'autre bouche, si demain, on ne s'embrasse plus ? Si ta joue ne s'offre plus à ma bouche, ni ta main, ni la sienne, ni sa joue, plus ta main sur sa bouche, sur ma peau, le quotidien sans toucher et partout toujours désinfecter. Comment faire dans un monde ainsi ?

Continuer, oui. Nous allons inventer d'autres moyens pour exprimer notre joie, désir, amour. Nous pouvons presser nos deux mains l'une contre l'autre, les paumes de nos mains devant le thorax, s'incliner doucement, nous frôler des coudes, nous embrasser, sans nous toucher, sans le faire. Le faire n'est pas bien, puisqu'il y a, quelque part, encore « une ». Et pas seulement une, justement. S'il n'y avait qu'une gouttelette porteuse du virus, ce serait facile à maîtriser. On pourrait l'essuyer et ce serait fini avec le *ne plus se toucher*, le *ne plus s'embrasser*, mais il y en a des milliards, des millions, des milliers en multiplication. Nous connaissons les calculs mathématiques, algorithmiques, les courbes et la vitesse de prolifération. Il est possible que tout cela dure moins longtemps que prévu, nous l'espérons et j'espère que ÇA redevienne comme avant, nos proximités réciproques consenties. Evidemment, il y a des choses pour lesquelles nous souhaitons un devenir autrement de ce qu'il y avait dans le temps qui a précédé le confinement, si seulement

mai 2020, en début du déconfinement.

Sans bistrots

par **Alain Bagnoud**

Quoi de plus évident pour un écrivain que le confinement ? C'est un état que la plupart d'entre eux connaissent parfaitement. Il y a bien dans le clan quelques curieux qui se documentent, vont voir là où ça s'est passé, quelques explorateurs qui cherchent des sensations sur le terrain, mais la plupart voyagent à l'intérieur. Évidemment.

Rien n'est moins romanesque, en fait, que la vie d'un écrivain. Elle ressemble, en gros, à celle d'un employé de bureau. Des heures devant un ordinateur, des horaires en général réguliers, une routine propice au travail, c'est-à-dire à la mise au travail, car évidemment, si on n'a pas de règle fixe, on s'adonne à cent activités pour éviter la plongée dans les profondeurs, si satisfaisante quand on est au fond, mais dont les paliers de compression sont difficiles à franchir.

C'est un peu, en fait, comme le ski. Quand on se trouve sur le blanc de la piste, qu'on glisse sous le soleil, face au paysage des sommets, enivré par le sifflement de la course, quelle plénitude ! Mais avant, il faut enfiler les lourdes chaussures froides, porter le matériel jusqu'à la télécabine, passer à la caisse, faire la queue, se coller dans une boîte contre des inconnus qui sentent l'huile solaire et la transpiration...

Pour moi, qui avais établi des rituels depuis belle lurette, le confinement semblait ne pas changer grand-chose, au premier abord. Sinon qu'il fallait oublier les bistrots. J'y ai en effet mes habitudes, pour l'apéro du soir, mais aussi pour des séances d'écriture du matin. C'est une ambiance qui me convient, le brouhaha feutré entre le petit déjeuner et le repas de midi, les amateurs de journaux studieux, les étudiants qui font le point avant les cours...

Mais on a tout fermé, il fallait y renoncer. Peu importe, me disais-je. Je resterai dans mon appartement avec un Nespresso au lieu de l'expresso du Café de la radio, et le soir, je prendrai l'apéro chez moi, il y a suffisamment de bouteilles à la cave.

D'ailleurs, les avantages me semblaient compenser amplement les dommages. Quel temps gagné ! Car en général, on doit bien sacrifier à des activités nourricières. On donne des cours ou des séminaires d'écriture, on écrit dans les journaux, on conduit des bus ou on arbitre des matchs de foot, c'est selon. Le virus nous forçait à arrêter tout ça. On était enfin professionnel jusqu'au bout des ongles, avec pour seul devoir d'améliorer quelques textes.

Voilà donc comment ça a commencé. Avec optimisme. Il n'y avait plus qu'à faire ce pour quoi on se sentait fait.

La motivation était là. À nous les longues heures de travail, à enlever des virgules dans un paragraphe, à y remplacer *bâtiment* par *immeuble*, puis par *construction*, puis à remettre *bâtiment*. À nous l'univers de la langue, celui de l'imagination, celui du réel transposé. À nous les exaltations lorsqu'une phrase nous semble réussie, et les moments de désespoir quand tout ce que nous avons fait nous paraît bon à être mis aux cabinets. Bref : la vraie vie. La vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue.

Il faut bien quelques distractions à cette existence de moine.

J'en avais une toute prête. Posée à côté de l'ordinateur, il y a la Fender stratocaster que j'avais achetée en 1976, à 17 ans, après avoir travaillé tout un été dans les vignes. La même à peu près que celle de Rory Gallagher, mon idole de l'époque, le meilleur guitariste du monde.

J'avoue en jouer un peu moins bien que lui, mais toujours avec plaisir. Il ne s'agit plus dans mon esprit de devenir rock star comme dans mon adolescence, mais de m'amuser, seul ou en groupe. Nous en avons un avec un autre écrivain, Pierre Béguin, les Paperback writers, qui interprètent des standards des années 60 et 70.

Bien sûr, il est impossible de répéter ensemble en temps de pandémie, mais Youtube et Spotify permettent de jouer avec les meilleurs groupes du monde, lesquels vous accueillent sans froncer les sourcils malgré vos approximations et vos fausses notes. Et grâce au confinement, j'avais enfin le temps de les accompagner aussi longtemps que j'en avais envie.

Donc, tout se présentait bien.

Cependant, il y a eu quelques problèmes.

D'abord, ce travail nourricier qu'on croyait avoir perdu de vue a envahi notre espace privé. Le télétravail. On reçoit des messages, on répond, on rejoint des visioconférences, on prépare des documents, on les expédie, on reçoit des retours n'importe quand. Il n'y a plus de limites. C'est tout le temps ou n'importe quand. On veut se mettre à la description d'un paysage de montagne, on a des idées, quelques bouts de phrases, mais la boîte aux lettres demande une réponse urgente ou formule une exigence qui nous fout en rogne.

Autre problème : l'énergie. Elle était diminuée par l'ambiance d'alerte atomique passée dans notre abri. On aurait pu croire qu'il était possible de la concentrer sur ces heures de la journée où, internet coupé pour ne plus rien recevoir, Lully ou Rameau dans le casque, un document LibreOffice Writer ouvert sur l'écran, j'étais prêt à commencer enfin le chef-d'œuvre que je veux rédiger depuis mon adolescence.

Mais assez bizarrement, il se passait que je sombrais dans Wikipédia ou Facebook pour chercher des renseignements sur... oui, sur quoi ? Ou alors je me retrouvais devant Age of Empire, jeu de stratégie en temps réel, où je m'acharnais à accumuler des ressources (bois, nourriture, fer, or), pour passer au plus vite de l'âge féodal à l'âge des châteaux et transformer mes archers en fantassins à arc. Trois heures plus tard, vainqueur ou vaincu, retour à LibreOffice Writer. Juste à l'heure pour préparer le repas de midi ou prendre l'apéro.

Bref : au lieu d'être fertile, le confinement se révélait un désert ; au lieu de féconder ma prose, d'accélérer mon travail, il produisait au contraire un ralentissement, presque un assèchement.

Mais pourquoi ? Longue réflexion devant LibreOffice Writer et son document immaculé, tout en écoutant Les Indes galantes ou le Triomphe de l'Amour et de Bacchus. Finalement j'ai trouvé. C'est à cause du visage humain. Il semble bien que c'est de

lui dont j'ai besoin.

Certes, j'en vois quelques-uns dans mes promenades matinales. Mais le pelé et le tondu qu'on croise nous examinent avec suspicion, font un détour de deux mètres pour nous éviter. Sinon, c'est nous qui nous déportons. Et lorsque le badaud passe trop près, on se bouche le nez, on se met en apnée, on ferme son visage le plus possible. L'autre est pour nous un danger potentiel, nous en sommes un pour lui. Tout le contraire de ce qui se passe au bistrot.

Le bistrot relie sans emprisonner. C'est l'idéal. On est avec des gens, on n'a pas besoin de leur parler, on peut se concentrer sur son journal ou sur son clavier. Mais quand on lève les yeux, ils sont là. Tous différents, tous mystérieux. Tous recelant des histoires, la leur en tout cas, qui nous échappera toujours, même si on fait connaissance avec un étranger et si on passe des mois à se faire expliquer son moindre souvenir et sa moindre perception.

Le café est l'endroit rêvé où appartenir et se distinguer. Il réunit une communauté provisoire d'humains, attirés par une ambiance particulière, qui partagent un lieu dans la paix, toutes

armes, armures et distinctions déposées à l'entrée. Il permet une cohabitation avec des inconnus dont on n'a rien à redouter, qui vivent un moment relâché, qui se retrouvent comme les animaux apaisés vont boire au trou d'eau à la tombée de la nuit.

Oui, les cafés sont des lieux de vie et d'âme. Dans les pays que j'ai visités et où ils n'existent pas, il y a du vide, quelque chose manque.

C'est que le bistrot est le lieu parfait de la démocratie, et d'ailleurs son emblème. Il accueille des consommateurs tous différents, pas forcément d'accord sur les idées, les valeurs, les attentes, opposés peut-être même sur tout, mais qui cohabitent sans agressivité dans cet endroit de partage, échangent parfois des réflexions ou des anecdotes, parfois se taisent, observent, rêvent ou lisent, parfois sont conviviaux, parfois retenus, toujours tolérants par choix : on décide d'entrer dans un de ces lieux, d'y rester. Si ça ne nous convient pas, on peut partir.

Et c'est là, dans ce contact et cette distance, dans ce sentiment de la collectivité et de la différence, que pour moi, peuvent surgir des histoires.

Poème du confinement

par Sylviane Dupuis

d'abord la tétanie
mots engagés
dans la gorge
et le froid le froid
qui tombe sur le printemps
faisant taire les odeurs
en imagination

puis jour à jour on s'habitue
au silence au rien à la disparition
des autres, on se dit qu'ils sont là
pas loin
en imagination

et comme l'acteur porte l'enfant qu'il fut
sur son dos, disait Tadeusz Kantor

on porte sa joie dans un sac
fermé, entre ses bras
en prévision de jours meilleurs
qu'on voit
en imagination

(avril-mai 2020)

Tunnel au soleil

par **Sonia Zoran**

16.03.20 C'était un lundi après-midi. Tout à coup j'ai compris. Je voulais tailler les rosiers. La radio était allumée, il y avait cette voix étrange, émue et ferme. Et ces quatre langues, pour une fois vraiment présentes. J'ai monté le son. «C'est un appel fédéral, prenez ces mesures au sérieux.» Pour sauver des vies, même le jass allait être interdit. C'était drôle, mais je ne riais pas. «Nous ne vous laisserons pas seuls», a conclu la Présidente de la Confédération. Elle voulait rassurer. Putain d'épine!

J'ai taillé, concentrée, acharnée, et j'ai tout écouté. Tout ce qui allait venir ensuite: fermetures, distance, précautions, isolement, savon. Tout accepté.

Jusque là, j'avais résisté. Enfin je croyais. Malgré les annonces du vendredi 13. Sans match de foot ni patrouille des glaciers, la vie pouvait continuer. Sans cinéma? Je survivrai. Les écoles fermées? Ouais, faudra faire un peu attention. Mais les Italiens chantent sur les balcons. Ici aussi, inviter, au jardin, les copains, les musiciens, les cours de danse et les djembés. Le printemps sera différent. Juste un peu.

Samedi 14, policiers et soldats au marché de Vevey. Je n'y comprends rien, ils m'énervent. Tous. Tous ces gens excités par la promesse d'un état d'urgence. Rentrer et vite, pour retrouver les vidéos italiennes. Il faut souffler dans des trombones, des trompettes, des tubas, faire des vagues avec l'accordéon, chanter et tambouriner. Résister à l'enfermement, à la bascule dans un autre monde.

Dimanche 15, repas entre amis. Arrive François, qui veut raconter ce que lui ont dit des médecins très inquiets... Le faire taire, lui aussi. Se dire qu'on est bien ensemble, là, sur la terrasse, il fait si beau. Oublier, s'embrasser, comme si ce premier jour de printemps partagé était le dernier. Je ne sais plus de quoi nous avons parlé. Mais c'était doux.

Soudain, la colère revient. Je ne réfléchis pas vraiment à l'origine de cette rage qui monte en moi. Je crois connaître la guerre, juste assez pour savoir que ce n'est pas comme ça. Il faut refuser d'entrer dans ce qui se joue-là. Je n'aime pas le nouveau vocabulaire. La mobilisation. Des esprits et des soldats. Je veux m'arc-bouter contre les poussées alarmistes. Empiler les victimes, bombardements, en Syrie et en Libye, criquets, au Kenya, famine et malaria. En faire un mur, derrière lequel me placer, protégée par ces empilées de morts anonymes. De là, envoyer quelques beuglées, pour foutre le feu au couvre-feu.

Quelques échanges mouchetés sur les réseaux sociaux, quelques commentaires intelligents, bienveillants ou méchants, suffisent à me faire vaciller. J'en suis où là? Dans quelles tranchées? Je résisterai autrement. Ou pas du tout.

Lundi 16, donc, radio et rosiers, j'ai tout taillé, tout écouté et tout accepté. L'obéissance et la peur.

17.03.20 Je me lève tôt et pars à la Migros. Calamars, crevettes, poissons. Ail, aubergines, huile d'olives. Puis virée vin et bulles. Je fais des réserves d'essentiel. Ceux de Sarajevo me l'ont appris: pain, riz ou pâtes, fromage à tartiner et bière, il y en a toujours. Ou presque. Ce qui manque, quand il faut tenir un siège, c'est ce qu'on aime vraiment.

Chassés-croisés dans les rayons. Ils seraient comiques, s'ils n'étaient pas absurdes, ces mouvements accélérés, ces regards baissés ou zébrés d'éclats sombres. Ffffff, on a failli se frôler.

J'ai le vertige. Je ne vais pas y arriver. Pas ça. Tout mais pas l'ennemi invisible et intérieur.

Sortir. Filer à la maison. Arriver encore essoufflée. La peur, la vraie, plus puissante que celle du virus. Plonger dans mon écran et tomber sur la photo de Christian Lutz: des grillages, hérissés de pointes métalliques, ferment l'accès aux Bains des Pâquis.

Fuir. Sur une île ou un balcon napolitain. Il est déjà trop tard. Les frontières sont fermées, des barrières érigées.

Loin au-dedans, un tourbillon se forme. Il monte, va devenir hurlement.

Non!

Les oiseaux chantent. Je ne risque rien ou presque. Il faut apprendre à voler. Chercher les mots pour y parvenir, un peu mieux chaque jour. Revisiter la bibliothèque. Retrouver Nazim Hikmet:

«Vivre comme un arbre, seul et libre.

Vivre en frères, comme les arbres d'une forêt.»

Redressée. Signé la pétition pour le revenu de base inconditionnel. Inscrite sur la nouvelle application de la commune, pour faire les commissions de qui pourrait en avoir besoin.

Ce pays est le nôtre, dans Il neige dans la nuit et autres poèmes, Gallimard.

18.03.20 La lumière est si belle, qu'elle m'habite tout entière. Aujourd'hui je ne lutterai pas. Je vis et lis Orhan Veli.

«Un matin au réveil j'ai trouvé,
En moi un rayon de soleil,
En ailes en feuilles je m'étais mué,
Palpitant dans le vent printanier.
En ailes en feuilles je m'étais mué...»

Poème palpitations. Va jusqu'où tu pourras, Bleu autour.

19.03.20 Aube enchantée et matin apaisé: découvrir une nouvelle bande-son. Absences et présences, plus que silence. Le train qui passe au loin, solitaire. Loin de la route assoupie, devenue un ruban gris. Le lézard qui court sur le mur. Si j'entends le vol du grand milan, qu'en sera-t-il des papillons?

Le tourbillon contenant les hurlements est redescendu dans mon ventre. Peut-être vais-je y arriver. Où? Je ne sais pas, mais j'y vais avec Neruda. Il se demande

«Est-il vrai qu'il faut arroser
l'espoir avec de la rosée ?..»
et «Combien le jour a-t-il d'abeilles ?..»

Parsemer la journée des 74 poèmes du Livre des questions. Avec Pablo jusqu'à l'apéro.

La Rose détachée et autres poèmes, Gallimard.

20.03.20 Achat de légumes à la ferme. Parfaitement organisé, le marché paysan, avec savon et eau courante à l'extérieur, essuie-main en papier, gants type chirurgical pour qui veut. Il est écrit «cinq personnes au maximum», à l'entrée de la pièce réfrigérée et ses rangées de légumes. Une dame décide que deux, c'est mieux. Elle m'agace, mais j'attends. Une autre arrive, pressée, elle me passe devant. La première se met à vitupérer, postillonne sur les salades. A travers la porte ouverte, je lui demande de ne pas crier sur les laitues. Hors d'elle, elle sort. J'entre. Elle marmonne avec un nouvel arrivé, elle n'a pas encore payé. D'autres clientes se glissent à ma suite et commentent. L'une pense que chacun a ses limites, mais qu'il ne faut jamais exagérer. L'autre s'en moque, comme de se laver les mains: «Moi j'ai mes méthodes et mes huiles essentielles, pas de savon ni de gel, c'est mieux pour ma peau!» Se taire. Sortir et éviter l'une et l'autre et encore l'autre.

Partir courir dans les vignes. Ne pas passer trop près des vigneronnes qui regardent le chien comme s'il était un virus poilu. Aujourd'hui, ce sera Pérec: «Vivre, c'est passer d'un espace à l'autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner.»

Espèces d'espaces, éd. Galilée.

21.03.20 Tensions, respirations, tensions, respirations, tensions.

Je commence à comprendre ce mouvement intérieur. Mais aujourd'hui je suis mal. Hier soir, juste avant d'arriver, des amis ont reçu le message d'un proche, il avait de la fièvre. Était-il malade et eux con-ta-mi-nés? Fallait-il oser? Ils ont rebroussé chemin. Alors ce soir c'est télé. Des interviews par skype. Visages déformés et dédoublés. Pourquoi le faire ainsi? Pourquoi partager l'écran et exposer ces figures grimaçantes dans un simulacre de face à face?

Déchirée par la mise à distance. Dégoûtée par la mise en scène de la distance.

Légère remontée du tourbillon, «assez!» voudrait sortir. Mais ce n'est plus un hurlement, le cri devient léger gémissement. Je sens de mieux en mieux l'étrange douleur qui nous accompagne. Rencontre les mots d'Hugo Mujica:

«Éloignement;
D'être près sans se toucher;
Tels les bords d'une même blessure.»

Extrait du poème Rivages. <https://www.hugomujica.com.ar/francaise/>

22.03.20 Dimanche, réveil à l'aube, sans raison. Tendre la main, prendre le téléphone, dérouler quelques nouvelles. Tremblement de terre à Zagreb.

La faille et la fissure. Tout peut encore arriver.

Tu crois résister au confinement en l'acceptant, puis la Terre se met à trembler.

Appeler les cousins. Et lire Vanda Mikšić:
«Je m'assieds dans ma vie
Et tombe à travers»

Sels, Galerie Librairie L'Ollave.

23.03.20 Je croyais être en paix, je n'étais que ligotée. Le séisme a secoué les liens. Depuis hier, tant de messages et appels, avec ceux de Zagreb et d'ailleurs. Les voix ouvrent des fenêtres, me réveillent, me rassemblent. Accepter la situation ce n'est pas se résigner à la coupure. Mais j'ai tellement peur du manque.

- Quand tu es pris de nostalgie, ce n'est pas un manque, c'est une présence, une visite, des personnes, des pays arrivent de loin et te tiennent un peu compagnie.

Quand je le lis, Erri De Luca, j'entends sa voix. Désormais, je les inviterai. Ils viendront et reviendront tous, la nuit, le jour, ceux d'ici, de là-bas, de partout. Ceux qui me manquent.

Montedidio, Gallimard.

24.03.20 L'absence de trafic devient étrange, pesante. Quel jour sommes-nous? Un mardi? Le vide avance, autour de nous.

Je pense à Marius, je me demande s'il est en train de rouler avec son bus. Il y avait un poème...

Je l'ai retrouvé:

«La ville est tellement calme que chaque voiture

Qui passe

Sème des mots derrière elle,

Pour ne pas se perdre »

Pour les voitures et Marius Daniel Popescu, c'était un dimanche. Maintenant, c'est tous les jours qu'on risque de se perdre. Comme cet après-midi, quand, le soleil revenu, les jonquilles explosées, les oiseaux ravis, on se dit: «Et si on improvisait une invitation avec tous ceux qui seront libres ce soir?» Un instant d'oubli. Puis le repli.

Vente silencieuse, BSN Press.

25.03.20 Je flotte. Entre terreur nocturne et inquiétude diurne. Sourde, l'inquiétude, tapie sous un certain bien-être, dû à l'impossibilité de penser au futur. Pour la première fois de ma vie, je crois, je parviens à bloquer ma pensée. Bon, j'ai mal à la tête. Mais si je me demande ce qui va se passer, c'est pire. Factures empilées, projets suspendus, indemnités pour les indépendants demandées, mais après, même si. Autant flotter.

De temps en temps, je me connecte à la réalité, je signe une pétition pour la liberté des ventes de graines et des semences, pour l'aide financière aux indépendants et pour la protection des sans-papiers. Je me dis qu'il y a certains points communs entre les graines confinées, les sans-papiers oubliés et les indépendants plantés.

Manu Dibango est mort hier, du virus. J'aimais sa chanson «Ce soir au village». Assise sur le banc devant la maison, je regarde le ciel, l'air est matière. Je suis en Afrique. Soudain, une visite, Philippe Jaccottet et son Cahier de verdure:

«Le printemps est poussière lumineuse.»

Cahier de verdure, Gallimard.

26.03.20 Je n'aime pas les bandeaux de plastique rouge et blancs sur les jouets à la Migros. Ni ceux qui entourent les coins pique-nique en forêt et dans les vignes, ni ceux qui interdisent l'accès aux plages à Vevey. Faut-il vraiment interdire tout plaisir autre que la déambulation ruminante?

Alors, je me mets à courir, errer dans la campagne, nous sommes de plus en plus nombreux. Mais même en plein soleil, il y a comme une ombre, elle me fait penser aux rubans

rouge et blanc. Je la sens dans les lisières puis elle me suit jusque dans les prairies. Ce printemps si beau ressemble au haïku d'Issa:

«Un monde qui souffre

Sous un manteau de fleurs »

Anthologie du poème court japonais. Gallimard.

27.03.20 Maintenant, on dit Covid-19, plutôt que coronavirus. À long terme, ça va valser entre 2020 et 2019, dans les livres d'histoire, mais bon, il n'y aura plus de livres. Quant au long terme... Je voulais partir à la mer en mars, puis en avril. Pour voir comme chaque année si elle était encore là, ma mer, si l'on s'aimait encore. Je ne sais plus depuis quand, mais je sais qu'il ne faut même plus en rêver. Alors je fais quoi? J'écris. J'ai repris, différents projets. C'est un peu étrange de faire des projets justement. Mieux vaut ne pas jouer avec les mots ou les pensées. Depuis que j'ai compris qu'on en avait pris pour longtemps, du printemps hors du temps, je me perds dans l'instant. Et ça me prend beaucoup de temps. Je comprends mieux Jorge Luis Borges.

«Ta matière est le temps, cet incessant.

Tu n'es que chaque solitaire instant.

- Tu n'es aucun des autres.»

Le ralenti est tel, que je commence à comprendre l'infini.

La proximité de la mer, anthologie, Gallimard.

28.03.20 Entre flottaison et inquiétudes de saison, je me suis prise de passion pour le savon. Je ne suis pas la seule, d'ailleurs il n'y en a plus dans les rayons. Francis Ponge a fait de l'anticipation, en lui consacrant ses observations visant à l'épuisement du sujet, «jusqu'à la disparition de l'objet lui-même». C'était en 1967, déjà, et qu'est-ce qu'il moussait bien:

«Si je m'en frotte les mains, le savon écume, jubile...Plus il les rend complaisantes, souples, liantes, plus il bave, plus sa rage devient volumineuse et nacrée.»

Plonger dans les mots de Ponge. Il écrit en mouvements, tels ceux de l'eau. A la salle de bain j'ai des pierres magiques, comme il dit. À la cuisine, un savon liquide, basique, moins bien, mais plus pratique. Il semble inépuisable, comme le temps. Et doux. Peut-être qu'il ne lave pas vraiment.

Le Savon, Gallimard.

29.03.20 Je passe trop de temps sur les réseaux sociaux. Pas tellement la journée, mais la nuit. Insomnies. Je n'en peux plus des défis, corporation par corporation, génération par génération. Mes souvenirs, tes souvenirs, mon enfance, ton

enfance, mon métier, qui est aussi ton métier, puisque nous nous sommes lancés un défi entre gens biens. Mon disque préféré, tu te souviens? Ah le tiens, comme je m'en souviens!

Est-ce que nous sommes tous morts?

Il faut que je fasse attention, l'énervement revient. Ce n'est pas encore le tourbillon-hurlement, mais quand même, ça grenouille. Relire Andrée Chedid:

«Je dynamite le temps.

Il explose.

Je me moque de ses gouffres.

J'invente des échappées.»

Il faut développer les techniques de l'envol.

Je vais y penser sérieusement.

Rythmes, Gallimard.

30.03.20 Je n'ai jamais autant couru. Trouver un élan, aller avec le vent. Le matin, dans les vignes. Je cours dans le bleu. Lac, ciel, montagnes. Bleu.

Nous sommes de plus en plus nombreux à courir, marcher, pédaler, de plus en plus vite. Enfin, pas moi, je ne cours pas vraiment vite, mais je me m'élance, pour arrêter de penser à quel point je ne peux rien. Rien à rien. Ou si peu.

Je fais d'autres choses, plein. Des paiements, en essayant de m'absenter. Des rangements, des chaussettes aux assiettes, que je ne finis jamais. Des commissions pour maman, que j'appelle tous les jours. On tient le bon rythme, mais c'est comme si on ne parlait plus vraiment. Il y a des mots et le vide autour.

Je crois que je m'épuise le matin, pour me sentir exister. Après, je vaque. Terme parfait. Qui implique soit l'occupation soit la vacance, voire la vacuité. Le soir, je réalise qu'à part la course du matin, je ne sais plus ce que j'ai fait. Ce n'est pas douloureux, je m'assieds en compagnie des mots. Aujourd'hui ceux de François Cheng: «Vers le soir abandonne toi à ton double destin: habiter le cœur du paysage et faire signe aux filantes étoiles.»

Nous sommes tous des étoiles filantes.

Combien de temps peut-on retenir et confiner des étoiles filantes?

A l'Orient de tout, Gallimard

31.03.20 Étrange danse de la distance. Les pas ne sont pas les mêmes en ville et en campagne. On danse plus serré sur les quais. Et puis on fait des pas de côté, un devant-dérrière, type salsa ou cha-cha, parfois. C'est moins coulant, nonchalant. Dans ma campagne, on a un peu tous le même rythme, on peut même parler en se croisant, en ralentissant à

peine le pas. Il suffit de tourner un peu pour finir la phrase...

Dans les files d'attente, la danse devient posture, avec les raideurs et regards épées. Et quelques reculs intempestifs.

Observer ce drôle d'apprentissage. J'ai l'impression de sentir mon corps autrement. Il y a le dedans, la peau et une distance autour, qui est encore moi. Du côté de l'esprit aussi, ça décante. Il y a ces pensées du fond, que je fais parfois taire, celle du dessus, qui tiennent le cap tant bien que mal, et celles qui s'envolent.

«Nous sommes sur le seuil, à la fois au-dedans et au-dehors de nous. Nous sommes le seuil.»

Avec Henri Gougaud, ne plus seulement se tenir au bord de soi, comme au bord de l'abîme, mais être le seuil. Reste à savoir comment laisser entrer et sortir aujourd'hui.

Petits contes de sagesse pour temps turbulents, Albin Michel.

01.04.20 Pas de poissons d'avril, cette année nous sommes au pays des poissons captifs.

Je pique le titre de Nedim Gürsel (Bleu autour). Pour lui, il est la traduction littérale de sa ville natale: Balıkesir, en Turquie. Qu'il me pardonne. Son récit est lumineux, la journée l'était aussi, mais je me demande comment un enfant d'ici et d'aujourd'hui racontera ce printemps. Parce que j'ai l'impression que ça commence à chauffer dans l'aquarium.

Il y avait déjà des panneaux partout: gestes barrières et règlements covid-19 dans les villes et magasins comme dans les campagnes et les prés. En voilà des nouveaux: avertissements et limitations aux promeneurs dans les vignes, chiens en laisse dans les prairies aussi. Trottoirs ou champs, les clashes sont de plus en plus fréquents. On dirait des batailles de poissons rouges.

À défaut de pouvoir sortir du bocal local, ça fait du bien, d'être quelques secondes hors de soi.

02.04.20 Je crois que je suis en train de fondre. Je ne perds pas du volume mais de la matière. Je suis trop dans le bleu. Je fais une photo de cerisier rose sur l'horizon du Léman, puis pleure devant celle d'un coquelicot, penché sur une falaise de l'Adriatique.

«Viendra un jour je serai bleu jusqu'au cou

Viendra un jour je serai soleil jusqu'au cou

Viendra un jour comme un fou...»

Si je tombe, j'espère rejoindre Orhan Veli, où qu'il soit parti.

Si je m'envole ou finis folle, aussi.

Va jusqu'où tu pourras, Bleu autour.

03.04.20 Encore une expédition chez le géant orange. J'ai pris l'habitude de conduire un peu plus loin, pour rejoindre un magasin de la campagne fribourgeoise, où les allées sont plus larges et la fréquentation mesurée. Je crains les files d'attente et les regards de tableau noir, qui vous toisent, vous disent si vous êtes à bonne distance ou si vous avez raté le début de la file. «Vous voyez bien qu'elle s'enroule sur elle-même devant l'ascenseur!» Il y a quasiment une position réglementaire, épaules basses, menton rentré.

Et si on profitait de l'attente et de l'attention générale pour échanger des plaisanteries? Ils le faisaient en Bosnie. «Quelle est la différence entre Auschwitz et Sarajevo? À Auschwitz, au moins il y avait le gaz!» Oui, je sais ce n'est pas drôle. Vu d'ici. Là-bas, ils avaient le droit d'en rire, dans leur au-delà. Il ne faut pas comparer, je sais aussi. C'est de mauvais goût. Comme ces statistiques françaises, rappelant que toutes les professions en première ligne, soins, voirie, transports, poste, police, gagnent nettement moins que le salaire moyen.

Faut pas comparer et ce n'est pas le moment de rigoler. D'ailleurs moi non plus je ne souris pas en faisant les courses. C'est pour ça que je suis de plus en plus fascinée par ces femmes et ces hommes sans protections, qui remplissent les rayons à genoux, se courbent sous les clients pressés et répondent aux questions presque joyeusement. Penser à eux en lisant Rabindranath Tagore:

«Le même fleuve de vie
Qui court à travers mes veines nuit et jour
Court à travers le monde
Et danse»

La Corbeille de fruits, Gallimard

04.04.20. Les jours passent et rien ne se passe. Je me sens comme Yayoi Kusama dans ses installations. Elle pose drapée dans des vagues de tissu couvert de pois divers, jaunes sur fond vert. Assise devant et sur des vagues serpentées, parsemées de pois, jaunes sur fond vert. Devant une citrouille géante, jaune à pois verts! Elle dit: «Ma vie est un pois perdu parmi des milliers d'autres pois». Je me sens comme ça. L'artiste japonaise a les cheveux rouges pétants, il faudra que j'y pense. Elle a aussi 91 ans et a choisi de passer ces dernières décennies à l'asile. Avec un atelier à côté pour travailler.

On verra. Pour l'instant, je la suis: obsessionnelle, je collectionne des images et des mots. Parfois ils vont ensemble comme les pois de Kusama et les points d'Orsenna: «Il suffit à un point d'en rajouter deux autres pour que le final devienne suspensif. Et que l'espoir renaisse.»

Demain j'invite des amis...
Et si on dansait? Stock

05.04.20 Veille d'anniversaire, repas à cinq, en journée, pour être au jardin. On a même dansé, sans se croiser. Pour faire comme si. Mais c'est pas comme si.

Ils sont partis et je regarde le merle. Le bonheur. Avec Henri Michaux:

«Il bat de l'aile, il s'envole. Il bat de l'aile, il s'efface. Il bat de l'aile, il réapparaît.»

La vie dans les plis, Gallimard

06.04.20 Réveil d'anniversaire. Il y a eu des décès, dans les appartements protégés où vit ma mère. Elle vient de l'apprendre. La sortir de là? Le médecin dit qu'elle est quand même mieux chez elle. «Chez vous, il vous faudra porter le masque en permanence.» Et les escaliers? Et nos caractères? Et ses voisines, presque des copines. Elle les aime bien. Et les soins? Tsoin-tsoin.

Nous sommes d'accord. Pour décider de ne rien changer. Décidé aussi que ni elle ni moi n'auront un an de plus: un printemps confiné, c'est un numéro hors-série. Mais je lui ai trouvé un titre, à cette saison magnifique: Tunnel au soleil.

07.04.20 J'ai depuis longtemps perdu le fil, dans les décomptes de morts, de cas déclarés, selon la population ou les prévisions.

J'ai l'impression que quelque chose s'est détaché. Chaque instant est de plus en plus présent, mais aussi de plus en plus séparé des autres. Parfois je glisse, quelque part, d'un instant à l'autre. Et je reste coincée dans un ailleurs.

«Parce qu'elle se savait éphémère,
elle conjuga l'éternité au présent.»

Je découvre *L'arbre à poèmes* d'Abdellatif Laâbi (Gallimard): ses poèmes sont précieux et tristes parfois. La mort est tapie dans l'infini de l'instant.

Pour résister j'ouvre mon plus grand livre, avec les papiers découpés de Matisse. Faire avec lui, des jours et instants à venir, des collages colorés.

08.04.20 «Une cruche de vin parmi les fleurs, je bois seul, sans compagnon, je lève ma coupe pour inciter la lune, avec mon ombre nous voici trois.» Un haïku de Li Bai, de la dynastie Tang, pour trinquer aux fêtes et anniversaires solitaires mais aussi à venir. Santé!

09.04.20 Tous les jours, je me dis que j'ai de la chance. Un jardin, de l'espace, et surtout une capacité nouvelle à vivre en considérant que c'est là l'essentiel. Avec un banc au soleil. Tous les jours je m'y pose, allongée. Juste quelques minutes. Salut à Dodohei Tsuzuki:

«À la limite du présent et de l'au-delà, je me chauffe au

soleil.»

Je me relève quand ma peau me dit qu'il est en moi.

La lune et moi. Haikus d'aujourd'hui. Points.

10.04.20 Tristesse. De ne pas l'avoir revu. Regrets. De ne pas lui avoir dit merci, pour les images, les mots, les regards. Pensées vives et envies d'embrasser Jean, le fils, qui joue avec les séquences et le temps, comme les étincelles surgissent dans ses yeux. Plus tard. Pour l'instant, les Reusser en sont à *La séparation des traces*:

«Ça m'irait bien que ça se termine là. Il y a de la sérénité, du paysage, de l'odeur, de la politesse, du respect...»

Dans le film, quand Francis le disait, c'était en Suisse alémanique et un peu ironique. Mais c'est peut-être vrai aussi. Ici aussi.

11.04.20 Etranges ces senteurs et ces grillons, alors que l'isolement nous réduit.

Je suis de plus en plus découpée.

La journée, je me nourris de beauté. Paysage et poème Chaleur d'Anna de Noailles:

«Sur tout le pays jaune et bleu, qui grésille et oscille un peu, un infini plaisir de vivre. »

La nuit, je me réveille en sueur. Je ne sais plus... quelle est l'inquiétude ou l'angoisse qui me réveille? Puis tout revient, nous vivons un cauchemar. Je crains ces réveils brutaux. Alors avant de m'endormir, je lis les nouvelles, les données médicales et épidémiologiques. Nourrir la peur, mais ne pas oublier, fixer le cauchemar à l'extérieur.

L'ombre des jours, Calmann-Lévy

12.04.20 Les cloches sonnent joyeusement et je les entends. C'est la première fois que leur son résonne distinctement dans ma colline perchée. Il y a bien mes voisines, les nonnes, mais leur sonnaïlle n'a que deux notes. Tandis que là, quel festival. Celles de Chexbres sont rejointes par d'autres, Saint-Saphorin? Chardonne? Corseaux? Je ne sais pas. Peu importe, ça ding et dong. Et si ça peut m'éviter de devenir dingue. Au moins je sais que c'est Pâques. Ma mère, elle, a un moral corona-résistant: pertes de mémoire mais esprit intact, elle a envisagé de cacher les oeufs pour elle-même dans son appartement protégé. Si elle a pas oublié de les placer hier soir, elle pourra les chercher aujourd'hui.

Pour moi, ni oeufs, ni chocolats, je préfère Henri Michaux:

«Attente. Rien de plus. Aptitude à recevoir, à recevoir de l'indéterminé.»

Pour aujourd'hui. Et tous les jours à venir.

Regarder l'image de ma sculpture préférée. Zaric: l'Homlièvre au poisson. Corps d'homme, tête de lièvre, tenant avec une tendresse infinie, un poisson, comme il porterait un enfant. Une Nativité pour Pâques, et alors? Il me manque mon ami, je me mets sur le banc où il s'est couché un jour pour une sieste. Il ne reviendra pas, jamais, mais il est présent souvent, en ce printemps.

Face à ce qui se dérobe, Gallimard

13.04.20 Le mot déconfinement devient viral. Les fruits confits seront de sortie le 11 mai en France, sans doute avant en Suisse. Je dois avoir les anticorps trop entraînés, même les bonnes nouvelles ne passent plus. Je n'y crois pas, ni au déconfinement, ni au changement. Je suis ailleurs. Où? Dans mon île. Elle n'est pas mienne, mais bien réelle, un bateau de pierres. Elle existe aussi dans un récit, commencé il y a longtemps, où je me réfugie souvent. Je viens de comprendre pourquoi je peine tant à le finir: quand j'écris, j'y suis. «Il y a toujours un rêve qui veille», écrivait Aragon. Et moi je veille à prolonger mon rêve.

Les yeux d'Elsa, Seghers.

14.04.20 Nouveau mal de tête. A la mi-mars, je portais un casque, tant je m'efforçais de ne penser à rien, si ce n'était accepter cet étrange emprisonnement ouvert. Un mois plus tard, à la mi-avril, la sensation est autre, des rouages tournent de gingoïis à l'intérieur.

La circulation du virus diminue, la vie va reprendre son cours, paraît-il, mais les festivals de l'été sont annulés, les uns après les autres. Dans ma tête, il y a des mouvements saccadés, avant-arrière. Ce n'est pas du tout agréable. Alors je continue à me promener et observer tout, tout ce que je voyais beaucoup moins bien avant.

Puis je cherche si un poète l'a vu aussi.

«La lumière est aux aguets partout
Cachée dans les veines du vent.»

Stratis Pascalis! Son vent était zéphyr ou meltemi, plutôt que bise. Dans sa lumière, il y avait des étincelles de sel. Mais aujourd'hui, elle nous guettait ici aussi.

Cartographie de la lumière, dans Les poètes de la Méditerranée. Anthologie. Gallimard.

15.04.20. Je fais de la gym. Tous, nous tentons de faire rimer confinement et mouvement. Mais je ne me reconnais plus. Je ne pensais pas en arriver à suivre des entraînements à

distance. Je fais des mouvements de plus en plus compliqués. Bientôt l'Acrobate de Picasso. En 1930, il avait peint la souplesse, l'agilité, l'étrangeté d'un corps désarticulé ou libéré, mais contenu dans un cadre. Serré, le cadre.

Je ne suis pas acrobate et je me suis fait mal. Alors après la douche, je vais m'allonger avec Francis Ponge et son savon. «Une sorte de pierre, mais pas naturelle: sensible, susceptible, compliquée. Elle a une sorte de dignité particulière.»

Le Savon, Gallimard.

16.04.20 «Aussi vite que possible aussi lentement que nécessaire.» Ils sont forts nos conseillers fédéraux. Il y a un mois Simonetta Sommaruga et Alain Berset avaient réussi à me faire peur. Aujourd'hui, il nous explose de rire. Non seulement on va déconfiner et on va faire durer le plaisir, en trois étapes 27 avril, 11 mai, 8 juin, mais surtout, on a une nouvelle devise nationale, qui nous va comme la coquille à l'escargot.

Effet secondaire inattendu de cet étrange printemps, j'étais presque émue par ce mantra fribourgeois. Après, j'ai appris la mort de Sepulveda, tué par le corona, et j'ai filé avec lui, rejoindre les baleines et les dauphins.

«Il ne sait peut-être pas voler avec des ailes d'oiseau, mais en l'entendant j'ai toujours pensé qu'il volait avec ses mots». Il l'écrivait et c'était lui, Luis.

Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprend à voler, aux Editions Métailié

17.04.20 Lendemain d'hier: les hamsters doivent retourner dans leur roue et vite. La lettre hebdomadaire du Centre patronal vaudois tourne, elle, sur les réseaux sociaux pour s'alarmer des effets délétères du confinement: «Il faut éviter que certaines personnes soient tentées de s'habituer à la situation actuelle voire de se laisser séduire par ses apparences insidieuses: beaucoup moins de circulation sur les routes, un ciel déserté par le trafic aérien, moins de bruit et d'agitation, le retour à une vie simple et à un commerce local, la fin de la société de consommation... Cette perception romantique est trompeuse...»

Merci! Me voilà réveillée, j'ai de nouveau envie de fuir, c'est bon signe, je déconfiner.

«Être libre une heure seulement! Libre, loin!»

Partir loin, libre, avec Ingeborg Bachmann.

Lire *Toute personne qui tombe à des ailes* (Gallimard).

18.04.20 J'ai enfin découvert le poète norvégien Olav Hakonson Hauge. Deux recueils sont parus en français. *Bateau de papier*, chez Erès et *Nord profond*, aux Éditions Bleu

Autour. Il aimait ses pommiers et la vie, entre deux crises de schizophrénie. Il était l'homme du tout près et des espaces qui se rencontrent.

«Je suis la feuille qui tremble en ce printemps»

Je l'ai vécu ce matin. J'ai retrouvé en forêt le jeune hêtre, qui bouge à l'intersection de deux sentiers. Ce sont toujours ses feuilles qui vibrent, seulement les siennes. D'où vient ce petit courant d'air? Et mes larmes? Je ne sais pas.

19.04.2020 Les jours se suivent et se confondent. J'ai commencé par hésiter entre le mardi, le mercredi et le jeudi. Maintenant même le dimanche et le lundi sont réunis. Faire des traits sur le mur de la cuisine, comme les prisonniers dans les cellules? C'est quand même étrange, ce glissement sans douleur dans un ailleurs. Ou le vide.

Un vide dans lequel on se promène. C'est même cela qui distingue le dimanche: plus de promeneurs dans la campagne et même dans mon jardin, un chemin, pas vraiment public mais de plus en plus connu, le traverse. Cyclistes, coureurs, chevaux. Les amis des villes aussi racontent leur sortie en forêt ou sur les quais.

Tout le monde déambule, dans sa bulle.

J'en ai assez. Même mon agacement me déprime. En sortir, avec Jean Sénac:

«Nous n'avons rien à partager
que des promenades et des mots
c'est suffisant pour vivre encore»

Le combattant lumineux, pour l'indépendance de l'Algérie et celle du désir a été assassiné. C'était trop demander, décoloniser oui, déconfiner la sexualité, non.

Aujourd'hui encore le lire. Et se redresser.

Oeuvres poétiques, Actes Sud

20.04.2020 Tenir. Lire. Tenir. Ecrire. Tenir. Lire. Tenir. Ecrire. Tenir. Lire.

Tenir. Avec Olav Hakonson Hauge:

«Il y a ce rêve que nous portons en nous
qu'une merveille adviendra, qu'elle doit advenir
- que le temps va s'ouvrir.»

Bateau de papier, Erès

21.04.20 J'ai beau m'accrocher, au soleil et aux mauvaises herbes, je glisse. Les bourses aussi. Même l'actualité dérape. Le nombre de cas continue de baisser et la Fête de la bière est annulée. En septembre? Je me moque des mousses bavaroises, mais j'achoppe sur les chopes. Marre des nouvelles contradictoires. M'en fous. Je pars me promener. Je parle

toute seule. Je ne suis pas la seule!

«Je parle de qui parle
qui parle
je suis seul»

Tristan Tzara, L'homme approximatif, Gallimard.

Je suis une femme de plus en plus approximative.
J'aimerais être celle de Tristan Tzara.

22.04.20 Ça va mieux. Quand je me réveille et que les montagnes en face ressemblent à une île, bleue, entre deux bleus, je me lève en pensant à Mahmut le rêveur.

«Tel est exactement mon boulot,
Chaque matin je peins le ciel,
Pendant que vous dormez.
Au réveil, vous le trouvez bleu. »

Ce printemps, Mahmut travaille beaucoup. Et je n'ai même plus besoin de lire Orhan Veli: je dors avec lui, en tout cas, c'est lui qui me réveille.

Va jusqu'où tu pourras, Bleu autour.

23.04.20 Si l'on parvient à produire de l'électricité en pédalant, je me demande si les forces nécessaires à l'immobilisation de la pensée seraient convertibles en énergie positive. Oh la fusée qu'on pourrait allumer!

«Sur le troisième caillou à partir du soleil
Le caillou bleu
Le caillou du blues»

Je découvre *John Coltrane (Méditation)* de Zéro Bianu. Paru chez Castor Astral. Et réalise que je n'écoute plus de musique, depuis la mi-mars. Trop risqué, je pourrais déconfiner d'un coup. Tout. La pensée et l'énergie, les envies et le blues.

24.04.20 Lundi, on s'assouplit. C'est annoncé. Mais je ne suis pas prête. Ma courbe intérieure est l'inverse de celle de la covid-19 dans les statistiques fédérales. Moi j'ai commencé lentement et c'est maintenant que je suis au top. Angoisses et estimation des risques de contamination, alerte maximum, dès que je croise des humains. J'ai eu de la peine à confiner, mais là, je suis tellement loin à l'intérieur que je ne trouve plus la sortie.

«Espaces
Espace
Sans centre ni haut ni bas»

Lire Octavio Paz, *Versant Est*, Gallimard.

25.04.20 Nappes de pollen ou bancs de sable? Le lac a des reflets turquoises. Envie de mer. Rouge. Soudain, tout revient. Oh oui! Non, je ne suis pas devenue sage. Oui, voyager, quel bonheur. Non, je ne l'ai pas trouvé en moi. Partir, sortir, rencontrer, parler, embrasser, oui. Non, je ne veux plus, courir en rond, dans les vignes ou sur la colline. Oui, c'est beau ici. «On a de la chance de vivre dans ce pays, hein Madame?»

Mais ailleurs, Monsieur, il y a des ailleurs, ailleurs.

A l'apéro, on s'évade, en duo. Où l'on ira, si, quand, peut-être.

«Le pays que je préfère est la terre entière», écrivait Nazim Hikmet en 1959.

«Quand viendra mon tour, recouvrez moi de la terre entière.»

Quand viendra notre tour, oui, la terre entière, mais avant aussi, refaire un tour.

Il neige dans la nuit et autres poèmes, Gallimard.

26.04.20 Pluie de mousson. Rigoles jaunes sur les escaliers. Pollen et poussières, le printemps s'écoule.

Assise derrière la vitre, chanter: «Moi je t'offrirai des perles de pluie venues de pays où il ne pleut pas.» Avec les mots de Brel, la musique est revenue. La nuit, dans mon lit et mon téléphone, la vidéo de Zied Zouari. Le violoniste joue avec ses fils «Bella Ciao», façon Bregovic, et la petite fille en robe rouge danse, sur une blanche terrasse de Tunis.

27.04.20 Fleuristes et dentistes. Stations de lavage, salons de tatouage. Massages ou magasins de bricolage. Coiffure et acupuncture. Ont-ils pensé aux rimes, pour établir cette liste, digne d'un inventaire à la Prévert? J'ai signé de nouvelles pétitions. Pour les librairies, qui ne riment pas avec ouverture, et pour les marchés, toujours interdits, on ne saura jamais pourquoi.

Partir chercher des masques introuvables, découvrir que les rares livres pour enfants du supermarché ont été recouverts de rubans rouges et blancs, les barrettes et élastiques aussi. Quelle victoire.

«Il faudra tant de petites choses pour bâtir un rêve
et tant de démesure pour notre équilibre.»

Se consoler de la concurrence rance en découvrant Salah Al Hamdani.

La sève et les mots, éditions Voix d'Encre.

28.04.20 Le temps change, moi aussi. Descendue en ville pour voir des gens. Juste comme ça. Cela faisait

longtemps. Ce matin, j'étais avec Henri Meschonnic:

«Chaque visage est un soleil
J'ai mes nuages comme chacun
Mais je vais de soleil en soleil
De nuage en nuage »

Sur les quais, une petite fille courait, loin de sa mère qui criait: «Reviens! Viens dire au revoir à grand-papa!» Rebelle à qui on ne la fait pas. Fais comme-ci, fais comme-ça, et quoi encore.

L'obscur travaille, Editions Arfuyen.

29.04.20 Il y a une vipère dans mon jardin. Et sur ma cuisse une tique. Même pas peur. Pas trop. J'ai changé de fond d'écran. Dans l'ordinateur aussi. Parmi les cadeaux d'art&fiction, j'ai choisi celui d'Alexandre Loye. Des traces et des trucs, des espaces. Du noir, du rouge, du turquoise. Quand je pourrai, j'irai dans son monde au Manoir de Martigny. J'aime bien ses mots aussi: « On ne s'habite jamais en permanence dans tous ses châteaux. À lire à voix haute, pour des amis.»

L'habitude de manger ne nous fâche pas avec le monde, art&fiction, avril 2020.

30.04.20 Des baleines et des dauphins, jouent entre les îles de Dalmatie. Et des gouttes ruissellent sur les fenêtres de mon bureau.

«Respire. Sens la pluie. C'est de l'eau. Dans ta vie tu auras beaucoup de raisons d'être heureuse et l'une d'elles s'appelle l'eau...»

Nager me manque tellement que j'aime la pluie. Et toujours les envolées de Sepulveda.

Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler, Editions Métailié

1.05.20 Défilé solitaire pour saluer le 1er mai. Les voitures sont revenues sur la Place du Marché. Le gâchis se rétablit plus vite que la vie.

Quelques passants passent. Et si j'allais voir les vitrines? Des mannequins nus. Qui a décidé de révéler leur laideur? Corps anguleux, tordus. Blancs. Cadavres d'une activité interrompue ou installation de saison? Juste à côté, la librairie La Fontaine, toujours fermée, est prête à s'ouvrir comme une pivoine. Beaux livres sur les jardins, inspirations fleuries, récits pour enfants sur le joli mois de mai. Ouf!

Je rentre et mets Areski à fond:

«Debout sur une chaise

Dans un grand champ de fraises

Je faisais la synthèse de la situation...»

Danser, avec lui, comme une Kabyle de Versailles. Plus jeune d'un mois d'avril, tout entier passé sous la vague, un mois sans moi. L'imaginer, lui, Areski, confiné dans l'île Saint-Louis. L'espérer toujours sur sa chaise à souffler sur les braises: «Debout exprimez-vous les fraises, vous qui êtes concernées par la situation.»

2.05.20 Pas de fraises dans la distribution alimentaire aux Vernets. 1370 sacs de thon, riz, pâtes et sauce tomate. Valeur 20 francs. Une heure de travail au noir? La file d'attente des invisibles va faire le tour du monde. Genève, son jet d'eau et ses gueux.

«Il est grand temps de rallumer les étoiles», écrivait Apollinaire, dans un de ses calligrammes, souvenir des tranchées de 14-18. Aujourd'hui, pas de guerre, mais des victimes, prises au piège d'une pandémie et de l'hypocrisie, jusqu'à l'ignominie.

Calligrammes, Gallimard.

3.05.20 La police fait des virées dans les vignes, pour surveiller les chiens et les promeneurs. Mais du round-up est sprayé sans masque par les ouvriers agricoles et il y a du chlorothalonil dans l'eau de Bourg-en-Lavaux.

«Il est un village

Près des grands nuages

Une jolie source, née de la Grande Ourse»

Idir est mort.

4.05.20 En Andalousie, une plage a été désinfectée à la Javel. Une bonne et une mauvaise nouvelle. Plage il y aura, imbécillité meurtrière aussi.

Retrouver les mots de Camus, «le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre.» Ce soir, au jardin, ou près du lac, relire *L'été* (Gallimard), au milieu de cet étrange printemps: «La Méditerranée a son tragique solaire, qui n'est pas celui des brumes. Certains soirs, sur la mer, au pieds des montagnes, la nuit tombe sur la courbe parfaite d'une petite baie et, des eaux silencieuses, monte alors une plénitude angoissée.»

5.05.20. Attendre, encore. Le 11 mai, réouverture des petites écoles et des grands magasins. Puis le 8 juin, pour la suite. La suite de quoi? Se préparer à, à je ne sais quoi.

«Un jour a combien de semaines?

Un mois, combien a-t-il d'années?»

La seule chose qui fasse sens, ce sont les mots que je parviens à cueillir.

Le livre des questions, Pablo Neruda, La Rose détachée et autres poèmes, Gallimard.

6.05.20 Telle une vraie prisonnière, je m'empêche de penser, à la sortie, à l'évasion.

Mais aujourd'hui, une hirondelle a surgi. Partie avec elle, sur l'aile du vent, comme dans le haïku de Sôseki.

7.05.20 Retour dans mon épicerie favorite. Istanbul bazar. Gérants syriens, légumes italiens ou turcs, ajvar macédonien, saucisses albanaises et zahtar jordanien. Clients volubiles, nombreux et pas peureux, sourires et commentaires. Encore un peu on recommencerait à goûter aux olives et aux prunes vertes.

Je m'en étais éloignée du bazar, mais ça suffit, je suis comme une baguette trop sèche prête à se rompre. Je ne veux pas en être là. Je ne veux pas me méfier des autres.

Retour au jardin, au couchant. Telle une prière, les mots d'Orhan Veli:

«Comme un arbre aux branches déployées

Je tends la main vers le ciel

Et contemple les nuages»

Le jardin était une chance, la solitude sur la colline aussi. Mais je n'avais pas imaginé la nécessité à venir d'un entraînement au déconfinement.

Va jusqu'où tu pourras, Bleu Autour

8.05.20 Le désir de sortir revient pas à pas. Je l'entends arriver de loin.

«En ce temps là le monde était rond et on pouvait en faire le tour, en rond et en rond.»

Retrouver Rose et Gertrude Stein, la grande dame et la petite fille. Avec Rose, qui préfère le bleu, s'enfoncer dans le paysage, monter au sommet de la montagne, rencontrer l'univers, sauter les virgules, danser avec les répétitions.

Tourner en rond mais plus toute seule.

Le monde est rond, Points poésie.

9.05.20 Comment expliquer ce qui se passe. Dedans et dehors. Freiner, accélérer, libérer, contrôler. Par profession entières ou à l'intérieur de soi, toujours ces mouvements, avancées, hésitations.

Lundi c'est la rentrée. Mais certains ont toujours travaillé, en équipe. D'autres, à distance seulement, d'autres plus du tout, parce qu'ils n'en avaient plus le droit. Inquiétudes et impatiences s'opposent. Les consignes ne sont pas claires. A Genève, plus de 2500 personnes attendent, en files géantes,

les colis alimentaires.

«Le temps n'est pas unique: plusieurs rubans glissent parallèles, souvent en sens contraire et rarement s'entrecroisent.»

Eugenio Montale voulait saisir cet instant où les vivants se reconnaissent. Celui des adieux. Mais maintenant, c'est tout le temps que je les vois et les sens en moi, ces rubans qui glissent, parallèles, souvent en sens contraire.

«Le temps et les temps» dans Poèmes choisis 1916-1980, Gallimard.

10.05.20 Pour le deuxième mois consécutif, les propriétaires du futur «Magasin de mots», renoncent au loyer. Envie de les embrasser. Mais c'est interdit. Signé le bail à la mi-mars, pour le début avril. Quel poisson! J'irai écrire sur le mur du fond, les mots d'Abdellatif Lâabi: «C'est le moment ou jamais de ramasser les dés et de nous la rejouer cette vie.»

L'arbre à poèmes. Gallimard

11.05.20 Une beauté africaine. Longs cheveux, robe portefeuille à motifs dorés, croisée sur un généreux décolleté, où plonge une médaille, dorée, elle aussi. La femme tient son café, une tasse de papier, debout, dans une rue ensoleillée. Sur son visage, un masque. Coupe audacieuse et tissu qui l'est aussi: bleu nuit et rouge latérite, à marbrures sombres, sans doute un bout de wax. La photo de Christian Lutz m'a réconciliée avec le masque. Cette beauté a le regard de biais, acéré.

De discussions en détournements, dans un pays où l'on devrait bientôt voter contre toute dissimulation du visage, le retournement de situation est fascinant. En papier ou personnalisé, sur le front ou le menton, il y a mille façons de le porter. Et avec le voile c'est permis ou le hijab devient niqab?

Ne pas s'énerver, se contenter d'observer. S'asseoir sur un mur, avec Ramuz:

«Car il se fait sans eux, le temps, et bien souvent même contre eux et ils ne peuvent rien y changer, alors ils ont appris à obéir...»

Retrouver ce passage et ces vigneronnes qui ont appris à obéir, mais aussi à lire le ciel, comme un livre «qui aurait tellement de pages que la même ne se présenterait jamais deux fois».

Le Passage du poète, L'Âge d'homme.

12.05.20 La ville est triste. Peut-être ne fait-il pas assez beau. Peut-être faudra-t-il du temps pour retrouver l'élan vers

l'autre.

«Parfois je déambule dans une ville
dont les habitants ne voyagent pas
une ville sans limite
sans désir
sans rêve »

J'aime les poèmes d'exil de Salah Al Hamdani. Étrange comme ses mots résonnent aujourd'hui. Nous ne sommes pas en guerre, nous n'avons pas eu à la fuire. Je ne connais pas l'Irak, mais je reconnais cette errance. Jusque dans le vocabulaire. Pourquoi distanciation et pas distance? Pourquoi sociale et pas physique? Faut-il prendre du recul, se détacher de groupes entiers, qui restent à désigner? Drôles de mots, qui puent.

La fragmentation, l'isolation, l'exil. Sont-ils encore à venir?

Le Balayeur du désert, Editions Bruno Doucey.

13.05.20 Aujourd'hui, il pleut au point de tout assombrir, mais je m'en réjouis. Martin Page, voit dans la pluie «le mot de passe de ceux qui ont le goût d'une certaine suspension du monde». J'ai appris à naviguer dans la suspension du monde: à côté de moi, sur le bureau, tous ces livres marqués de papiers colorés. On dirait des barques de pêche, encore pleines des drapeaux qui, accrochés aux bouées, indiqueront la position des filets. Dans mes livres, il y a des poissons et l'horizon.

De la pluie, Ramsay.

14.05.20 Lu un texte de François Cheng, paru dans Le Figaro du 27 avril. Qui commence bien: «Le mot confinement contient l'adverbe finement. Le confinement pourrait donc signifier «être ensemble finement», voire «vivre ensemble finement».

Ensuite, qu'il me pardonne. Il interroge nos rapports aux choses, à l'autre, le rituel du respect mutuel, cher à Confucius, pour parvenir à la distance juste. Un idéal de distanciation subtile mais si, grâce François Cheng, resurgit une source de sagesse chinoise d'il y a 2500 ans, j'aimerais surtout que vivre ensemble finement rime avec tendrement. Nous nous sommes affaiblis mais aussi endurcis. Se retrouver sans tendresse sera comme ces débuts de funérailles, quand chacun se tient en retrait, raidi dans un souci de contenance collective. Je préfère la suite, le moment des larmes et embrassades, quand l'adieu

au disparu s'ouvre simultanément sur un instant d'avenir. Comment enterrer ce printemps tendrement, sans *abbraccio* ni caresses?

15.05.20 Il y a cette prudence, ces mouvements retenus. Il y a ces invitations annulées, ces improvisations impossibles, ces désirs, ces cafés, ces envolées oubliées. «Le monde est à reconnaître sur les chemins effacés», écrit Jean Tardieu. Retrouver, reconnaître. Et découvrir. Il y a dans cette prudence, une chance. Dans cette incertitude l'inverse d'une finitude. L'espoir de nouveaux chemins.

Le fleuve caché. Poésies 1938-1961. Gallimard

16.05.20 Dans le ciel rose de l'aube, retrouver la lumière insulaire. Encore quelques minutes et l'île d'en face sera dorée. C'est elle que le soleil éclaire en premier. Comme les Alpes, de l'autre côté du lac. Pour la première fois, depuis deux mois, je me réveille ici et là-bas.

Même cela, je ne le voulais plus.

«Depuis longtemps je n'avais entendu

Un roucoulement de pigeon, de tourterelle à la fenêtre.

Est-ce le voyage qui

Resurgit en moi,

Est-ce ...?»

Orhan Veli au petit-déjeuner. Et les ramiers à l'orée de la forêt. De retour, comme chaque année, mais je ne les entendais pas. Il ne fallait surtout pas que me revienne le Poème tourterelle. Aujourd'hui, tout est là. Je vais pouvoir repartir. Dans l'île et mon récit.

Va jusqu'où tu pourras, Bleu autour.

Too Much

par Catherine Lovey

Chers et chères amis, amies, lectrices, lecteurs, confrères et consœurs,

en littérature, il faut savoir doser.

Pour des questions de vraisemblance,

et aussi de cohérence. Avec la vie. La vraie.

Si votre héros, qui s'appelle Paul Colomb, vient d'enterrer sa mère qu'il adorait, morte après avoir affronté une maladie pénible, et que peu après la cérémonie d'adieu, Paul s'est précipité vers la petite gare de sa ville d'enfance, afin d'attraper le dernier train qui doit lui permettre de rejoindre tard dans la soirée un aéroport où l'attend l'un des rares avions susceptibles de le ramener de l'autre côté de l'océan, et que ce train, il le rate, puisqu'il a trop tardé, après la courte bénédiction, à envoyer encore des signes d'affection à distance à sa chère tante Line, la seule sœur encore vivante de sa mère, qu'il n'a pas pu prendre dans ses bras, à cause de la distanciation physique et des gestes barrières institués pour combattre l'épidémie, et que ce même Paul, qui a tout juste manqué son train, reçoit à l'instant une puissante secousse, en raison de la foudre qui vient de s'abattre sur la gare, pile à quelques mètres de l'emplacement où il s'est retrouvé essoufflé et dépité sur le quai, ce même quai duquel est parti le train sous son nez, en ce début de soirée où un violent orage a éclaté, et que nous autres lecteurs découvrons, en même temps que Paul, le héros du livre, que la petite fille qu'il tenait par la main, et qu'il avait lâchée sous le coup de la précipitation, vient de se faire foudroyer et gît maintenant sur le goudron, à quelques mètres du héros, et que cette enfant prénommée Emmeline, âgée de bientôt dix ans, est en réalité la propre fille de Paul, qu'il avait prise avec lui pour venir en Europe, en dépit des sévères restrictions de déplacement, afin de dire un dernier adieu à leur mère et grand-mère, dans le cadre d'une cérémonie qui s'est tenue à huis clos entre cinq personnes portant chacune un masque chirurgical, le prêtre, le responsable des pompes funèbres, Paul, sa fille Emmeline et Line, tante et unique sœur survivante de la défunte, eh bien j'ose le dire ici, cela fait trop pour un seul personnage littéraire.

En termes de vraisemblance.

Et de cohérence avec la vie.

Il existe bien entendu un rayon livresque, voire plusieurs, où les auteurs peuvent y aller fort, où le trop-plein ne dérange jamais les lecteurs, et d'autres rayons où

des soucoupes volantes volent avec le même naturel que des voitures roulent, et où des êtres disposent de superpouvoirs qu'ils peuvent actionner, au contraire de ce qui se passe dans la réalité, et ces énormités ne gênent personne non plus.

Mais en littérature, oui, ça dérange.

Que faire alors lorsque Paul, je parle du Paul Colomb qui vient d'enterrer sa mère et est en train de se précipiter vers la gare où sa petite fille va se faire foudroyer, ne se trouve pas dans le livre que vous êtes en train d'écrire mais dans votre propre vie ? Parce que ce héros soi-disant fictionnel, c'est vous-même, de l'autre côté de l'écran, les doigts immobilisés sur le clavier, incapable d'écrire en raison des événements qui se précipitent non pas dans un texte imbécile, mais dans une vie qui ressemble de plus en plus à un texte imbécile.

Que faire ?

Hein ? Je vous le demande.

Parce que de mon côté, je n'en sais rien.

Au point que si je devais, à l'instant et sous vos yeux, définir le vraisemblable versus l'invraisemblable, pas un son ne sortirait de ma bouche.

Le mieux est donc de ne pas rajouter de mots aux maux.

C'est ce que je me dis, pour commencer.

Et pour finir, j'aimerais relever le fait qu'après deux années passées entre la vie et la mort, ma clématite a fleuri durant ce printemps 2020. Pour la première fois de son existence de plante en pot. Ses belles feuilles vertes, en forme de cœurs allongés, striées comme une géographie de fleuve africain, s'étaient pourtant à nouveau desséchées vers mi-avril, prenant une teinte brune typique de la maladie. Malgré ces signes, trois embryons de boutons de fleurs étaient apparus. Pas un joueur de poker n'aurait misé un centime sur eux, tandis que, recroquevillés, fripés, comme effrayés d'avance par le monde confiné qui les attendait, ils ont continué à se développer. Et d'un jour à l'autre, trois fleurs blanches ont éclaté, énormes, conquérantes, avec leur point de pistil situé entre un grenat rare et un délicat violet sombre, indifférentes au vent glacial qui s'était levé, aux nuits de presque gel qui se sont succédé. Trois soleils polaires, braves et solidaires, parfaitement invraisemblables dans un environnement qui l'était tout autant.

mai 2020

Ce confinement ne changera rien pour moi

par Marilyn Stellini

J'ai lu en ricanant que pendant ce confinement, le nombre de divorces allaient exploser. LOL. Si on n'est pas capable d'apprécier l'immense bonheur de la présence de l'autre à des heures interdites, des heures habituellement réservées à l'assiduité du travail, si on n'est pas capable d'apprécier ce cadeau précieux, du temps avec l'être aimé, oui, il faut divorcer, et le plus tôt sera le mieux.

Moi, je travaille à la maison, alors, ce confinement, à part me priver de cinéma, il ne changera rien pour moi. Lui, il a aussi son bureau à la maison près du mien, mais il a beaucoup de rendez-vous à l'extérieur. C'est bien de se manquer, de temps en temps, pas vrai ? Souvent, je me lève, pourtant tôt, mais il est déjà parti. Souvent, je l'attends le soir, j'ai préparé un bon petit plat, mais il ne rentre pas à temps, alors je laisse le gratin dans le four.

Mercredi : « Je vais dîner avec Lydia, tu veux nous joindre ? » « Lydia, mon amie belle et pétillante ? » « Mais... pourquoi vas-tu dîner avec elle ? » « Oh tu sais, je serai dans le secteur, c'est l'occasion. »

16h. Aucune réponse au téléphone.

17h. « J'ai profité du soleil, tu sais, il faisait beau. » « Avec Lydia ? Tout ce temps ? »
« Oui. »

18h. « Tu n'as pas envie de passer beaucoup de temps avec moi, n'est-ce pas ? » Silence.
Question posée une deuxième fois. « Non ».

19h. « Veux-tu mettre fin à notre relation ? » « Oui, non, je ne sais pas. »

20h. « Veux-tu mettre fin à notre relation ? » « Oui. Je veux quelqu'un de plus pétillante que toi. »

23h. Le whisky a des vertus insoupçonnées, comme anesthésier un cœur. Ce n'est pourtant pas gagné d'avance.

24h. Manger, dormir, ce sont des fonctions vitales, non ? Vitales, ça veut dire indispensables à la vie. Ah oui, mais pour ça, Madame, il faut avoir envie de vivre.

01h. Il faudrait que je fasse mes valises et que je parte chez ma mère, mais elle vit de l'autre côté de la frontière, et les frontières sont fermées. Bon, ben, je vais m'allonger un peu dans le canapé-lit de mon bureau.

08h. J'ai lu en ricanant que pendant ce confinement, le nombre de divorces allaient exploser. LOL. Si on n'est pas capable d'apprécier l'immense bonheur de la présence de l'autre à des heures interdites, des heures habituellement réservées à l'assiduité du travail, si on n'est pas capable d'apprécier ce cadeau précieux, du temps avec l'être aimé, oui, il faut divorcer, et le plus tôt sera le mieux.

Poème

par Jacques Moulin

Ô Corps
Corps atones
Corps sans souffle
Corps éprouvés
Corps au plus bas

Corps comme ça
Corps en coma
Corps virent au mal
Chorus général
Corona virus

Virus virulent
Crise *in fine*
Crise dans la crise
Crise sans surprise
Crise essentielle

Nature en printemps
Mars en mai
Coronille en corolles
Corneille en campagne
Mésange en courses folles
Abeille au pollen
Mais corona
Corona qui vient là

*Très grande contagion de pestilence
Verrons-nous bientôt gens mourir en grande
multitude*

Corona virus *disease*
Acronyme Covid
Nos corps vidés
Covid excède nos bordures
Couronne nos poumons
Encombre nos bronches

Covid dévide un fil cosmique
Lâche son Minotaure
Se détache de ses constellations
Entre en nous

*Très grande contagion de pestilence
Verrons-nous bientôt gens mourir en grande
multitude*

Faut se dénouer se défaire se distancer
s'écarter s'éviter
In fine se confiner pour en finir
Les confins nous touchent
Voisins à portée de mains
Jeux de mains jeux vilains
Contagieux et malsains

Lave-toi les mains gèle tes phalanges
Cure tes ongles
N'avoisine pas
Affection infection
Reste chez toi
Carte sans contact

Peste soi du virus qui tue à tue-tête

Épidémie pandémie
Et puis démis
Le corps social
Le corps médical
Le corps tout court

Hôpitaux débordés
Urgences saturées
Personnels exposés
– Tous nos applaudissements sur les bal-
cons du soir
Unité unité
Unités Covid 19 sur le pont
Mondialisation des flux
Masques en rupture
Lits épuisés
Respirateurs en rade
Et nos bronches cantonnées

Par crainte de *la grant* mortalité
Jadis on priaît les saints pesteux
Saint Sébastien & Saint-Roch
Aujourd'hui on implore
Sainte Providence d'État
Saint Macron
Saint Patron
Saints Y'a qu'à Faut qu'on
Saint Yaplusqua
Saint Complot
Sainte Clôture
Saint Repli
Sainte Réserve

Corona quoi virulent et pourquoi
Sais pas sais pas sais pas
Le virus a surgi à Wuhan
République Populaire de Chine
Corona encorna au marché couvert
De Huanan un vendeur de poissons
Le virus diffusa son poison
On cherche le chaînon
L'animal intermédiaire
Pangolin ou serpent coronelle
Chauve-souris ou coronule
Sais pas sais pas sais pas

Virus bat la campagne
Prend ses aises
Se répand – conteneur et avion
Avoisine en voisin
Chaque humain
Étouffe le prochain

Une peste cruelle désola le pays

On fait *inhibition et défense* à tous les
habitants
De se mouvoir hors de chez soi
Drones et formulaires de déplacement
Pas laisser passer
Pas de rassemblement
Gardez vos distances
Pas de côté
Pas bouger
Sport en chambre
Commerces cadénassés
Métiers de bouche entr'ouverts
Livres en péril
Routiers esseulés
Caissières exposées
Vieux emportés

*Très grande contagion de pestilence
Verrons-nous bientôt gens mourir en grande
multitude*

In fine
Définir strict confinement
Financer quarantaine
Limiter mesurer
Avoir la peur courageuse

*Fut une pestilence sy grant
Qu'on n'ouys de loing temps parler d'une
pareille*

La planète arraisonne
Notre monde appareille
S'ouvre au doute
Mourir pour mûrir
L'ouest désorienté
Cherche l'autre l'autrement
Fuit l'autruche
Songe à *l'égard ajusté*
À quelque chose de nouveau
Sous le soleil

mars 2020

Confinement et banalité

par Yvana Enzler

Dire que la période de confinement que nous venons de vivre nous a permis de réfléchir et de prendre du recul par rapport au monde et à nous-mêmes est une banalité. Et alors ? Nous sommes tous, pour la plupart d'entre nous, des personnes banales, vivant des vies banales et pensant de manière banale. Est-ce donc un défaut ? Non, car chacun apporte quelque chose à sa manière. ...Encore une banalité.

Lorsque j'étais en Bosnie, une artiste vidéaste croate est venue de Zagreb pour réaliser un projet. Pendant et après la guerre en ex-Yougoslavie, partout où elle allait, elle rencontrait des gens de Sarajevo. Alors elle a eu l'idée de chercher les gens qui avaient fait le chemin inverse. Si les Sarajevins avaient quitté leur ville, qui étaient les étrangers qui s'y étaient établis et quel était leur rapport à cette ville. Avec des étrangers établis à Sarajevo pour toutes sortes de raisons professionnelles ou privées, elle a réalisé une courte vidéo dont l'étranger en question était l'auteur. Son apport à elle était de nature technique. A travers et au-delà de ce projet, son objectif était aussi de démontrer que chacun, n'importe qui en fait, même quelqu'un qui n'avait aucune formation artistique, pouvait recourir au langage de la vidéo pour s'exprimer et créer une œuvre. Et cela a fonctionné.

Il en va de même avec nos pensées. Chacun pense. Devons-nous supposer qu'il existe une hiérarchie de ces pensées ou plutôt nous dire que la pensée d'un individu vaut la pensée d'un autre individu du moment qu'elle est le produit de sa manière de voir et de vivre le monde ? Cette leçon-là, je l'ai apprise pendant mes études à l'Université de Georgetown à Washington. Pendant les cours, moi l'Européenne, je me disais parfois que mes co-étudiants proféraient des idioties et des opinions incroyablement banales. Avec le temps, je me suis aperçue que leurs opinions et leurs pensées valaient les miennes et qu'elles n'en étaient pas moins pertinentes. Elles étaient simplement différentes, le produit d'un vécu et d'une culture spécifiques. Chacun est le produit de son expérience de vie et chaque vie est honorable (sauf naturellement celle des criminels, mais ce n'est pas mon propos ici).

Je reviens au confinement. Nous avons tous traversé une période particulière. Pour certains elle a été dramatique, pour d'autres plus sereine. Pour tous, elle laissera des traces. S'il est un signe que notre monde est réellement globalisé, cette pandémie en est la preuve. Peut-être est-ce le moment de penser le monde post-pandémique de demain, un monde moins matérialiste, plus solidaire, plus durable. Un monde qui porte en lui les enseignements de ce que nous venons de vivre.

Là aussi, une banalité. Mais après tout, ma banalité vaut bien la vôtre. N'est-ce pas ?

Le 23 mai 2020

Nos vies et peurs

par **Shemsi Makolli**

Un jour de matin clair
Quand nous avons ouvert les yeux
Des gouttelettes de sueur
Étincelaient sur nos fronts et nos visages
Et se vaporisaient dans l'univers en météores.

Nous avons créé ces petits cosmos cristallins
Naissant de nos fatigues et brûlures d'âme
Qui même après la mort
Jamais n'auront pu quitter nos esprits .

Avant de commencer la nouvelle journée
Comme dans un carrousel absurde
Où des chiffres montent et descendent
Notre visage n'a pu cacher.
L'ennui et la peur pour nos aimés

Nous tournons en rond
Tels de petits enfants
D'un monde pervers
Sans savoir que faire de plus
Quel jeu neuf inventer
Pour nourrir encore un peu
Notre vie enfermée dans un cercle.

Un jour d'un beau matin après cette nuit triste
Hors de l'obscurité de notre peur
Nous allons comme Antée sortir de la terre
Et naîtra notre destin commun
Pour qu'une nouvelle histoire soit racontée.

Cet avènement nous suivra pour toujours
Il deviendra une époque de référence
Pareille aux leçons de l'histoire
Que nous disons avant ou après Jésus Christ
Nous dirons à l'avenir
Avant ou après Covid dix-neuf.

Poème-hommage à ma tante

par Francine Clavien

Le chamboulement de ta mémoire force le naufrage
des ombres de la chambre — il faut bien un refuge pour donner forme
aux couleurs de ton oubli — Ce qui est pour nous une rive mortifère,
est le dépôt d'un pillage de vaisseaux à gravitation de symboles

Tu me conduis dans un musée vivant, flotille de plumes et de poupées
venues des îles, alors que les familles se quittent au guichet,
prétextant des achats enfiévrés aux galeries marchandes
Je tâte la vie dans l'écriture et, sur la chaussée, plus de foule criarde,
mais des nuits difficiles où plonger dans *les nerfs du monde*
Ta dignité est celle de l'antique aède redressé dans le jour
Comment ai-je mérité ton amour ?

Tu appelles l'époux de lumière dans le plus mince des airs
de la branche en fleurs Tu montres cet éclat soudain, comme une pluie
qui donne tous les présages, et d'une voix d'aigrette, tu dis qu'une vie
est une vie qu'il faut voir s'allonger sur les murs, lorsque la montagne
obscurcit la vallée, et juger par la fenêtre de la taille du vide,
à la manière d'une cordée qui s'assure.

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2019 le journal littéraire "le persil" accomplit ses quinze ans d'existence

Le persil journal, numéro quadruple, le persil 172-173-174-175, juin 2020

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement 12 numéros: 55.-CHF
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
Responsable subventions: Victor Joyet
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien de:
Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski, Pour-cent culturel Migros, la Ville de Lausanne.
Imprimé en Roumanie. Tirage 1000 exemplaires.